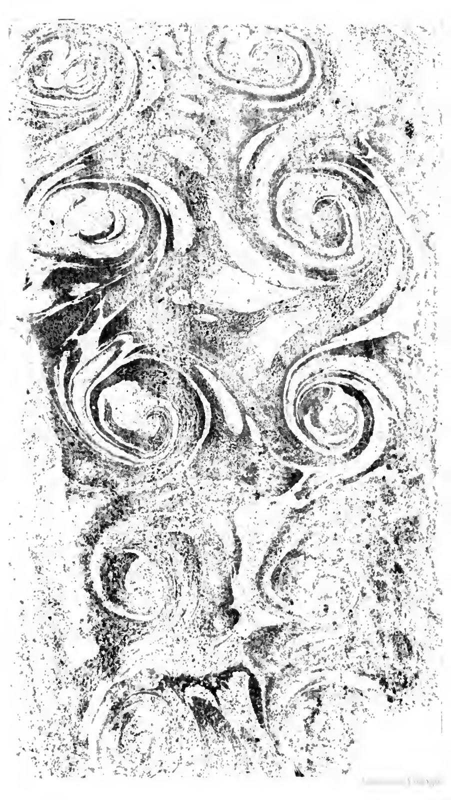






LA NOUVELLE
ÉCOLE
DU
MONDE,

Ouvrage nécessaire à tous les états, & principalement à ceux qui veulent s'avancer dans le monde.

TOME PREMIER.



A LILLE,
Chez J. B. HENRY, Imprimeur-Lib.
sur la grand'Place.

M. DCC. LXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Et se trouve à Paris,

Chez { BARBOU. DURAND, neveu, DUCHESNE, SAVOYE, } rue St. Jacques.

PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise, &c.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier Volume.

Fin de la Table du premier Volume.

ERRATA du premier Volume.

Page 2. ligne 15. Séribonie, *lisez* Scribonie.
P. 18. l. 18. Traites, *lisez* Traités.
P. 20. l. 21. *effacez les trois mots*, chez les favoris.
P. 46. l. 17. on est, *lisez* on n'est.
P. 60. l. 20. le mépris, *lisez* la haine.
P. 148. l. 15. après le mot inutile, *ajoutez* à l'autre.
P. 149. ligne premiere, laissoient, *lisez* laissent.
P. 169. l. 11. au lieu des mots ce qu'elles sont, *lisez* ce qu'elles ne sont pas.
P. 174. l. 20. est une vertu, *lisez* c'est une vertu.
P. 189. l. 11. consumer, *lisez* consommer.
P. 190. l. 24. parce, *lisez* parce que.
P. 192. l. 23. dévot, *lisez* dévolutaire.
P. 271. l. 26. usage, *lisez* usages.
P. 271. l. 27. conforme, *lisez* conformes.
P. 287. l. 12. & belles Lettres, *lisez* & de celle des Inscriptions & belles Lettres.

AVERTISSEMENT.

L'HOMME étant né pour vivre avec des hommes, pour tenir un rang dans la société, pour y figurer, concourir à son bien-être & y trouver son bonheur, doit nécessairement connoître la route qu'il faut prendre pour arriver à son but, avoir une conduite réglée sur des principes aussi vrais que solides, & savoir, d'une maniere distincte, & ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit éviter.

Faute de se munir de ces connoissances essentielles avant d'entrer dans le monde & d'y faire nombre, guidés seulement par la cupidité, par le plaisir, par les passions, combien en voit-on chaque jour qui vont se briser contre le premier écueil

qu'ils rencontrent ; qui ne voyant pas diſtinctement ni ce qu'ils doivent chercher, ni comment ils doivent le chercher, errent à l'aventure toute leur vie, s'arrêtent à tous les objets qui leur frappent les yeux, & trouvent la fin de leur courſe, avant de trouver un terme à leurs deſirs déréglés.

C'eſt cette ignorance inexcuſable qui fut de tous temps la ſource féconde de tous les malheurs publics & particuliers, qui cauſe encore aujourd'hui tous les déſordres de la vie civile, & qui fait que tant de gens ſe plaignent mal à propos de la fortune & de ſes revers.

Les hommes, pour la plupart, ne ſe connoiſſent point, ne connoiſſent pas ceux avec qui ils vivent, ne jugent que d'après les raiſonnemens du pré-

jugé & des passions ; & presque toujours dans l'erreur & hors de la place où ils devroient être, se trouvent la dupe de ceux qui les environnent, ou victimes de leurs desseins insensés : le moyen après cela qu'ils soient heureux ?

Il leur faut donc, on le voit clairement, un ami sincere qui les avertisse de leurs devoirs, un guide éclairé qui les conduise dans les sentiers, dans les embarras de la vie, qui ne leur laisse pas douter de ce qui leur convient & où il faut qu'ils portent leurs pas ; qui sache mettre à profit & leur tempérament & leurs inclinations, & les décide sur le choix des objets, des liaisons, des affaires où ils peuvent mieux réussir, & dont ils sont le plus capables.

Mais où trouver cet ami sin-

cere, ce guide qui ne les fera point errer? le voici : nous osons l'offrir au Public dans ce Livre qu'on lui présente; ce sont les conseils, les avis d'un patriote, d'un homme qui chérit ses semblables; ce sont des leçons, des réflexions tirées de l'expérience, de l'Histoire, & des événemens qui se renouvellent tous les jours, qui serviront, d'une maniere efficace, à conduire dans le monde tous ceux qui, pour n'y point faire de fausses démarches, voudront se régler sur ce qu'ils en auront appris.

Ces avis, que l'on s'ingere ici de donner à d'autres, sont fondés sur une base bien solide, les bonnes mœurs, la politesse, la piété; & le but qu'on se propose, est, on l'ose dire, bien louable, puisque les instructions que l'on fait sur tous les états de la

vie & sur la maniere de s'y conduire dans toute sorte d'événemens, ne tendent qu'à rendre un chacun, heureux & honnête homme : deux choses d'autant plus desirables dans la société, qu'elles y sont plus rares.

Pour cet effet, on met ici sous les yeux tous les états de la vie : on donne les moyens de s'avancer avec prudence, & de parvenir à tout ce qu'elle peut nous procurer : on ne laisse rien ignorer de toutes les ressources qu'un intérêt bien entendu peut mettre en œuvre.

Pour bien se conduire dans le monde, il faut connoître ceux qui le composent, ceux avec qui nous devons avoir affaire, ceux avec qui nous devons passer nos jours ; c'est, en quelque façon, pour un homme qui s'y destine, la premiere connois-

sance nécessaire: c'est aussi la premiere que nous donnons. Nous apprenons à connoître les hommes en étudiant leur caractere & leur humeur. Leurs actions, leurs discours & leur physionomie, nous les décelent.

On ne peut nier qu'il n'y ait autant de diversité dans le caractère, dans l'esprit des hommes, qu'il y en a dans leurs visages; & que chacun ayant sa façon de penser & de sentir différente, on ne doive employer, pour se conduire à son égard, une méthode particuliere: c'est sur la connoissance qu'on en aura, qu'on peut se régler pour cela.

Il y a quatre tempéramens reconnus parmi les hommes, qui, diversement mèlés dans chacun, produisent tous les caracteres à l'infini. La physiono-

mie de tout homme eſt analogue à ſon tempérament; ſes actions y répondent & en découlent: voilà d'où vient que, trouvant une perſonne dont la phyſionomie, les diſcours, les actions, expriment un caractere qui nous convient, nous nous ſentons ſouvent portés, ſans réflexion, pour cette perſonne; & que, par un effet contraire, nous avons une antipathie ſecrete pour celles en qui nous ſentons un caractere qui répugne à notre humeur.

Il faut, pour notre avantage, tirer parti de ceux à qui nous avons droit de plaire, puiſqu'ils nous plaiſent, vaincre l'antipathie des autres; car il eſt eſſentiel, pour notre bonheur & notre tranquillité, de nous rendre, autant qu'il eſt poſſible, tout le monde favorable. Les qualités

les plus louables, que nous acquérons par les ſciences, & ſur-tout, les vertus ſociales, ſont propres à nous faire parvenir à ce double but; mais parmi ces dernieres, les premieres, dont nous devons faire uſage, ſont la décence & l'affabilité.

Par la décence, nous rendons notre extérieur, capable de plaire & de prévenir; par l'affabilité que nous répandons dans nos manieres, dans nos diſcours, dans notre ton, nous perſuadons, à ceux à qui nous nous annonçons par cet accueil humain & gracieux, que nous les aimons, qu'ils ont part à notre eſtime: or, pour être aimé & eſtimé, le chemin le plus court, eſt d'aimer & d'eſtimer: dans cette double attention, on évite ſans peine, tout ce qui peut choquer & déplaire.

Ce n'est pourtant là que le premier pas que nous devons faire, cette démonstration extérieure de nos sentimens étant bien peu suffisante pour nous mener à ce que nous desirons, si nous voulions nous borner à ces simples témoignages. Il faut, pour s'insinuer dans l'esprit de ceux avec qui l'on veut vivre, pour se faire estimer de ceux de qui on est connu, s'appliquer sans relâche à mériter leur amitié & leur estime non-seulement par ces dehors, mais par notre complaisance, par notre empressement à les servir & à les obliger.

Rien sans doute n'incline plus particuliérement les autres vers nos intérêts, que les attentions amicales que nous leur faisons paroître dans toute sorte de rencontres. Nous les consolons

dans leurs disgraces, nous les encourageons dans leurs desseins, nous les aidons dans leurs entreprises, nous nous accommodons à leur humeur & à leur volonté; ne faut-il pas enfin que, par un tribut nécessaire, leur cœur & leur affection nous récompensent de tout ce que nous faisons pour eux?

C'est dans cette vue, qu'un homme attentif à ses intérêts & à l'amour-propre des autres, trouvera toujours le secret de plaire dans une conversation, non pas par l'esprit qu'il y répandra, mais en y faisant paroître celui des autres. S'il est obligé de parler, ce ne sera pas d'un ton de voix plus élevé que celui des autres, ni d'un air d'importance, il s'énoncera d'un ton modéré & sans aucune affectation; bien loin d'interrom-

pre ou de ne parler que pour contredire ou disputer, il ne montrera d'empressement, que pour faire remarquer la raison où elle sera ; & si l'on y dit quelque chose qui la blesse, il ne prétendra point que ce soit à lui à le relever, ou du moins, il le fera d'une maniere si polie, que personne ne pourra lui en savoir mauvais gré.

On ne l'y verra jamais s'égayer aux dépens d'un absent, piquer ses amis par une raillerie hors de place, obscurcir, par des traits envenimés, la vie & la vertu de quelqu'un ; au contraire, sincere, plein de candeur, mais secret, tout ce qu'il pourra savoir qui peut porter préjudice à ses semblables, sera pour lui un dépôt inviolable, que la perte même de la vie ne seroit pas capable de lui arra-

cher. Il lui paroîtroit sur-tout infame de révéler la moindre chose de tout ce qui pourroit lui avoir été confié.

Ce qu'il fait, tout le monde ne devroit-il pas le faire ? Malheureusement, il en est peu qui joignent la prudence à la probité. On trouve à chaque pas & des dupes & de faux amis ; & c'est encore ici une chose à laquelle nous devons bien prendre garde, puisque le nom d'ami étant si commun, nous ne saurions être trop soigneux de savoir à qui nous donnons notre confiance, pour ne pas nous mettre dans le cas de nous en repentir.

Un véritable ami se fera toujours connoître par la liberté prudente avec laquelle il reprend son ami de ses foiblesses, par la confiance qu'il lui témoi-

gnera, par la défenſe qu'il en prendra ſi quelqu'un l'attaque dans ſon abſence, enfin, il ſera ſon appui & ſa conſolation dans ſes adverſités: à ces marques, eſt-il difficile de s'aſſurer de celui qui l'eſt & de celui qui feint de l'être ?

Ce ſont les véritables amis, qui font la douceur & le charme de notre vie; ce ſont eux qui, par leur appui, nous font parvenir à l'acquiſition des biens & des honneurs, à qui ils donnent un nouveau luſtre, & les rendent plus eſtimables.

Ces deux objets ne ſont point, comme l'ont prétendu certains Philoſophes, un mal par eux-mêmes, non plus que les plaiſirs; employés à de bons uſages, ils ſont l'inſtrument le plus efficace pour opérer de grandes choſes. Ce n'eſt que l'abus qu'on

en fait en les faiſant ſervir à contenter les paſſions, qui les rend nuiſibles & dangereux.

Il faut que celui qui les poſſede tienne, ſuivant l'état & les circonſtances où il ſe trouve, une conduite qui y ſoit aſſortie, & aſſez prudente pour en bien uſer : il eſt comptable de ce qu'il fera envers Dieu & le public : il l'eſt encore envers lui-même : il doit ſe ſervir de ſes biens & de ſon pouvoir, pour faire du bien aux autres ; c'eſt le plus noble uſage auquel il puiſſe les employer : quel plaiſir d'obliger ! Les biens de l'avare ſont inutiles à tout le monde : ceux du prodigue ne lui ſervent qu'à le rendre malheureux : c'eſt par le bon emploi qu'on fait des ſiens, qu'on mérite de les poſſéder.

Il n'eſt point d'état ni de profeſſion dans laquelle on ne puiſ-

[...]e être honnête homme, aucune [...]dans laquelle on ne puisse faire [...]on salut, dès qu'on en remplit [...]igoureusement les devoirs; [...]insi, les chemins qui conduisent à la fortune, peuvent fort [...]ien être pratiqués même par [...]eux qu'une conscience timorée [...] délicate conduit avec la plus [...]rande précaution; que dis-je? [...]l ne devroit pas y en avoir d'au[...]res; & leur fortune particu[...]iere, acquise avec honneur, [...]eroit & la gloire de la patrie & [...]e profit de la société.

Veut-on parvenir dans l'E[...]glise, la fortune & la considé[...]ation nous y appellent à l'envi. [...]l faut avoir de l'ambition, mais [...]ur-tout, l'ambition de bien [...]aire: ne perdre aucune occa[...]ion de se distinguer par un mé[...]ite solide: se montrer doux, [...]umble, affable, humain, cha-

ritable, bienfaisant : savoir demander sans s'avilir, obtenir sans bassesse, jouir sans ostentation ou sans avarice, & devenu riche ne l'être qu'à l'avantage des malheureux ; c'est pour un semblable motif qu'il est louable de souhaiter de le devenir. Rien n'approche plus de la Divinité, que de secourir les affligés, & de devenir le pere des misérables.

La charité, la douceur, la piété, sont essentielles pour en faire un honnête homme ; pour le faire distinguer dans son état. La science, la naissance, le crédit, contribuent à le porter aux dignités les plus éminentes. Il doit se procurer toutes les qualités qui dépendent de lui, en se faisant ensuite appuyer par un patron accrédité, qui puisse faire valoir son mérite : car, le mé-

·ite qui n'eſt pas ſoutenu, produit, exalté, demeure aujourd'hui fort en arriere. La fortune ſe plaît rarement à tirer de l'obſcurité, ceux qui ne font aucune tentative pour en ſortir.

Un patron eſt toujours néceſſaire. C'eſt un moyen de s'avancer immanquable, que d'aller à la fortune ſous les ailes d'un homme puiſſant: s'il eſt eſſentiel à un homme d'Egliſe, un homme d'Epée n'en a pas moins beſoin; dans l'un ou dans l'autre parti, des concurrens, des envieux, des obſtacles imprévus ſe rencontrent devant nous; il faut ſavoir les éluder, les ſurmonter, leur donner le change, connoître ſes devoirs particuliers, s'y aſſujettir, y être exact, fuir les défauts qui y ſont ordinaires: dans l'un c'eſt l'hypocriſie, dans l'autre la témérité ou

la lâcheté ; ils ne doivent pas enfin faire conſiſter leur honneur où il n'eſt pas, & ſe croire bleſſés de ce qui n'émeut pas les ſages.

Si l'Eccléſiaſtique & le Militaire doivent avoir de la circonſpection, combien n'eſt-elle pas néceſſaire à un Courtiſan, dans un pays où regne la diſſimulation, où l'on ſe fait une étude de témoigner le contraire de ce que l'on penſe, où l'envie ſe revêt des habits de la complaiſance, la haine de ceux de l'amitié. Quelles attentions ne faut-il pas pour trouver les routes qui conduiſent à la faveur du Souverain ? Quelle ſagacité pour s'y ſoutenir contre les brigues & les orages ? Quelle peine à ceux qui y arrivent, pour s'y faire connoître, pour y plaire ? Quels efforts à ceux qui y

ont déjà, pour s'y maintenir? Quelles ruses, quels stratagemes ne faut-il pas y employer quelquefois? De quelle souplesse ne doivent-ils pas toujours être prémunis?

La Robe ne donne pas de si hautes espérances. Elle ne mene pas à une si grande fortune ceux qui embrassent ce parti laborieux; mais elle peut procurer une considération plus réelle & plus solide, puisque dans un Magistrat, quelque place qu'il occupe, ce n'est que le mérite qu'on doit révérer. La capacité & la droiture sont les fondemens de la réputation de tous ceux qui y veulent acquérir quelque gloire. Pour fortifier l'une, il faut étudier, douter, consulter, n'en pas croire toujours ses propres lumieres, ne laisser jamais place dans son es-

prit à d'injuſtes préventions. Pour rendre l'autre inébranlable, il faut n'être ému ni de la ſollicitation des amis, ni facile aux préſens; regarder auſſi indigne d'un Juge de céder à l'interceſſion de deux beaux yeux, que de vendre ſon ſuffrage à prix d'argent.

Le grand chemin de la fortune, eſt celui de la Finance. On y trouve moins de conſidération, mais une plus grande opulence, moins de prééminence, mais plus de facilité. De l'état le plus bas, on peut parvenir au plus haut degré: & combien de places dans le ſéminaire de Plutus? Fermes générales, Gabelles, Aides, Domaines, Poſtes, &c. Combien de différens emplois qui amorcent la cupidité, & d'où l'on peut tendre aux premiers de l'ordre. Mais

ici comme ailleurs, pour que l'on puisse être content de soi-même en contentant les autres, il ne faut jamais s'écarter dans la vue de l'objet qu'on se propose de suivre, de l'honneur & de la probité. On doit être exact, vigilant, soigneux, & faire usage, ici comme ailleurs, de la protection, qui ne nous pousse pas, qui ne nous porte pas, mais qui quelquefois nous fait voler.

Il est une autre profession où l'on n'a pas besoin de toutes les intrigues de celles dont nous venons de parler; où les richesses que l'on acquiert sont d'autant plus estimables, qu'elles tournent à l'avantage de notre pays. L'opulence du Financier appauvrit le peuple, celle du Négociant s'étend jusqu'à lui, point de bien mieux acquis que le sien; mais pour parvenir à se

faire riche, il a ses devoirs à remplir, comme dans les autres états; devoirs d'autant plus indispensables, que de leur négligence provient immanquablement le renversement de sa fortune.

Le grand but du Négociant, doit être de se donner la réputation la plus integre de probité, d'aisance, & de bonne foi. Sans la probité la plus entiere, il est impossible que sa conduite irréguliere ne donne quelque faux jour à sa réputation; soupçonné de n'être pas honnête homme, un chacun craindra d'avoir affaire à lui; s'il n'est exact à payer, adieu le crédit; & si sa bonne foi n'est également toujours la même, comment se soutiendra-t-il?

Voilà quels sont les divers états dont un homme peut faire

choix dans le monde. Eſt-il fixé, il faut, qu'enfant de la patrie, il cherche à en augmenter le nombre, qu'il ſonge à ſe marier; c'eſt ici, que pour un engagement auſſi ſérieux, il faut prendre les précautions les plus prudentes & les plus eſſentielles, de peur que ſe liant imprudemment, on ne ſe repente dans la ſuite de ſa négligence ou de ſa précipitation.

C'eſt pour avoir une douce compagne dans la vie, c'eſt pour ſe reproduire dans des enfans, que l'on prend une femme: de quelle importance n'eſt-il pas de la bien choiſir? Combien n'ont pas à ſe repentir de leur cupidité ceux qui, n'ayant épouſé une femme que pour ſon bien, ont tous les jours devant les yeux un objet d'averſion; ſupplice aſſidu de leur avarice. Comment

vivre tranquillement avec celle qu'on hait ? Comment être heureux avec celle qui nous répugne ? Comment établir ſolidement ſa maiſon, lorſque la paix n'y eſt pas ?

L'homme prudent, dans un choix auſſi néceſſaire, n'a pour but ni la beauté ni la richeſſe ; la vertu, l'excellence du caractere, ſont les premiers objets qui le décideront : la richeſſe & la beauté ne ſont ſelon lui que des acceſſoires : la piété, la douceur, la complaiſance, ſeront pour lui les qualités eſſentielles par leſquelles il croira faire ſon bonheur.

Pour en jouir, il ne ſe rappellera pas ſans ceſſe les devoirs de ſa femme, il ſe ſouviendra en même-temps de ceux auxquels il eſt obligé ; il n'oubliera point que, s'il doit attendre de la

complaiſance

complaisance, de l'obéissance de celle que la nature lui a subordonné, elle lui fait un commandement, ainsi que la loi divine, de la secourir, de n'exiger d'elle rien qui ne soit raisonnable, & enfin, de l'aimer & de la chérir tendrement; il songera à établir sur ce fondement, le repos domestique; & travaillant à la fortune de sa maison, il ne négligera jamais l'éducation de ses enfans.

Il évitera sur-tout cette passion dangereuse qui nous fait trouver des charmes dans des objets dont nous ne sommes pas possesseurs; cette passion séduisante, qui embrase le cœur qu'elle captive, & particuliérement celui des jeunes gens. Il regardera l'amour comme un écueil d'autant plus à craindre, qu'un penchant invincible sem-

ble nous y porter. La beauté, qui fait tomber tant d'hommes dans ses pieges, le prémunira contre le danger qui la suit. Il ne s'amusera pas à la combattre. S'il reconnoît qu'elle peut faire quelqu'impression sur lui, il ne songera qu'à l'éviter ; & à occuper utilement & solidement son esprit.

Les conseils que ce Livre donne aux hommes, ne se bornent pas aux états dont je viens de parler, ils vont encore se faire entendre jusqu'au trône des Rois, en leur répétant les sentences du Sage sur leurs devoirs. Cherchant à rendre les hommes heureux, l'auteur du Livre a cru ne devoir rien oublier de tout ce qui peut y contribuer ; & les leçons que la sagesse donne aux Souverains, n'ayant été dictées que pour le

bonheur des peuples, il a cru devoir les y retracer, pour les prémunir ſans ceſſe contre les flatteurs qui les environnent, & dont trop ſouvent les avis pernicieux retombent, malgré la bonne volonté des Princes, ſur les peuples qui en ſont gouvernés.

C'eſt là qu'ils peuvent voir qu'ils ne tiennent leur puiſſance que d'une puiſſance ſupérieure, à qui ils doivent répondre de l'abus qu'ils peuvent faire de la leur. C'eſt cette connoiſſance qui doit les rendre pieux & juſtes, c'eſt-à-dire, leur donner une volonté conſtante de rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent, & aux hommes ce qui leur appartient.

Semblables à la Divinité dont ils tiennent la place, c'eſt à eux qu'il eſt réſervé de faire trem-

bler, & de punir le crime, tandis que leur main bienfaisante doit soutenir & récompenser la vertu. Ils doivent toujours, soigneux de ceux dont ils sont établis les peres, avoir la prévoyance, pour qu'ils ne puissent jamais manquer de nourriture; & leurs sages loix doivent les entretenir dans l'abondance.

Il faut qu'ils sachent que c'est la multitude de leur peuple, & non la vaste étendue de leurs Etats, qui fait leur grandeur; & que si une administration sage & pacifique en augmente la population & la fécondité; la guerre la famine, le luxe, la corruption des mœurs, dépeuplent les royaumes, & diminuent par conséquent leur pouvoir.

Ils doivent donc sans cesse veiller pour le bonheur de ceux qui cimentent leur puissance; &

s'ils se reposent d'une partie des soins attachés à la royauté, sur des Magistrats ou des Ministres, avec quelle attention ne doivent-ils pas les choisir? C'est par eux qu'ils doivent faire exécuter les ordres de rigueur. Pour eux, doués de sagesse & surtout de clémence, ils ne doivent prononcer que des graces, & n'être que l'image de la bonté. Heureux les peuples dont le cœur du Souverain plein de douceur, ne respire que la paix & la vérité!

Voilà ce qui concerne particuliérement les Rois. Mais ce qui est essentiel à tous les hommes, sans distinction, dans quelque état où ils puissent être, pour se rendre heureux, c'est de savoir se rendre l'esprit & le cœur tranquille, dans quelque situation que le sort leur ait ré-

servé ; le moyen est de n'ambitionner rien au delà du nécessaire, & de savoir même être sans inquiétude dans la pauvreté. Un homme qui n'a point de desirs, ou qui sait les régler suivant la sagesse, est bien plus riche que s'il possédoit tout l'or de l'Univers. Qui ne souhaite rien, jouit de tout.

Pour modérer ses desirs, il faut être maître de soi-même : on ne parvient à ce point si important, qu'en soumettant toutes nos passions. Qu'on soit guidé par l'amour, la colere, l'avarice, l'envie, le jeu, notre volonté suit les impressions qu'elles nous donnent. Nous ne commandons pas, nous sommes esclaves. Sans cesse dans un trouble & dans une agitation extraordinaire, nous ne connoissons pas la précieuse tranquil-

lité de l'ame: comment pourrions-nous être heureux ?

Il faut apprendre à fuir les appas dangereux, dont la vue enchantereſſe ayant ſéduit l'ame du Sage, le laiſſe dans un aveuglement total de ſes devoirs, & le tourmente ſans ceſſe par des deſirs d'autant plus pernicieux, qu'ils ont plus d'impétuoſité & plus de force. L'amour nous trompe d'une maniere d'autant plus ſéduiſante, que tout ce qu'il nous préſente, eſt couvert de fleurs, mais imbu néanmoins du poiſon le plus cruel & le plus redoutable, qu'on ne reconnoît qu'après en avoir éprouvé les malheureux effets.

La colere, qui tranſporte un homme hors de lui-même, doit nous paroître un écueil bien dangereux pour notre tranquillité & pour notre bonheur; & l'am-

bition, qui nous cauſe tant de ſoucis, tant de chagrins, qui occaſionne tant de démarches, qui nous fait tant d'ennemis & d'envieux, ne peut que nous éloigner ſans ceſſe du point où nous devons aſpirer.

Tout ce qui peut nous dérober cette précieuſe tranquillité de l'ame, tout homme qui ſouhaite d'être heureux, l'évitera avec la précaution la plus attentive ; ſes ſoins ſe porteront ſans ceſſe à trouver ce calme deſiré ; à voir les événemens malheureux, comme des choſes qui ſont hors de lui & qui ne doivent pas le toucher ; les heureux comme peu de choſe ; la joie ni la crainte n'auront plus de quoi l'ébranler, & l'adverſité lui laiſſera le viſage auſſi ſérein que la bonne fortune.

Ce qui nous empêche ordi-

nairement de trouver cette volupté si desirable, c'est la force de l'exemple que nous avons journellement devant les yeux: car, de quelle force n'est pas l'exemple? Le bon nous enhardit, nous encourage à faire le bien; mais le mauvais nous déprave, nous corrompt infailliblement.

Un pere doit porter ses enfans à la vertu par le sien; un Supérieur ceux sur qui il a l'autorité & la prééminence. N'est-ce pas à ceux qui sont conduits, à se régler sur les démarches de leur conducteur? L'exemple du Prince, comme on l'a observé, influe sur les mœurs de son peuple. L'esprit dans lequel agissent les Juges, se répand sur tout ce qui participe au Tribunal.

L'exemple a d'autant plus

d'influence ſur la volonté de l'homme, que les objets préſens ont toujours droit de l'intéreſſer au préjudice de ce qu'il ne voit que par la penſée: c'eſt ce qui fait que le vice préſentant une image trompeuſe de plaiſir, la détermine d'une maniere prompte, en agiſſant ſur les ſens; tandis que la récompenſe de la vertu, qui n'eſt que dans l'eſprit, n'a pas aſſez de force pour l'empêcher de ſe déterminer par ce qu'il voit.

Plus la perſonne qui donne l'exemple eſt élevée, plus on ſe croit autoriſé à la ſuivre. Qu'un pere ſe comporte mal, on doit conclure naturellement qu'il ſera imité par ſes enfans. Qu'une mere donne dans le luxe & dans la coquetterie, ne ſeroit-ce pas une merveille que ſa fille ne fût pas une coquette remplie

de ridicules & de vanité ?

On peut voir par là, que si un pere doit un bon exemple à sa famille, ceux qui sont les Ministres de la Religion, regardés comme les Pasteurs des ames, sont ceux de qui on doit l'attendre le plus pur & le plus irréprochable ; & que de tous les mauvais exemples, il n'en est pas qui agisse plus fortement que le leur.

Si nous devons nous modéler sur les bons exemples, qui sont les plus fructueuses leçons, nous devons sur-tout prendre garde de bien profiter de ceux de politesse, puisqu'elle est d'une si grande nécessité dans l'usage du monde, pour se concilier l'amitié de ceux avec qui l'on vit.

La politesse se trouve dans les manieres, dans les attentions, & dans les discours ; elle est le

fruit de la complaisance & du savoir-vivre; elle corrige de la rusticité, de la brutalité. Mais dès qu'elle est affectée, qu'elle donne dans le précieux, elle passe les bornes qui lui sont prescrites, elle n'est plus qu'un vain jargon, que grimaces, que ridicules.

Combien ne doit-on pas cultiver attentivement cette qualité charmante, puisqu'elle est le lien le plus aimable de la société, qu'elle bannit les emportemens, prévient les disputes, les aigreurs, les haines; étouffe la colere, & adoucit souvent l'humeur bilieuse de ceux qui ne peuvent s'empêcher de l'admirer dans ceux qui savent s'en servir.

Au jeu, elle modere l'impatience qu'occasionne la perte; empêche que ceux qui gagnent,

ne montrent une joie imprudente & hors de propos; tempere les railleries de la diſpute; détourne les mauvais effets de l'excès du vin; & dans l'amour, s'oppoſe aux éclats peu réfléchis de la jalouſie.

C'eſt par elle qu'on peut apprendre à parler bien, à parler à propos, à ne pas contraſter par nos diſcours & nos manieres, avec ceux qui vivent ou qui converſent avec nous. Elle nous défend un air trop libre avec des gens graves, avec les Dames un air ſombre & ſérieux, ouvert avec les Etrangers, compoſé avec ſes amis. Elle nous apprend dans chaque circonſtance, préciſément ce qu'il faut que nous faſſions, mais ſur-tout à avoir un ton de douceur, & à mettre dans ce que nous diſons, un charme inſinuant, qui

trouve toujours le secret de plaire.

L'air que donne la politesse, n'est que la démonstration expressive de la probité prévenante. Le ton, les manieres, les paroles, y doivent être conformes. Bien loin de dire quelque chose qui puisse choquer ou déplaire, un homme poli tâche de donner à tous ses discours le ton de l'estime & de l'affection. Ni l'équivoque, ni la médisance, ni la calomnie, ne répandent leur poison sur ce qu'il dit. Soigneux de chercher l'occasion d'obliger, il augmente le prix de la reconnoissance, par la maniere dont il le fait.

Cette politesse, jointe à la prudence, nous met à même d'adoucir nos ennemis, si nous avons le malheur de nous en faire, ou de nous conduire avec

plus de circonspection, plus de sûreté, si leur esprit trop aigri, montre contre nous une haine ouverte. Quelque foible que soit un ennemi, il est toujours dangereux; & l'on ne sauroit faire trop d'efforts, pour n'en avoir aucun.

Mais si, malgré toute notre bonne volonté, nos soins, nos attentions, nous ne pouvons calmer leur animosité, il est bien essentiel de savoir comment on doit se comporter par rapport à ces caracteres féroces & irréconciliables, afin de n'être pas la victime des pieges & des embûches qu'ils pourroient nous dresser, & de ne pas tomber sous les coups de leur malignité.

L'Ecole du Monde que nous offrons au Public, enseigne de quelle maniere il faut s'y prendre dans les différentes circon-

ſtances qui peuvent avoir occaſionné les inimitiés, & dans toutes celles de la vie. Nous pouvons dire, que les diverſes maximes de conduite qu'elle contient à cet égard, ſont priſes de la ſageſſe & de la prudence même.

Les premieres qu'elle veut qu'on mette en pratique, c'eſt de s'aſſurer & quel eſt le motif de la haine qu'on nous porte, & quel eſt le caractere de notre ennemi. Si la haine provient d'antipathie, ou ſi elle a des ſujets plus apparens, comme quelque offenſe, des liaiſons contraires, la jalouſie, l'envie, l'orgueil, l'intérêt, &c. elle nous conſeille d'employer tous les moyens de douceur & d'inſinuation, pour couper la racine à ces inimitiés.

L'expérience nous apprend que certaines perſonnes, que

certains caracteres, ſont d'une facile réconciliation, que d'autres ne ſe réconcilient qu'en apparence, & qu'enfin, il en eſt que rien ne peut porter à arracher la haine de leur cœur, quand une fois elle y eſt entrée, & qu'ils ne peuvent même la déguiſer. De tous les ennemis, les hypocrites ſont ceux dont on ſe doit le plus méfier: ils haïſſent tous les hommes, & n'aiment rien qu'eux-mêmes.

En tous cas, nous devons agir avec une extrême circonſpection, afin de prendre toutes les meſures néceſſaires pour prévenir ou parer les coups qu'on veut nous porter; retenir ſa langue, de peur de piquer ou d'inſtruire notre ennemi de nos deſſeins, afin de lui donner ſur nous le moins de priſe qu'il ſe pourra.

On doit mettre en uſage tou-

te la prudence & la pénétration poſſible, pour découvrir les ennemis hypocrites, dont les faux dehors & les démarches ſecretes ne tendent qu'à nous perdre plus ſûrement. Si nous l'avons découvert, il faut le forcer à ſe déclarer, afin que, le Public inſtruit qu'il eſt notre ennemi, ſa haine puiſſe être moins dangereuſe & ſes coups moins cachés: cette vue émouſſera leur mauvaiſe volonté.

Enfin, dans les ennemis déclarés, s'ils ſont inférieurs, de bons offices rendus à propos, peuvent changer ou étouffer leur haine; s'ils ſont ſupérieurs & puiſſans, l'unique parti que l'on ait à prendre, eſt la diſſimulation.

S'il eſt néceſſaire de ſavoir comment on doit ſe comporter envers ſes ennemis, que le temps

& les circonstances peuvent nous réconcilier ; il l'est bien autant de connoître qu'elle doit être notre conduite dans l'adversité, & les fruits qu'on en peut retirer : & c'est encore ici où l'on peut s'instruire de la méthode essentielle qu'il faut que l'on emploie.

La tranquillité de l'ame que l'on nous a enseignée, est un avantage bienconsidérable pour résister aux revers de la fortune. Si l'on est bien persuadé du peu de valeur des choses du monde, de l'instabilité de tout ce qu'on y voit, de la mobilité des accidens, tranquilles au milieu des orages qui viendront nous assaillir, nous trouverons, dans notre propre vertu, de quoi nous armer de courage contre tout ce qui pourroit nous arriver.

Dès que notre propre cœur ne nous reprochera rien, que nous jouirons de cette ſatisfaction intérieure qui donne le témoignage de la conſcience, & que, fermes dans la réſolution de ne point nous laiſſer abbattre par les coups qui tombent ſur nous, nous nous trouverons calmes au milieu de la tempête, notre cœur inébranlable ne ſaura être ému d'aucun malheur.

Toutes les choſes du monde ſont périſſables : pourquoi donc s'y attacher, pourquoi en regarder la perte avec tant d'émotion ? N'eſt-il pas d'une grande ame de n'attacher à tous les faux biens qui l'entourent, que l'idée qu'on en doit avoir, de demeurer toujours ſupérieure & tranquille au milieu de ce que le monde appelle affliction ? Sou-

vent, les accidens qui nous arrivent sont inévitables : ils ne devroient donc pas nous étonner, & nous devrions y être préparés.

Si notre prudence peut les changer, les parer, les prévenir, à la bonne heure : qu'on s'en occupe, mais qu'on n'en soit pas absorbé ; qu'on prenne toutes les précautions nécessaires pour réussir ; mais si l'on ne réussit pas, que l'on ne tombe pas dans l'accablement ; que l'on ne perde pas sa tranquillité ; il faut toujours se souvenir que nous ne perdons rien que par l'opinion.

Mais l'avantage réel que nous pouvons tirer de l'adversité, c'est qu'elle nous donne le plus infaillible moyen de connoître les hommes, & de savoir si nous avons de véritables amis. Dans

la proſpérité, tout nous rit, on prend nos intérêts avec une chaleur extrême. Le malheur eſt la pierre de touche de la conſtance, & ne nous laiſſe pas douter de l'affection de ceux qui nous demeurent attachés. Inſenſiblement, il nous détache du monde; & c'eſt ordinairement le fruit de l'adverſité, qui nous conduiſant dans la retraite, nous fait trouver, d'une maniere plus certaine, la paix du cœur.

C'eſt ici, qu'éloigné du bruit & des embarras du monde, on peut apprendre à ſe connoître ſoi-même, à y chercher ſon bonheur, & qu'on en jouit par ce moyen; c'eſt en quelque façon la ſeule, la grande ſcience. Qu'importe à un homme de connoître tous les ſecrets de la nature & tout ce que peut embraſſer l'eſprit humain, s'il s'i-

gnore soi-même, si toujours rejetté hors de lui, il ne sait point trouver en lui-même le doux contentement de tendre toujours à la perfection.

Ce n'est que dans le calme de la retraite qu'on peut acquérir cette connoissance sublime, qui nous fait remonter sans cesse à l'Auteur de qui nous tenons tout; qu'on peut trouver le souverain bien: heureux celui qui n'a pas attendu que le dégoût, qui suit l'adversité, vint l'y conduire, & que les afflictions n'ont pas forcé d'y chercher un asyle!

Nous soupirons tous les jours après le doux bonheur d'être séparés des folies & des fourberies qui regnent parmi les hommes; & nous regardons, avec une espece d'admiration, ceux qui, comme tant de grands

hommes, ont été trouver la paix dans une aimable ſolitude, à l'abri des malheurs brillans qui ne ceſſent de nous entourer.

Pour remplir les doux loiſirs de la ſolitude, pour faire un mêlange agréable avec les plaiſirs innocens qu'on peut y goûter, à quoi pourroit-on s'occuper de plus inſtructif, qu'à entretenir la correſpondance que nous conſervons encore avec les amis que nous avons laiſſés dans le monde, ou qu'à la culture des Belles-Lettres ? c'eſt-à-dire, le commerce avec les vivans & les morts qui nous plaiſent le plus & qui nous ſont le plus utiles.

Nous enſeignons dans notre Ecole du Monde, la méthode d'écrire ſans affectation, ſans préciosité, ſans courir après l'eſprit; mais d'une maniere ſimple, naturelle, ingénue, nos Lettres doivent

doivent être l'expression de nos sentimens.

Quant aux Belles-Lettres, la ressource la plus aimable qu'un homme puisse avoir dans tous les états, nous osons donner des regles pour en acquérir & en posséder les beautés, pour en connoîtrè la finesse, pour se former le goût. On verra que ce n'est pas dans la vue d'un plaisir indéterminé que l'on doit lire, qu'il est des regles sûres pour nous guider, & qu'il est de l'essence d'un homme de les posséder.

Est-il rien de plus beau parmi les inventions des hommes, que la Poésie, l'Eloquence & l'Histoire? N'est-ce pas faire comprendre l'estime qu'on doit faire de la Poésie, que d'appeller son langage celui des Dieux? Quoi de plus majestueux, de plus

riant, de plus instructif, que les Poëtes ? Quelles leçons sont mieux reçues, mieux retenues, que celles qu'ils nous donnent ? Quelle morale peut se flatter de faire plus d'impression sur le cœur de l'homme, que la leur ?

L'Apologue, la Pastorale, l'Epopée, le Drame, la Satyre, l'Epigramme même, contiennent pour l'ordinaire & la peinture du vice puni & la vertu récompensée : tout se rapporte à la vérité; comment ne pas les aimer, les étudier, connoître l'art qui produit tous ces prodiges faits pour nous enchanter & nous instruire en même-temps.

Ce qu'on y dit de la Poésie, n'est point au préjudice de l'Eloquence. Si celle-ci n'a pas une harmonie aussi flatteuse, elle est d'une utilité plus générale, &

c'eſt ſans doute le plus beau de tous les Arts, puiſque l'on peut par ſon moyen régir, pouſſer, & régler les volontés à ſon gré. On peut l'apprendre cet Art admirable qui rendit les Démoſthene, les Cicéron, les Boſſuet, les Fénelon immortels, & ſe rendre capable de ſoutenir les intérêts de la vertu contre les atteintes du vice, ceux de la vérité contre les attentats du menſonge & de l'erreur.

Enfin, nos dernieres leçons tendent à nous guider dans la connoiſſance de l'Hiſtoire ; à comprendre quelles ſont les matieres & les diverſes marches de l'Hiſtorien ; on y enſeigne que la vérité, la candeur, la ſimplicité, doivent toujours conduire ſa plume, & lui dicter ce qu'il doit narrer.

Voilà en précis quelle eſt l'im-

portance des sujets qui sont renfermés dans ce Livre. Comme tout y tend au bonheur public & particulier, on ne sauroit trop recommander d'en suivre les avis. Il seroit peut-être souhaitable qu'on dût ce Livre à une main plus habile & plus délicate, qui auroit pu lui donner une forme plus parfaite; nous le voudrions pour l'utilité publique. Mais on ne doit pas nous savoir mauvais gré de notre entreprise; nous y avons concouru selon nos forces, & fait pour réussir, ce que nous avons pu.



CHAPITRE I.

De la Connoissance des Hommes.

TOUT homme qui entre dans le monde doit apprendre la manière de s'y conduire avec honneur, puisque souvent les premiers pas qu'on y fait décident des préventions bonnes ou mauvaises qu'on prend de lui. C'est lui donner une seconde vie ; c'est redoubler ses obligations & toute la reconnoissance qu'il doit à ceux qui lui ont donné l'être.

Un pere peut donner trois différentes vies à son enfant ; la vie naturelle, l'éducation & un état doux. Heureux l'enfant qui en naissant, a reçu avec la vie naturelle, les semences de la vertu & de bonnes inclinations dans un génie & un cœur portés au bien !

On n'a que trop d'exemples d'enfans dont le ſang tombe dans la corruption, & qui dégénerent de la vertu de ceux qui leur ont donné l'être, en perdant par des déſordres honteux, la gloire qu'il ne tenoit qu'à eux d'entretenir. Alexandre mit au monde un fils preſque inconnu à la poſtérité. Auguſte n'eut que ſa fille Julie, qu'il fut obligé d'exiler pour ſes impudicités. La vertu des peres ne ſe communique pas toujours aux enfans, quelquefois auſſi le ſang des peres influe ſur les inclinations des leurs; dans Auguſte même nous en trouvons la preuve; il fut obligé de répudier Séribonie, dont il avoit eu cette fille impudique, qui tenoit ſans doute beaucoup plus de ſa mere, que de celui qui voulut bien ne la pas déſavouer. Quoiqu'il en ſoit de la premiere vie que le pere donne à ſon enfant, qui eſt la vie naturelle, c'eſt un corps animé d'organes, dont la bonne ou mauvaiſe diſpoſition ne dépend pas de l'ouvrier. Les richeſſes & le bien être, le bonheur & l'aiſance ne dépendent pas non plus du pere, puiſque toute ſa prudence peut être confondue par des malheurs

imprévus qui bouleversent sa fortune: mais pour la seconde, qui est l'éducation, les bons exemples & les instructions pour se bien conduire dans le monde, elle dépend du pere, & il la doit à ses enfans, afin de les animer à la vertu, & les détourner du vice: c'est le meilleur & le plus solide héritage; on acquiert par là cette fermeté d'ame qui nous met au dessus de tous les revers, & l'on trouve dans soi-même le plus précieux de tous les trésors, une réputation immortelle & des amis vertueux dans ses calamités. Ce sont des graces du Souverain Eternel qui se joue des hommes, qui les éleve & les fait tomber comme il lui plaît, & qui par une admirable Providence les châtie & les soutient tout à la fois, pour les faire arriver au but auquel il veut les conduire. Mais entrons en matiere, & commençons par établir que ce n'est qu'en se faisant aimer & estimer, qu'on acquiert une bonne réputation & des amis: que l'on s'ouvre le chemin aux grands emplois, aux établissemens brillans & à la fortune, qui est le but des actions mondaines.

Quoique l'expérience nous apprenne

fouvent que les amis dépendent des fympathies & les ennemis des antipathies, néanmoins, par la bonne ou mauvaife conduite, un homme peut furmonter cette indifpofition, & fe faire aimer de ceux qui nous haïffoient, comme par l'imprudence on tombe dans la haine ou l'indifférence de ceux qui avoient des difpofitions à nous vouloir du bien; c'eft ce que l'on concevra pas à pas, dans le détail de chaque vice & de chaque vertu, à mefure que nous en parlerons fuivant les fujets que nous avons à traiter.

Quelques-uns attribuent ces fympathies & ces antipathies aux influences des Aftres, n'y ayant point d'homme qui ne fente dans fon cœur un penchant plus décidé pour certaines perfonnes, & de naturelles averfions pour d'autres, fans pouvoir en expliquer la raifon : c'eft ce que nous éprouvons tous les jours en voyant jouer deux inconnus. Beaucoup d'autres perfonnes qui forment certainement le plus grand nombre, n'adoptent point cette extravagance téméraire. Les différentes inclinations viennent plutôt des divers tempéramens : cette thefe

feroit du moins plus foutenable ; & l'on pourroit l'appuyer fur la différence des tempéramens & du différent mêlange des quatre humeurs déterminées à plus ou moins dominer, fuivant les diverfes combinaifons du chaud, du froid, du fec & de l'humide, dont quelqu'un prévaut toujours, y ayant autant de différence dans les tempéramens, qu'il y a de diverfité dans les vifages.

Si le tempérament différent fait les diverfes inclinations, on doit en conclurre qu'il n'y a pas deux hommes qui aient les inclinations entiérement femblables ; & il faudroit démentir fes propres fens & l'expérience, pour nier que le point différent de l'afcendant ne porte pas, dans le corps d'un homme naiffant, des influences différentes qui le rendent plus ou moins chaud, froid, fec ou humide, & qui, par conféquent, déterminent le fang, la bile, la mélancolie & la pituite à plus ou moins prédominer dans fa complexion ; ainfi, l'homme recevant en naiffant la propriété de fon tempérament, par ces combinaifons il eft aifé de comprendre de quelle maniere la concorde ou la

discorde de cette disposition forme les sympathies ou les aversions naturelles qu'on a les uns pour les autres, & qui agissent lorsqu'on se rencontre; de façon que si cette sympathie naturelle se trouve entre un Prince & l'homme qui va lui faire sa cour, en peu de temps celui-ci fera beaucoup de chemin dans ses bonnes graces; au lieu que s'il y a un principe d'aversion, il trouvera une infinité d'obstacles à surmonter, avant que de se le rendre favorable.

Contentons-nous d'adopter ce systême, & n'attribuons pas à l'influence des Astres les différentes inclinations des hommes; ce seroit nous priver de cette précieuse liberté qui nous procure le mérite ou le démérite par lesquels nous acquérons la béatitude éternelle par nos bonnes actions, ou dont nous sommes exclus par nos vices.

Statuons seulement sur le principe, que comme il est presque impossible d'être universellement aimé ou haï, que le plus honnête homme & le plus vertueux ne laisse pas de trouver des personnes qui ont pour lui de l'aversion, & qu'un vicieux & un scélérat trouve

des gens qui ont du penchant pour lui: comme aussi tout le but des honnêtes gens est de se faire plus universellement aimer & estimer de la part du général, & le plus sincérement qu'il est possible, par des particuliers avec qui l'on est en liaison, il faut s'étudier continuellement à seconder la sympathie que l'on trouve dans les uns, & à vaincre l'indifférence ou l'aversion que la nature a mise dans les autres.

Instruisons-nous à présent avec méthode des voies qu'il faut tenir pour gagner l'amitié de ceux avec qui nous sommes en commerce. Il faut, avant toutes choses, s'étudier à connoître leurs différens caracteres, pour se conduire avec eux selon leurs mœurs & ce qui peut leur être agréable ; car, quoique la plupart des hommes se masquent pour déguiser leur intérieur, il y a de certaines connoissances générales dans lesquelles nous ne pouvons nous tromper; & si peu même que l'on veuille apporter d'application, il est impossible qu'on ne découvre pas, à travers de la plus fine dissimulation, ce qui peut ou plaire ou ne pas plaire aux personnes

que l'on pratique: cette principale distinction naît de l'âge ou des états, & plus encore du fond du tempérament; car, un homme né avare, le sera dans tous les âges & dans toutes les conditions, & un prodigue de même. Lors donc que l'on entre dans une liaison avec quelqu'un, on doit examiner & combiner trois choses; son tempérament, qui est le fondement & le principe de ses inclinations; son âge & son état, qui modifient ce tempérament en l'affoiblissant ou le fortifiant. Par ses actions, on connoît ses inclinations, & de ses inclinations on tire des inductions de son tempérament. La Physionomie nous est encore d'un grand secours: nous traiterons de cette connoissance dans un Ouvrage séparé. Non-seulement il faut apprendre à fixer son jugement sur les tempéramens, mais encore en savoir faire les distinctions, lorsqu'on les aura connus. Il y a quatre diverses sortes principales de tempéramens, suivant l'humeur qui domine. Ceux dont la complexion est humide & chaude, se nomment sanguins; les chauds & secs sont bilieux & coleres; les froids & secs

ſont mélancoliques; & les froids & humides ſont les pituiteux.

Il y a toujours une de ces qualités qui domine dans l'homme, mais plus ou moins ſelon le mêlange des autres humeurs. Il faut donc ſavoir quelles ſont les inclinations propres de chaque tempérament principal, pour le modifier enſuite par le mêlange des autres.

L'homme ſanguin reſpire ſur toutes choſes la joie & les plaiſirs : ennemi de tout ce qui peut lui cauſer de la triſteſſe & de la mélancolie : il eſt bon, affable, doux, humain, équitable, compatiſſant & libéral : il aime le luxe & tout ce qui éclate au déhors, ou qui contribue au plaiſir des ſens. On peut appeller ces gens là, l'ame de la ſocieté ; mais ce ne ſont pas les plus utiles pour la fortune, puiſque ne faiſant que rarement la leur propre, ils ne ſe mettent pas en ſituation de faire celle des autres.

Le colere, ou comme l'on dit le bilieux, agit en toutes choſes avec une merveilleuſe promptitude. Il eſt orgueilleux, impérieux, & veut que tout fléchiſſe ſous ſes volontés, s'enflammant promptement, & offenſant avec indiſcrétion. Sa

familiarité eſt dangereuſe, ſur-tout quand l'amour & le vin s'en mêlent: mais il prend avec chaleur l'intêret de ſes amis.

Le mélancolique, dont la complexion eſt froide & ſeche, & qu'on reconnoît aiſément à la maigreur de ſon viſage pâle & plombé, a l'eſprit profond & le jugement ſolide, mais une lenteur très-grande dans toutes ſes réſolutions, défiant & malin, parlant peu, diſcret & diſſimulé, cherchant la retraite & la ſolitude, aimant peu, haïſſant fortement, avare, & ne ſe réconciliant que pour ménager plus ſûrement ſa vengeance.

Le pituiteux a plus de peſanteur & de pareſſe que le mélancolique; ſans malignité ni défiance, & par là facile à être trompé; irréſolu dans ſes conſeils & dans l'exécution de ſes entrepriſes; lâche, facile & indifférent au bien & au mal: c'eſt cependant le caractere qu'on aime mieux rencontrer pour en profiter. Voilà le portrait que l'on éprouve dans ceux qui auront l'un de ces tempéramens: mais il eſt rare qu'une de ces qualités prédominant, il n'y ait auſſi du mélange des autres. C'eſt ce qui fait la différence infinie des

humeurs plus ou moins reſſemblantes à ces portraits : ce que l'on ne peut parfaitement reconnoître que par l'expérience & la pratique.

Ces qualités ſe fortifient encore par les âges différens, & chaque âge a une variété d'humeur & d'inclination.

Ceux qui ſont au deſſous de vingt ans ont peu de part au commerce du monde. De vingt ans juſqu'à quarante, on eſt plein de ſa propre volonté, & prompt à remplir ſes deſirs. Les plaiſirs du corps & l'incontinence frappent les ſens avec violence ; mais volage, on eſt bientôt raſſaſié de la poſſeſſion, trouvant trop de facilité à remplir de nouveaux deſirs ; vivement touché du point d'honneur, ſenſible au mépris, & plutôt diſſipateur qu'avaricieux, on ſe jette aiſément dans le luxe & dans les dépenſes ſuperflües. Malgré cela, c'eſt dans cet âge que les amitiés ſont plus conſtantes, différence que l'on doit faire avec l'amour, parce qu'en amour le deſir ceſſe avec la poſſeſſion, & que dans l'amitié, plus on reçoit de faveurs d'un ami, plus on en attend de nouvelles, & que d'un autre côté, les

jeunes gens font moins attachés à leurs intérêts ; leur préfomption, qui les fait entreprendre tout avec confiance, en eft la fource ; ils s'imaginent tout favoir, quoique fouvent fort ignorans, & ne voyant rien au delà de ce qui eft à leur portée : au lieu qu'un homme élevé au comble de la fcience, entrevoit encore un million de chofes qu'il reconnoît ne point favoir ; *unum fcio, quod nihil fcio*, difoit un favant modefte, je ne fais qu'une chofe, c'eft que je ne fais rien : mais tous les doctes ne font pas dans la même catégorie : il en eft des uns & des autres, ainfi que dans les armes, le héros & le fanfaron : le héros favant eft toujours humble, par la connoiffance du peu d'étendue de l'efprit humain. Le fanfaron & le demi favant, enivrés d'eux-mêmes, ont toujours un fot orgueil qui leur fait croire qu'ils font propres à tout ; ce défaut de capacité dans les jeunes gens, fait qu'ils méritent plus de compaffion, parce que croyant les hommes meilleurs qu'ils ne font, ils les plaignent, fans être en état d'approfondir que fouvent les infortunés fe font attirés, par des vices ou des défauts, les maux qu'ils

éprouvent : cependant en matiere de Juges, il eſt conſtant que les plus jeunes ſont plus ſéveres, parce qu'ayant moins vu de corruption dans les hommes, ils ſont plus vivement frappés des crimes qui viennent à leur connoiſſance.

Dans l'âge de maturité, en ſe refroidiſſant inſenſiblement, on arrive à l'hiver de la vieilleſſe dont il faut connoître le caractere, puiſque les vieillards ſont plus difficiles à gouverner; comme ils ont ſouvent été trompés, ils ſont dans une défiance perpétuelle, & ne ſe flattent du ſuccès d'aucune affaire; leur ſang glacé les rend timides, & prenant toujours toutes les choſes à l'extrême, ils ne les enviſagent que du mauvais côté, & même ſouvent juſqu'à mal interpréter les démarches les plus innocentes. Cette défiance eſt un obſtacle à l'amitié qu'on voudroit lier avec eux; les ſeuls nés ſanguins avec un heureux mêlange de mélancolie, peuvent s'y prêter. Leur foibleſſe ordinaire eſt qu'ils ne veulent pas qu'on leur parle jamais de la mort: plus elle s'approche, plus ils s'efforcent d'en éloigner l'idée, & plus ils deſirent la vie. Naturellement,

les choses qui nous manquent, sont celles que nous desirons avec plus de passion. Par ce même principe, ils sont avares, se voyant hors d'état de réparer ou d'augmenter leur bien par leur travail, qui est le partage des autres âges. Babillards jusqu'à l'importunité, & fondés sur une espece de supériorité qu'ils se flattent de tirer de leur âge, le souvenir du vieux temps, l'impossibilité de les démentir leur suggere toujours le récit de quelques histoires, souvent répétées & ajustées à leur avantage. Vindicatifs par humeur, ils different des jeunes gens qui ne le sont que par vivacité. Ces différens caracteres des âges se doivent rapporter au tempérament radical qui détermine les inclinations. Un homme né libéral, le sera moins dans sa vieillesse; né avare, il tombera dans l'excès en vieillissant. Il faut donc, pour trouver le vrai caractere des hommes, unir les qualités du tempérament avec les différences que l'âge y apporte, & ne pas croire tout vieillard avare, & tout jeune homme prodigue.

Il reste à discuter dans ce Chapitre

les divers caracteres, par la différence des qualités.

Il y a quatre choses qui distinguent les hommes par leurs qualités ; la noblesse, la richesse, la faveur & la profession ; ce qui fait des impressions particulieres dans les mœurs & dans les humeurs. Les qualités, ainsi que les âges, ont toujours, quant aux mœurs, une relation nécessaire au tempérament, qu'elles ne font que modifier par le caractere propre à cette qualité. Mais la qualité ne détermine pas un homme à des mœurs contraires à ce tempérament ; elle l'affoiblit seulement ou le fortifie, suivant qu'elle s'y trouve conforme ou opposée.

C'est un très-grand bonheur pour un homme d'être né avec la noblesse : comme elle ne dépend pas de nous, il doit être assez mesuré dans ses actions & dans ses discours pour ne s'en pas prévaloir, & ne pas mépriser ceux qui ne l'ont pas ; mais par un caractere relatif à la haute naissance, celui de la générosité lui est plus ordinaire, & cette générosité lui doit inspirer l'ambition & le desir de l'honneur, qui sont les pre-

miers pas à l'élévation : dans ce cas, il augmentera ce qu'il poſſede. L'honneur étant le partage naturel de la nobleſſe, ſouvent elle donne un orgueil qui fait mépriſer non-ſeulement ceux qui n'ont pas cette nobleſſe, mais même ceux qui n'en ont pas une ſi ancienne ni ſi relevée. Plus ce défaut eſt commun à la nobleſſe, & plus celui qui n'en eſt pas gâté mérite d'eſtime : ceci doit être pris en général; car il y a des gentilshommes à qui la nature a donné un cœur vil, & des roturiers à qui elle a fait part d'une ame noble; l'on a vu ſouvent la nobleſſe s'humilier ſous les gens riches. De ces derniers, il y en eſt de deux ſortes ; les uns le ſont de ſucceſſion en ſucceſſion, les autres ſe ſont enrichis eux-mêmes ; de ceux-ci, les uns ont acquis peu à peu leurs richeſſes par une longue économie, & les autres ont paſſé tout d'un coup d'un état vil & pauvre, à une richeſſe inespérée : ces trois ſortes de richeſſes produiſent ſur les tempéramens des effets tout différens.

Si un homme eſt noble, & qu'il poſſede une richeſſe héréditaire, il trouve les

chemins ouverts à toutes les vertus : il n'a qu'à vouloir & à opter : quand il ne feroit pas noble de naiſſance, s'il a une richeſſe de ſucceſſion, comme cette richeſſe lui tient lieu de nobleſſe, elle lui en inſpire tous les ſentimens ; d'autant plus qu'il n'y a point d'hommes riches qui ne deſirent de paſſer pour nobles, & qui ne croient que la nobleſſe n'eſt qu'une diſtinction d'opinion : premier défaut qui entraîne l'ingratitude, la vengeance, l'arrogance, le luxe & l'oſtentation, ſur-tout dans les nouveaux riches. Ingrats, parce que l'opulence les élevant au deſſus des gens mal-aiſés, ou qui ne vivent que du travail de leurs mains, ils prennent une eſpece de domination, croyant que tout ce qu'on a fait pour eux leur étoit dû : vindicatifs, parce qu'ils ſont plus à portée de ſe venger : arrogans par les flatteries continuelles des Paraſites, ou de ceux qui ont beſoin de leurs bourſes : amis du luxe & de l'oſtentation, parce qu'ils ne ſont ſouvent diſtingués que par le brillant de leurs vêtemens : remplis de vanité dans leurs diſcours, parce qu'ils aiment leurs richeſſes, & qu'on ſe plaît à vanter ce

qu'on aime. Les nouveaux riches enfin, ſur-tout ceux qui ſont arrivés à pas de géant au temple de Plutus, & qui, d'une baſſe & quelquefois ſervile condition, ſe voient comblés d'honneur ; ceux-là, dis-je, ne manquent jamais d'être inſolens & altiers, l'or leur ouvrant toutes les portes aux plaiſirs, au crédit, & même aux honneurs. Ils ſavent que qui eſt riche eſt tout, & qu'une infinité de gens qui étoient au deſſus d'eux, languiſſent dans leurs antichambres pour vivre des miettes de leurs tables, & que l'abondance qui apporte le luxe, en appauvriſſant & deſſéchant les provinces par des exactions & des interprétations arbitraires des réglemens dans les traites de Finance, les ont mis à portée d'être tout ce qu'ils veulent. Qu'ils liſent le Sermon du Pere Maſillon ſur le Lazare contre les mauvais riches, & qu'ils faſſent graver ſur le marbre, en lettres d'or, dans leur cabinet, ce trait de l'Ecriture ſainte : un cable ou un chameau paſſeroit plutôt par le trou d'une aiguille, qu'un homme riche n'entreroit dans le Royaume des Cieux, parce qu'il eſt impoſſi-

ble d'être fort bon & fort riche tout ensemble. Epaminondas ne méprisoit pas seulement les richesses, il sembloit les haïr, les abhorrer, & être persuadé qu'un honnête homme ne doit jamais s'enrichir, de quelque façon que ce soit: ce sentiment est peut-être excessif; mais en vérité, ce que nous pensons pour la plupart, touchant les richesses & les gens riches, ne l'est-il pas plus encore? Il est certain que le jugement peu raisonnable que nous portons sur l'opulence, & le desir effréné que nous avons de nous distinguer par là, est la source de cette affreuse corruption qui regne dans notre siecle. Il est bien difficile d'estimer & d'aimer les richesses, & d'être en même temps désintéressé: or, sans le désintéressement, nulle intégrité, nulle droiture, nulle probité, nulle vertu. C'est une vérité confirmée par l'expérience, & qui est une des premieres maximes de la morale.

Les nouveaux enrichis, par une longue économie, forment encore une classe distincte & séparée de ceux qui ont fait une fortune rapide; car autant que ceux-ci sont altiers & importans,

autant ceux-là sont avares & se retranchent toutes choses, jusqu'au nécessaire. Mais pour connoître les pauvres, il faut distinguer ceux qui le sont de naissance, de ceux qui d'un état riche sont tombés dans la pauvreté; car à l'égard de ceux qui sont nés indigens, & qui n'ont eu ni le courage, ni l'esprit de se tirer de la misere, il faut qu'ils aient l'ame basse, rampante & fainéante, sans cœur, sans aiguillon d'honneur, & le plus souvent sans aucune méchanceté; mais ceux qui tombent de haut, conservent encore la fierté dans leur malheur. Comme les uns & les autres sont peu utiles dans le commerce du monde, il n'est pas besoin d'en dire davantage, pour ne les point offenser.

Le caractere de ceux qui se sont acquis un puissant crédit auprès des grands, est à peu près le même chez les favoris, que chez les nouveaux favoris de la fortune; tout est d'ordinaire superbe, jusqu'au portier & aux laquais. Les premiers se comportent avec bien plus de grandeur, ils desirent plus le solide honneur, & sont beaucoup plus actifs. Comme le grand crédit attire

plus d'envieux, & qu'il eſt plus expoſé aux caprices du ſort, il demande une perpétuelle action, & beaucoup plus de défiance & de vigilance. Quand le riche a ſes tréſors dans un coffre, une clef peut lui en aſſurer la poſſeſſion ; mais quelque faveur que poſſede un ambitieux, quelque autorité dont il ſoit revêtu, quelque puiſſance qu'il ſe ſoit acquiſe, il ne faut qu'un clin d'œil, une bouraſque inopinée, un faux pas pour le renverſer: combien d'exemples frappans ſous nos yeux en ce genre; combien d'hommes dont la grande faveur n'a été pour eux qu'un beau ſonge; mais les grands airs & l'orgueil de ces favoris, ſont beaucoup plus tolérables que ceux de ces hommes qui ſe ſont ouvert tout d'un coup les mines du Pérou. Les premiers tiennent beaucoup plus du grand que du fâcheux : on ſe trouve moins humilié en leur faiſant la cour, mais leur haine eſt très-dangereuſe, leurs injures terribles, & leur rupture ſans réconciliation, parce qu'ils ſe fient encore moins à ceux qu'ils ont offenſés, qu'à ceux dont ils croient avoir reçu quelque offenſe ; & s'ils entrent dans quelque réconciliation, ce n'eſt que pour tendre un piege

plus adroit à ceux qui s'y fient, & pour ne pas manquer l'occasion de les perdre.

De toutes ces diversités d'humeurs dans les qualités, il en naît une autre de la différence des emplois, que l'on peut réduire à six; l'Eglise, l'Epée, la Cour, la Robe, la Finance & le Commerce. On pourroit encore y joindre les gens de Lettres. Dans tous ces divers états, il faut distinguer la vertu du vice, car autre est, par exemple, le caractere d'un Ecclésiastique vertueux & d'un vicieux. L'homme d'Eglise vertueux est modeste, humble, charitable, doux, humain, circonspect dans ses paroles & dans sa conduite, ménagé dans sa dépense, zélé pour la Foi, cherchant la paix, fuyant les intrigues, patient, d'un abord aisé, aimant ses devoirs & les remplissant. Le vicieux souvent hypocrite, & par une suite nécessaire, marque dans ses paroles & dans ses actions une sévérité affectée; avare, se couvrant des intérêts du Ciel pour satisfaire ses passions, vif sur les injures qu'il croit avoir reçues, irréconciliable, & malgré toute l'authenticité des Conciles, fuyant la résidence, & accumulant bénéfice sur bénéfice, laissant

aux pauvres Prêtres la pratique du miniſtere ſacré.

L'homme d'Epée eſt moins bon & moins mauvais, plein d'honneur, de franchiſe, de probité, mais vif, chatouilleux & impatient, quoique d'une facile & ſincere réconciliation, content des titres qu'il s'eſt acquis, il mépriſe les richeſſes de la fortune, & peu ſont rangés au nombre des paraſites.

L'homme de Robe, ſur lequel il conviendroit mieux de ſe taire, par le danger qu'il y a de les offenſer ſi l'on a des procès, eſt dans la claſſe la plus honorable, & mérite tous nos reſpects quand il remplit ſes devoirs, & qu'il travaille à augmenter ſes lumieres. Le bon Juge ne peut être aſſez loué, & le mauvais aſſez avili. Celui-là eſt doux ſans foibleſſe, ſévere ſans paſſion, pitoyable ſans lâcheté, déſintéreſſé, droit, inébranlable dans ſon devoir, indifférent ſur les belles ſolliciteuſes, & toujours en garde contre les préventions, écoutant avec une patience égale le pauvre & le riche, avec l'un ſans hauteur, avec l'autre ſans complaiſance. L'autre homme de Robe qui a le cœur corrompu, eſt ordinaire-

ment févere à l'excès, le matin en petit maître, & fouvent dans les rues, conduifant un équipage afforti à fon habillement, & s'embarraffant peu de l'étude des Loix & de leurs Commentaires; & dans fes mœurs, tout oppofé à fon état.

L'homme de Cour eft civil, honnête, infinuant, poli, avide de gloire & d'honneur, fubtil, adroit, ménageant fon crédit, & ne s'employant que par un rapport continuel à fes interéts & à fes plaifirs; propre & magnifique dans l'extérieur, parce qu'il fait que les déhors impofent beaucoup dans un lieu où fouvent on ne s'attache qu'à l'écorce; mais intérieurement, avare & fort tempéré, il ne fe montre qu'avec affectation, ami de ceux qui font en faveur, très-indifférent pour les infortunés, diffimulant avec prudence les injures, pour s'en venger avec plus de fuccès, parlant bien ordinairement de tout le monde, il ne donne point de coup de langue qui ne foit mortel.

Parlons aux gens promptement enrichis, dont nous avons déjà ébauché les portraits, en peignant les nouveaux enrichis. Quand l'homme de Finance

ne

ne feroit pas naturellement intéreſſé, il le deviendroit malgré lui, par le mauvais exemple de ſes anciens; l'appétit de l'argent eſt le grand reſſort qui le fait mouvoir, avare & impitoyable ſur ſes intérêts, rapportant tout à ſon utilité, moins touché de l'honneur que du profit, humble tant qu'il eſt pauvre, ſuperbe dès qu'il eſt riche, & ne tenant ſa parole qu'autant qu'il y trouve ſon avantage, ſéduiſant auprès du ſexe, ſur-tout auprès des femmes qui ſont aſſez malheureuſes pour être obligées de le ſolliciter pour la conſervation des emplois de leurs maris ou de leurs parens; que ces femmes ont le cœur bas de s'y expoſer; & qu'elles ſont à plaindre lors qu'elles ſe trouvent dans cette dure néceſſité! Mais ce caractere n'eſt pas ſi général, qu'il ne ſe trouve parmi eux de très-honnêtes gens, des hommes de bien, charitables, & ne conſervant leurs places que pour ſoutenir tous leurs protégés, aidant de leurs fonds les nouveaux aſſociés, & ſe contentant d'en retirer l'intérêt du Roi, & de partager modeſtement dans les profits de ceux pour leſquels ils ſont des avances.

Utiles encore dans leurs alliances : combien de grandes maiſons ſe ſont-elles relevées par là des dépenſes faites à la guerre, ou par leurs ſomptuoſités, ou leurs déréglemens avec les filles de théatre. Dévots dans leurs vieux jours, ils croient s'acquitter envers Dieu & le monde, en donnant une petite partie de leur gain immenſe, & ſouvent illicite, au Curé de leur Paroiſſe. Quelles louanges ne méritent pas ceux dont le caractere eſt humain, affable, & ſuſceptible de générofité & de bienfaiſance ; quel mépris n'inſpirent pas ceux, qui, par leur oſtentation & leurs folles dépenſes, effacent & ſurpaſſent la figure des Princes du ſang.

Comme la dureté & l'avarice ſont ſouvent l'apanage des nouveaux riches, la bonne foi eſt l'ame du commerce ; ce n'eſt que ſur elle que roule le crédit & la fortune du négociant ; mais ce n'eſt pas à dire que tous aient une conſcience pure, il y en a de différentes ſortes. Rien n'eſt plus eſtimable que le négociant honnête homme, ſa parole eſt ſûre : mais ſi-tôt qu'il ne l'eſt pas, rien de plus mépriſable. Il n'en eſt que trop qui ont

bien dégénérés de la ſimplicité de leurs peres. Le luxe les a gagnés ; autrefois diſoit, il y a quelque temps un d'eux, nous n'étions que vingt-deux marchands de Draps, nous avions notre pot au feu dans notre arriere-boutique, à préſent, nous ſommes quatre-vingt, & il n'en eſt pas qui n'aient chez eux trois ou quatre feux, beaucoup de vaiſſelle d'argent, une maiſon de campagne : auſſi, jamais les faillites n'ont été ſi communes. Il faut être au fait du prix & de la qualité des marchandiſes de toutes eſpeces, lors qu'on entre chez eux, ſinon, on court riſque de ſuracheter ; ajoutez à cela, qu'humbles, polis, complaiſans dans leurs comptoirs, ils ſont pour la plupart fiers & hautains lors qu'ils ſont hors de chez eux, & qu'on ne leur eſt point utile.

L'artiſan étoit autrefois ivrogne & brutal, il a changé en bien, & s'eſt porté à l'induſtrie, qui fournit à une dépenſe plus faſtueuſe, & à une abondance des commodités de la vie, plutôt qu'à une judicieuſe économie ; il ſe trouve de l'honneur & de la probité chez pluſieurs, mais moins rarement

que dans les professions plus relevées. Ils veulent comme les marchands, avoir leurs petites maisons de campagne, & pour y fournir, la bonne foi & les gains licites ne les y menent pas: en général, le luxe a gagné tous les états; on ne connoît plus les gens par leurs vêtemens. La Cuisiniere est en robe de soie & en mantelet; la bourgeoise porte la pelisse, a une femme de chambre, & se fait porter la queue sans droit ni qualité; les habits de velours courent les rues au risque des éclaboussures; & dans les promenades publiques, les personnes de la plus haute qualité y sont confondues avec la plus vile; je ne parle point ici des hystrions & des filles de théatre; tout leur est permis, cela est sans conséquence.

Les Belles-Lettres donnent aux personnes qui les cultivent avec dignité, des prérogatives distinguées qui les associent avec les Seigneurs qui leur sont fort supérieurs par leurs places & leurs richesses. Comme l'étude & la culture des Belles-Lettres console, instruit & tend à rendre les hommes meilleurs & à le devenir soi-même, il n'est pas

étonnant qu'elles attirent & méritent l'eſtime : c'eſt le prix auquel prétendent les gens de Lettres. Dans cet état, comme dans tous les autres, il y a des prédeſtinés, & chacun ſe flatte qu'il le ſera ; ceux qui reſtent dans la médiocrité, jouiſſent au moins du bonheur attaché à la médiocrité du rang & de la fortune ; contens & tranquilles ils ſe nourriſſent doucement d'amour propre, ſans effrayer celui de perſonne, jouiſſant à leur aiſe d'un bien honnête que perſonne ne leur diſpute : ce n'eſt que par miſantropie que quelqu'un a dit que les Lettres ne guériſſent de rien, qu'elles ne nous apprennent point à vivre, mais à diſputer ; que la raiſon eſt un mauvais préſent fait à l'homme ; que depuis que les ſavans ont paru, on ne voit plus de gens de bien. Peut-on manquer d'attribuer cette ſatyre de l'eſprit & des talens, à quelque déclamateur moderne ami des paradoxes & des ſophiſmes ; l'antiquité étoit trop ſage pour penſer de la ſorte : elle accordoit des couronnes de lauriers aux ſavans comme aux héros ; mais ſi on avoit, comme il peut être ſuppoſé, un deſir ſincere de con-

vertir les gens de Lettres, on pourroit ce semble faire agir un intérêt plus puissant & plus sûr, celui de leur amour propre; les représenter courant sans cesse après des chimeres ou des chagrins, leur montrer d'une part le néant des connoissances humaines, la fatalité de quelques-unes, l'incertitude de presque toutes: de l'autre, la haine & l'envie poursuivant jusqu'au tombeau les écrivains célebres: honorés après leur mort comme les premiers des hommes, & traités comme les derniers pendant leur vie. Homere & Milton, pauvres & malheureux; Aristote, Descartes & Galilée, fuyant la persécution; Corneille & Racine, dégoutés du théatre; & Quinaut victime de la satyre, & cependant notre meilleur Poëte lyrique. D'un autre côté, on y opposera les marques d'honneurs & de considérations que les talens ont reçues tant de fois, & à de si justes titres.

Rapportons ici un passage d'un excellent discours: il n'ennuiera pas tous les lecteurs.

Vous voyez, disoit il y a quelque temps un Savant célebre, cette biblio-

theque immenſe que j'habite ; j'ai paſſé mes plus belles années à épuiſer cette collection : que m'a-t-elle appris ? L'Hiſtoire ne m'a offert que des incertitudes, la Phyſique que ténebres, la Morale que vérités communes ou paradoxes dangereux, la Métaphyſique que vaines ſubtilités. Après trente ans d'étude, vous me demanderiez en vain pourquoi une pierre tombe, pourquoi je remue la main, pourquoi j'ai la faculté de penſer & de ſentir ſans des lumieres ſupérieures à la raiſon, qui ont ſervi plus d'une fois à conſoler mon ignorance. Aucun livre n'auroit pu m'apprendre ce que je ſuis, d'où je viens, & où je dois aller ; & je dirois de moi-même, jetté comme au haſard dans cet Univers, ce que le Doge de Genes diſoit de Verſailles : ce qui m'étonne le plus, c'eſt de m'y voir.

Les Journaliſtes inondent le public ; s'y fiera qui voudra. Les uns louent, les autres déchirent le même Ouvrage ; & ils ne nous apprennent rien, ſinon que l'un eſt l'ami, l'autre l'ennemi de celui dont ils parlent.

L'Hiſtorien a ſans doute plus de no-

blesse dans l'esprit ; mais le travail en est redoutable. Les traits hardis plaisent, mais ils attirent des ennemis cruels.

La Philosophie pourroit être un grand dédommagement & un asyle ; mais on éprouve à ses dépens que la vérité est comme les enfans, qu'on ne la met point au monde sans douleur.

La Métaphysique nous éclaireroit si nous avions un esprit assez étendu ; mais en vain espere-t-on y trouver des lumieres sur tant de questions moitié creuses, moitié sublimes : ce qu'on ne peut pas apprendre par ses propres réflexions, ne s'apprend pas par la lecture, & ce qui ne peut pas être rendu clair par les esprits les plus communs, est obscur pour les plus profonds.

La Morale nous purifie le cœur : malheur à qui a besoin de livres pour être honnête homme.

La Physique nous offre une multitude de faits certains & de raisonnemens hasardés. On y trouve une source intarissable de plaisirs & de réflexions. On y admire les ressources de la nature, celles de tant de grands génies, soit pour la forcer à se découvrir, soit pour

la mettre en œuvre dans les différens Arts, soit enfin pour appercevoir la liaison, l'analogie des phénomenes, dont la plupart des hommes ignorent les premieres causes.

L'érudition enfin nourrit & fait vivre toutes les autres parties de la Littérature, depuis le bel esprit jusqu'au Philosophe, & mérite d'être encouragée. Tout homme qui s'y affermit est dejà payé par ses propres mains, & peut être aussi heureux dans son état que le permet la condition humaine, s'il sait entremêler à propos la solitude à la société, l'étude & les plaisirs honnêtes; mais pour premier principe, il faut qu'il ait un peu abondamment les aisances de la vie; malheur à ceux qui travaillent pour leur subsistance, ils courent risque de n'arriver ni à la fortune, ni aux honneurs.

Je demande pardon à l'auteur de l'excellent discours qui m'a fournit cette dissertation, si je l'ai un peu dénaturée.

La peinture des divers états de la vie, en l'appliquant suivant les temps, les personnes & les conditions, dirigera les leçons que l'expérience déterminera, & sans laquelle on ne peut

en acquérir une parfaite connoiſſance; car, d'entrer dans le détail de tous les cœurs, c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible; il n'y a point d'homme qui n'ait quelque vertu ou quelque vice dominant, auquel il rapporte toutes ſes actions; dès qu'on l'a découvert, il eſt aiſément dominé. La même expérience nous apprend que moins on voit de monde, & plus l'on eſt heureux: pour en éviter les dégoûts, les humiliations & même les aviliſſemens, il faut ſavoir s'aſſortir avec ſes égaux en humeurs, s'il eſt poſſible: c'eſt une maxime bien fauſſe que celle que les peres & meres dictent ſouvent à leurs enfans, de voir toujours des gens au deſſus d'eux: ſi tout le monde penſoit ainſi, ceux que nous voudrions voir ne voudroient pas de nous, fondés ſur ce même ſentiment. On trouve tant de gens qui ſe diſent de Condition, & qui ne ſont que des bourgeois. Combien de fois entend-on des femmes dire, une femme de Condition comme moi! dont on connoît la plus baſſe roture & le village où elle eſt née; quelquefois même on voit des

dévots en faire autant : qu'ils apprennent qu'il n'y a point de dévotion ſans humilité, & qu'on n'eſt point la dupe de leur fauſſe élévation. Il en eſt d'autres qui ont quelque nobleſſe, & à qui on la paſſe ; pauvres, ils ont toujours des procès dont ils attendent l'iſſue pour figurer & reprendre les rangs & les tons qu'ils veulent faire croire qu'ils leur ſont dûs. Cependant, comme perſonne n'eſt ſans défauts ; s'ils ont de la politeſſe, de la bonne foi, & les autres qualités qui conſtituent l'homme de bien, il faut de l'indulgence, afin que l'on en ait pour nous ; car, comme nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes, nos ridicules ſurpaſſent peut-être beaucoup ceux que nous remarquons dans les perſonnes de notre ſociété. La crainte de nous laiſſer aller à un caractere de miſantropie, doit nous faire tenir ſur nos gardes. Il n'eſt pas étonnant que plus on eſt lié étroitement dans une ſociété, plus on ne connoiſſe intérieurement les défauts & les ridicules de ceux qui la compoſent : on doit ſe les paſſer réciproquement : tout cela à été dit & écrit mille fois,

& n'a rectifié personne, tant on eſt porté à la critique.

CHAPITRE II.

De la Décence & de l'Affabilité.

LA décence & l'affabilité ſont les premieres qualités prévenantes que ſe doit donner une perſonne qui entre dans le monde, pour ſe rendre agréable auprès de tous ceux qui le pratiquent : de même la ruſticité nous fait haïr & mépriſer. Chacun eſt l'artiſan de ſa bonne ou mauvaiſe fortune, du moins le plus ſouvent ; car, quelquefois toute la prudence humaine eſt confondue ſous la violence & l'injuſtice qui l'accablent. Mais ſans entrer dans une moralité qui nous meneroit trop loin, voici les premieres diſpoſitions néceſſaires ; un air décent, ſelon ſa qualité & ſa profeſſion. C'eſt l'extérieur qui, frappant au premier coup d'œil, fait ſouvent la premiere impreſſion, qui eſt d'une extrême importance : elle empê-

che de pouſſer plus loin une pénétration qui pourroit l'effacer; & comme l'homme eſt compoſé d'une ame & d'un corps, l'une & l'autre a ſon extérieur: c'eſt cet extérieur qui ſe montre aux hommes, & qui ſert à décorer l'intérieur qu'on leur cache.

La décence & l'affabilité jointes enſemble compoſent ce que l'on appelle la civilité, & en ſont les deux branches, dont l'une regarde le corps, & l'autre concerne l'ame.

La décence qui ſe rapporte au corps conſiſte à chercher les agrémens, ou pour mieux dire, les manieres de plaire par tout ce qui eſt le plus convenable par rapport à ſon état: L'affabilité eſt une expreſſion ſpirituelle & extérieure des ſentimens favorables que l'on veut perſuader avoir intérieurement pour la perſonne avec qui l'on commerce, & qui s'annonce par l'accueil humain, gracieux & poli que nous faiſons à ceux qui ont affaire à nous.

Une bonne phyſionomie, que l'on dit être une lettre de recommandation, eſt l'avantage d'un corps formé dans ſes juſtes proportions, ainſi que les traits

du viſage ſont des préſens dont il faut remercier la nature ; elle nous traite ſur cela comme bon lui ſemble, puiſque nous ne ſommes point ouvriers de nous-mêmes, & que ceux qui font l'ouvrage n'ont pas même le pouvoir de le faire tel qu'il leur plaît. Quand on a l'avantage d'être né avec un extérieur agréable, on prévient plus aiſément les eſprits, & ſi peu qu'on y joigne d'attention, ces agrémens qui partent de l'ame, touchent bien plus efficacement :

Gratior eſt pulchro veniens in corpore Virtus :

dit Virgile en parlant de la beauté d'Euriale.

Quoique ſans l'aide du dehors
La Vertu ſoit toujours & belle & deſirable,
Elle eſt encore plus agréable
Quand on la trouve en un beau corps.

Quoique les traits réguliers ſoient un grand achéminement pour plaire, ce n'eſt pas à dire qu'un homme laid & difforme ne puiſſe y parvenir, mais il aura plus de peine. Eſope tout contrefait ne ſe rendit-il pas les délices de la

Cour de Créſus, & Scarron celles de ſon ſiecle? ils ont dû l'un & l'autre cette faveur à l'excellence de leurs génies. Tel que l'on ſoit, il faut ſe donner la décence extérieure, qui eſt la premiere qualité; l'air du corps, le vêtement & le diſcours. Il faut que le port du corps ſoit ſans affectation; droit, ſans aucun indice d'orgueil; ferme, ſans contrainte; libre ſans geſtes extraordinaires; les pieds bien poſés; la maſſe du corps bien aſſiſe deſſus; le viſage ouvert avec modeſtie; les yeux riants, ſans effronterie; la rencontre douce, ſans baſſeſſe; la démarche réglée, ſans balancer le corps; fuir avec exactitude tout ce qui tient de la grimace, & qui donne au viſage un air contraire à la nature: tout cela regarde les Maîtres à danſer; ils ſont à préſent dans l'uſage d'enſeigner tout ce qui concerne la figure & l'attitude, même la façon de tirer ſon mouchoir, & de ſe moucher avec grace; de prendre du tabac; de s'aſſeoir dans un fauteuil ou ſur une chaiſe; d'y tenir ſon corps, ſes jambes & ſes pieds dans une poſture convenable. Nous y ajoute-

rons que la décence du corps, en ce qui dépend de nous, eſt de le tenir propre dans toutes ſes parties, ſoir & matin, par une petite toilette compoſée d'eau fraîche, afin d'éviter de choquer l'odorat: on ne doit rien omettre de tout ce que l'art peut fournir pour vaincre ce défaut, ſans néanmoins ſe ſervir de parfums, dont l'uſage eſt toujours ſuſpect.

Le bon air du corps vient de l'emboîtement des os, qui en compoſent la machine, dont les nerfs & les muſcles ſont les reſſorts. Les exercices du corps peuvent remédier aux défauts; la danſe, les armes, la paume, ſervent à cela; mais le meilleur moyen eſt de ſe modéler ſur ceux qui ont l'air libre & naturel, s'y conformer, & éviter le ridicule de ceux qui, par des attitudes forcées & contraires à la belle nature, font des pirouettes, ne ſe poſent que ſur un pied, ont les jambes croiſées l'une ſur l'autre, appuient le dos contre une cheminée, tandis que la tête, qui ſe meut comme par reſſorts, panche alternativement, tantôt ſur l'épaule gauche, tantôt ſur la

droite, & ont une immobilité léthargique qui tient de la ſtatue. Autrefois on diſoit d'un homme, il marche comme un Baladin ou comme un homme de théatre, à préſent on ne peut choiſir de meilleurs modeles que ceux de nos Comédiens françois & italiens dans les Pieces de caractere; même pour former le ſon de ſa voix, la prononciation & les geſtes, c'eſt chez eux la belle nature, bien entendu dans les bons Acteurs.

Gardons-nous ſur-tout de décompoſer notre viſage, en y ajoutant des couleurs ſuppoſées & des affectations ridicules. Si les femmes elles-mêmes ſavoient combien les hommes haïſſent leur fard, elles le banniroient pour toujours; c'eſt cependant pour leur plaire, qu'elles s'en couvrent le viſage, qu'elles en laiſſent l'uſage à celles dont la réputation ne courre plus de riſque, aux filles entretenues ou qui cherchent à l'être, & enfin à celles qu'on appelle filles du monde, parce qu'elles appartiennent au premier venu; c'eſt leur enſeigne, on ne les connoîtroit pas ſans cela: ne vaut-il donc pas

mieux avoir l'air d'une honnête femme.

Ce qui vient d'être dit pour le maintien beau & naturel, peut s'entendre pour le vêtement, qui doit aussi être sans affectation.

L'homme inventa d'abord les habits par la seule nécessité, & pour garantir des injures de l'air un corps à qui la nature n'a pas donné, comme aux bêtes, un vêtement né avec lui : il a dépouillé ces bêtes pour se couvrir, & a cherché l'ornement dans ce qu'il n'avoit pris au commencement que pour le besoin ; le luxe s'étant ensuite bientôt introduit dans cet ornement, on en a fait une des principales dépense de la vie. L'esprit volage du François, qui ne se plaît que dans ce qui lui est nouveau, a surpassé toutes les autres nations en inventions, en caprice, en délicatesse & en somptuosité d'ajustemens. Chaque année, chaque saison, & presque chaque jour en produit de nouveaux. L'œil trouvoit autrefois admirable de charger sa tête d'une pyramide ou d'un chapeau pointu qui étoit en usage. On a passé aux

chapeaux garnis de rubans, tels qu'on en voit dans ces anciens portraits, & delà par une extrêmité toute opposée, on n'en porte presque plus sur la tête; premier ridicule, car le chapeau sied très-bien à un homme qui sait le placer, le mettre & l'ôter. Mais ce qui est un autre excès, est de porter un chiffon noir sous le bras qui gêne & embarrasse, & qui plus est, gâte le corps, car en le serrant sous son bras, de crainte qu'il ne tombe, on donne une mauvaise attitude à son corps, & l'on force une de ses épaules à s'élever plus que l'autre.

Autrefois les habits avoient la taille fort courte, & il n'y a pas encore 25 ans, des paremens de manches fort grands & fort élevés; on prétendoit que cela donnoit une meilleure grace au corps, la taille étant proportionnée aux bras, qui trop longs, causoient une sorte de déplaisance. A présent, les tailles sont si longues, que l'on a l'air d'une flûte; nos manches, avec de petits paremens, viennent jusques sur les doigts, & l'on fait beaucoup moins de plis à ce que l'on appelle le cotillon,

ſans penſer que c'eſt l'induſtrie des Tailleurs qui a opéré cette réforme ; ils demandent autant d'étoffes, autant de galons, & en en employant moins, ils gagnent davantage.

Quelle fureur n'a-t-on pas à préſent pour les bas blancs, que l'on porte dans les temps même pluvieux, & lorſque les rues ſont couvertes de boues ; ce qui ne va qu'aux perſonnes qui ont des équipages. Mais tout le monde veut paroître ne point marcher à pied, & les femmes qui y ſont obligées par état, ne portent plus que des bas & des ſouliers blancs, de façon que l'on voit ſouvent des femmes dont les laquais portent un parapluie ſous le bras, ce qui déſigne bien qu'elles ſont à pied ; & des hommes, leur parapluie auſſi ſous le bras, en bas blancs, qui ne peuvent manquer d'être bientôt éclabouſſés. Du temps de M. le Noble, dont nous rédigeons les leçons, on ne voyoit point de pareilles extravagances ; auſſi n'en parle-t-il pas.

La mode eſt un tyran dont il faut à la vérité ſuivre les loix & le caprice, ſans trop philoſopher ; mais il faut lui

obéir ſans trop d'empreſſement, c'eſt-à-dire la ſuivre de loin. Un ſage a dit, à ce ſujet, qu'il falloit être fou pour inventer les modes, & hypocondriaque pour ne les pas ſuivre. Un homme doit examiner ſon âge & ſa profeſſion, pour ſe ménager dans la bienſéance de l'un & de l'autre; ſe conformer à ſon état, pour ne point ſortir de ſon caractere.

Le linge ne ſauroit être trop blanc, ni trop ſouvent changé, & la chauſſure propre & renouvellée, la coëffure ajuſtée à l'air de ſon viſage. Les perſonnes un peu vieilles ont vu les femmes avec des coëffures d'un pied de hauteur, à préſent, elles ſont extraordinairement baſſes, quelques-unes n'en ont point du tout. Les grands bonnets reviennent à la mode, ils ſont d'une telle profondeur, que l'on ne verra bientôt plus leurs cheveux ni pardevant, ni parderriere.

En parlant de la propreté du linge, on n'approuve pas la ſuperfluité des dentelles, ce luxe ne convient qu'au jeune Marquis D. B. fils d'un Fermier Général, qui joue l'important,

& à M. B. C * * * jeune Directeur des Fermes qui affecte de n'aller à ſon Bureau & à la Meſſe qu'en chaiſe à porteurs.

L'habillement, comme tout le reſte de l'ajuſtement, doit encore être aſſorti aux conditions & aux facultés. Laiſſons aux gens d'intrigue qui piquent les tables des Financiers, & qui cherchent à emprunter de l'argent, les galons & les velours à trois couleurs, cela ne durera pas ; bientôt, retournés dans leurs Provinces à l'abri de leurs créanciers, & cachés dans leurs chaumieres, ils n'emporteront avec eux que la miſere qu'ils ont méritée. Le viſage eſt le miroir de l'ame, mais on eſt plus trompé par l'apparence & l'éclat des vêtemens: il ne marque que l'orgueil dans le cas où l'on n'a pas des revenus fixes & bien fondés. Comme la malpropreté déſigne une négligence pareſſeuſe, la biſarrerie du vêtement montre le caprice de l'eſprit.

L'équipage & les laquais, qui ſont à préſent une partie de l'ajuſtement, conviennent à merveilles aux perſonnes de qualité, aux gens de Finance,

& à ceux enfin qui ont les moyens de les entretenir ; chez les autres, ils fervent fouvent à les conduire à l'hôpital. Il y a peu de jours, le faux Marquis de G. P. rentroit chez lui au fortir de l'Opéra, il étoit en habit rouge galonné d'or, dans un caroffe lefte, un laquais portoit un flambeau ; huit jours après on faififfoit le carroffe, & l'on menoit les chevaux en fourriere : le cocher & les laquais trouveront leurs gages où ils pourront.

Nulle regle ne peut être fixée pour les équipages; & le nombre des domeftiques, les perfonnes fenfées les déterminent felon leurs qualités & leurs facultés. Tout le monde fait qu'un Prince & un Ambaffadeur ont le droit de figurer. Mais pour l'homme fimplement riche, la modeftie le dirigera s'il eft fage & prudent, pourvu que les uns & les autres aient attention à tenir leurs gens dans un air doux & agréable, civils & fans impertinences: car un valet croit faire partie du corps de fon Maître, & en copie ordinairement les bonnes ou mauvaifes qualités. On s'apperçoit, dès la porte, fur le vifage

du ſuiſſe ou du portier, ſi le Maître & la Maîtreſſe ſont d'un abord ou fier ou poli.

Toutes ces choſes, qui concernent les ajuſtemens, ne ſont que des bagatelles au prix de celles qui ſuivent, & qui vont terminer ce Chapitre. Mais comme un amant ne néglige pas la moindre choſe pour plaire à ſa maîtreſſe, il faut auſſi mettre tout en uſage dans ſon extérieur, pour diſpoſer tout le monde à l'eſtime & à la bienveillance que toutes perſonnes doivent ſouhaiter d'acquérir.

Paſſons maintenant à la décence qui concerne la parole, ſur laquelle il faut prendre garde à trois choſes; au ton de la voix, aux geſtes qui l'accompagnent, & aux termes dont on ſe ſert.

On ne peut pas tout d'un coup convertir le ton de la voix; mais lorſqu'il s'y trouve quelques défauts, on peut, à force de ſoins & d'artifices, le corriger comme Démoſthene, qui rompit ſon bégaiement naturel en parlant de toute ſa force avec de petits cailloux ſur la langue.

Les

Les défauts du ton de la voix sont l'aigreur, le trop d'élévation, le bégaiement & le grassaiement : le ton aigre s'adoucit lorsqu'on s'accoutume à parler posément & sans chaleur ; car, plus on parle avec précipitation, plus la voix s'aigrit, & plus elle déplaît.

Quant à l'élévation de la voix, elle vient d'une mauvaise habitude de vouloir, à force de crier, dominer & imposer la nécessité d'ajouter foi à ce que l'on dit. Ce défaut est d'autant plus insupportable, qu'il est mêlé d'une arrogance impérieuse, & qui marque du mépris pour ceux à qui l'on parle.

La monotonie est encore un défaut considérable ; car, quoique la parole ne veuille point être chantée, elle demande pourtant d'être cadencée, mais d'une maniere douce, qui varie insensiblement les tons, pour plaire à l'oreille, en frappant, avec une proportion mesurée d'une harmonie secrete, les fibres du tympan, au lieu que l'aigreur les écorche, & que la monotonie produit l'ennui & le dégoût. Mais en fuyant un défaut, il ne faut pas tomber dans un autre, comme il arrive, lorsque la viva-

cité de l'imagination & l'impatience de s'expliquer, confondent & culbutent les paroles dans un bredouillement ridicule, qui choque au dernier point, & qui empêche celui qui écoute, de concevoir ce qu'on lui dit.

Le bégaiement est un autre défaut naturel plus difficile à corriger : on peut en tenter le ſoulagement en parlant peu & poſément, & commençant ſon diſcoùrs par les ſyllabes les plus aiſées à prononcer, qui ſont celles qui ſe forment d'une forte colliſion de la langue avec les dents, ou des deux levres ſéparées avec violence, après avoir été ſerrées l'une contre l'autre, comme le *P*, l'*J* conſonne ou le *G* mou, parce que le bégaiement vient d'un défaut de ſoupleſſe dans le mouvement des muſcles de la langue & des levres.

A l'égard du graſſaiement, qui empêche une partie de la prononciation, on peut s'étonner qu'il y ait des femmes, & encore plus des hommes, qui, bien loin de ſe corriger de ce défaut, qui ne provient ſouvent que d'une mauvaiſe habitude, y joignent l'affectation. On doit de l'indulgence aux femmes

qui l'ont par nature, par la complaisance qui eſt due à la plus belle partie du monde. Voilà ce qui concerne le ton de la parole, qui doit être douce, harmonieuſe & modérée. Il faut à préſent parler de l'extérieur qui doit l'accompagner.

Dans le geſte, il faut diſtinguer celui qui parle en public, de celui qui ſoutient une converſation particuliere.

Le geſte eſt le mouvement d'une partie du corps dont on accompagne ce qu'on dit, afin de l'inſinuer avec plus de force.

L'œil & la main ſont ces deux parties; & qui ſait bien ménager l'une & l'autre, perſuade plus aiſément. Mais il faut en uſer, dans le diſcours familier, avec beaucoup d'économie & de circonſpection. L'excès de la hardieſſe de l'œil dégénere aiſément en effronterie, & l'excès du mouvement de la main, convertit le parleur en pantomime.

Quant aux yeux, la regle générale eſt qu'il faut, en parlant, regarder la perſonne à qui l'on parle, non ſeulement parce que parler & ne pas regarder, eſt une eſpece de mépris; com-

me le commis d'un Miniſtre qui ne regardoit ceux qui lui parloient, que le viſage tourné du côté d'une glace. Les yeux étant le miroir de l'ame, il eſt utile de voir celui qui vous parle, afin de juger de ſa ſincérité, & de l'effet que produit ce que vous lui dites. Cette maxime eſt très importante, mais il faut ſavoir l'employer avec art, & avec beaucoup de circonſpection.

Il faut avec prudence ménager ſes regards, ſuivant la qualité & l'importance de la perſonne; ſi elle eſt beaucoup au deſſus de nous, le regard doit être extrêmement modeſte & circonſpect, de ſorte que dans le mouvement humble des yeux, on remarque le reſpect. Si c'eſt une perſonne à peu près égale, il faut que ce regard ait une certaine liberté riante, qui annonce l'ouverture, votre confiance & celle que vous deſirez qu'il prenne en vous. Si c'eſt une perſonne au deſſous, il faut que le regard ſoit mêlé de gravité & de douceur, l'une pour l'entretenir dans le reſpect, & l'autre pour attirer ſa confiance, & l'engager par là à une entiere ouverture de cœur; mais le regard

doit être plus févere s'il s'agiffoit de faire un reproche. Il faut encore diftinguer les fujets dont on parle, & le génie de ceux qui nous écoutent, leur âge, leur état, &c. enfin que les yeux foient le lien des efprits. Tout languit fans ce truchement: les expreffions les plus tendres ont peine à pénétrer le cœur, fi un regard infinuant ne leur en ouvre la porte. Quelle vivacité ou quelle langueur dans ceux d'un amant, qui veut prouver fon amour & fes feux.

Les autres geftes non-feulement font moins importans dans le difcours familier, mais il faut prefque s'abftenir d'en faire, ou du moins, qu'ils foient tellement modérés, qu'il ne paroiffe pas que l'on tombe dans la gefticulation comique.

A l'égard des termes dont on doit fe fervir pour s'exprimer, il faut favoir en général que, comme on ne parle que pour fe faire entendre, il faut ufer des expreffions les plus claires & les plus intelligibles, qui n'ont ni ambiguité ni obfcurité, & non de celles qui font baffes & trop populaires, encore moins obfcenes & à dou-

ble sens, sur-tout devant des femmes. Il y en a qui dans un discours familier, parlent comme s'ils lisoient dans un livre, ou qui emploient des périodes quarrées, avec une lenteur qui impatiente ceux qui les écoutent, même en leur donnant le bon jour; d'autres qui s'écoutent parler avec complaisance: tous ces défauts ôtent la grace du discours. Nous remettons à un autre Chapitre la maniere de régler nos discours. Finissons celui-ci par quelques observations sur trois défauts dans lesquelles tombent une infinité de gens, & sur tout les jeunes, qui ont peu d'expérience. Comme ils choquent la décence, c'est ici le lieu de les placer.

Le premier, c'est, quand un homme parle, de l'interrompre, soit pour mettre une autre matiere sur le tapis, soit pour lui répondre avant qu'il ait achevé son discours. L'entretien n'est pas une prédication où tous écoutent, tandis qu'un seul débite ce qui lui plaît. La conversation est établie pour y tenir chacun son coin, & parler alternativement; or, en interrompant un homme, c'est lui marquer du mépris, ou c'est

étourderie, & si c'est pour lui répondre avant qu'il se soit entiérement expliqué, c'est une présomption qui rend ridicule, parce qu'il se peut faire qu'on n'a point compris ce qu'on vouloit dire.

Le second défaut est fort ordinaire aux babillards & aux grands parleurs, c'est de parler en même-temps qu'un autre & tandis qu'un pauvre martyr écoute, prêtant l'oreille droite à celui-ci, la gauche à celui-là, & ne comprenant ni l'un ni l'autre : ce défaut regne ordinairement dans les grands repas.

Le troisieme défaut regarde certains visionnaires, qui sans faire attention à ce qu'on leur dit, ne répondent jamais qu'à leur propre pensée. Nous devons écouter patiemment celui avec lequel nous conversons, jusqu'à ce qu'il ait achevé ce qu'il a à dire : il faut cesser de parler dès qu'on entend parler un autre, quand même il auroit fait la faute de nous interrompre, & répondre juste à ce que les autres ont dit, évitant les expressions guindées & précieuses, mais avec briéveté & clarté, en périodes courtes & coupées, qui se soutiennent par la force & la justesse.

L'affabilité, dont il nous reste à traiter, est une vertu qui a deux extrêmités à fuir, l'excès & le défaut. C'est cette affabilité qui nous acquiert des amis dans le monde ; en manquer c'est rusticité, en trop marquer, c'est soumission rampante & souvent importune.

L'affabilité est donc un accueil humain, mesuré avec prudence & distinction à l'état & aux personnes, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus sur le discours. Comme l'amitié se paie & s'engendre par l'amitié ; dès qu'un homme vous croira sincérement son ami, il sera le vôtre ; & l'accueil sincere & favorable, soutenu d'un visage ouvert, d'une grande douceur & de beaucoup de politesse, le lui confirmera.

Nous avons vu dans l'Empire Ottoman, deux grands Visirs, le pere & le fils ; le pere n'avoit jamais fait la fortune de qui que ce soit, il étoit cependant universellement aimé : le fils, au contraire, avoit fait la fortune de dix mille personnes, & avoit un nombre infini d'ennemis ; c'est que le pere étoit le plus civil, & le fils le moins affable de tous les mortels. L'un écou-

toit tout le monde avec patience, & répondoit avec douceur, quoique jamais il ne tint parole, & que toutes ſes honnêtetés n'aboutiſſoient qu'à des complimens; au lieu que l'autre, quoiqu'homme de parole & effectif, ne donnoit attention à ce qu'un homme lui diſoit, que pour le bruſquer avec hauteur; de ſorte que tout le monde, trompé par le premier, ne laiſſoit pas de l'aimer, & que ceux mêmes qui recevoient de bons offices de l'autre, le haïſſoient. Plus on eſt élevé dans de grandes places, plus on eſt obligé d'avoir un accès facile. Rien de plus humiliant pour un honnête homme qui a le malheur de ſolliciter une choſe juſte, que de recevoir des rebuffades: rien n'étant plus dur & plus déſagréable que le mauvais accueil, chacun ayant un deſir véhément d'être cru eſtimé de ceux qui ſont au deſſus de ſoi. Si un Grand à quelque ſujet de mécontentement, il doit s'abſtenir de faire ſes réprimandes vives, aigres ou dures, en public, parce que cet outrage eſt irréparable, & fait une impreſſion qui ne s'efface jamais. C'eſt trop faire pa-

rade de sa puissance, que de brusquer publiquement ceux que l'on veut mortifier. Plus un bâtiment est élevé, plus il a besoin d'appui, & plus il est ébranlé par le moindre choc.

Il reste à parler de ce qu'on appelle compliment, qui est une breve expression d'estime, d'amitié & de politesse. Un Ancien a appellé le compliment un mensonge agréable, qui sert de filet à prendre les dupes; c'est à la vérité le plus souvent un commerce de fausses pierreries, dont il faut tirer tout l'avantage possible: il a, ainsi que l'affabilité, deux extrêmités vicieuses, & l'on doit y garder une médiocrité bienséante & réglée, suivant la qualité des personnes, & les circonstances du lieu, du temps & de la chose. Le compliment étendu dans de longs discours, & cadencé en termes trop recherchés, ne peut plaire; il doit partir du cœur plus que de l'esprit; il doit désigner notre respect & notre estime envers nos supérieurs; près de nos égaux, notre amitié; & notre bienveillance envers nos inférieurs, mais il doit montrer un desir sincere de les obliger, ou un desir vif de marquer notre reconnoissance.

L'honnête homme s'exprime avec plus de retenue, parce qu'il parle comme il pense; le fourbe avec profusion, c'est d'où en dépend le succès, surtout en connoissant le foible des hommes, & les grands en ont plus que les petits. Si l'on parle à un Auteur ou à un Poëte, un peu d'encens sur ses ouvrages le chatouillera plus que si vous donniez des louanges à sa probité. L'Abbé Narcisse croit être beau; marquez-lui de l'admiration sur ses conquêtes amoureuses, vous lui ferez plus de plaisir qu'en vantant ses talens pour la Chaire. Si l'on a à faire à ces gens rares & très-rares, qui ne sont pas susceptibles d'éloges, bornons-nous aux services reçus, ou sur ceux qu'on peut en attendre, & recevons des autres ceux qui nous sont faits, vrais ou trop flatteurs, avec modestie & sans vanité.

La raillerie & les bons mots sont le plus souvent la pierre d'achoppement, & l'écueil des esprits les plus déliés; l'un & l'autre doivent être débités avec délicatesse : il y en a peu qui réussissent. Ce Poëte caustique que l'on voyoit autrefois aux Thuilleries, & qui pour

briller ne débitoit que des bons mots & des Epigrammes vives & grossieres, n'avoit pas plutôt quitté la compagnie qu'il avoit divertie, que tout le monde le prenoit par tous les bouts, & que l'on ne finissoit qu'en concluant unanimement que c'étoit un mauvais esprit, sans éducation, rempli d'une présomption très-déplacée, un vrai bouffon, & ayant le cœur corrompu. Un bon mot placé à propos, est un éclair vif, qui brille dans la conversation, mais qui perd sa grace s'il est trop fréquent. Il faut donc éviter avec soin trois choses dans la raillerie; la saleté des paroles, soit directe ou équivoque, la médisance & le reproche. Quant à la premiere, elle est d'un esprit bas, la seconde d'un imprudent, la troisieme d'un méchant; la premiere attire le mépris, la seconde fait mépriser, & la troisième produit des ennemis irréconciliables, sur-tout parmi les Grands, qui en portent une plaie durable dans le cœur. Le plus sage conseil & le plus souverain remede est le silence & un ris dissimulé qui en marque le mépris. Mais il y a trois sortes de personnes que l'on ne doit sur-tout jamais

prendre pour l'objet des bons mots & de la raillerie ; les malheureux, les méchans, & nos proches. Quelle délicatesse d'esprit ne faut-il pas avoir pour rendre la raillerie supportable, au point que tout le monde voie sur qui elle tombe, & que celui qui en est l'objet ne s'en apperçoive pas : ne vaut-il pas mieux s'en abstenir?

CHAPITRE III.

De la Complaisance & de la Bienfaisance.

DANS les deux discours précédens, nous avons exposé les dispositions du corps & de l'esprit, nécessaires pour plaire ; la décence dans le corps, dans les habits, dans l'équipage, & dans la parole : ensorte que ni le défaut, ni l'excès, ni l'affectation, ni les vices de négligence ne nous alienent point les cœurs, & supposent que l'on soit déterminé à être affable dans l'accueil, envers ceux qui auront affaire à nous :

il s'agit à présent de passer à de plus solides réflexions.

Montrons comment on peut se faire des amis sinceres, de ceux que nous aurons bien accueillis, & auprès desquels nous aurons été heureusement introduits: car, ce n'est pas la premiere rencontre qui nous procure l'amitié des hommes, la simple civilité borne ordinairement les premieres entrevues, & l'on ne peut y prendre, tout au plus, que des dispositions pour en faire des amis. Il faut donc voir de quelle maniere on peut s'insinuer dans l'esprit de ceux avec lesquels on entre en liaison, & gagner leur bienveillance: non-seulement rien n'est si doux dans la société, mais rien de plus utile pour la fortune.

Les vrais amis nous consolent dans nos peines, nous soulagent dans nos besoins, nous soutiennent dans les affaires qui nous arrivent, nous ouvrent les portes aux établissemens avantageux & à l'élévation, nous appuient dans nos prospérités, & par leurs bons témoignages, ils établissent notre réputation, qui est la base de la fortune.

Jetons les yeux ſur tous ceux qui ont été dans les grandes places, nous verrons qu'il y en a peu qui n'en doivent les commencemens à un ami, dont la protection les a introduits & pouſſés. Le Cardinal de Richelieu, préſenté au Roi Louis le Juſte, & introduit dans les Conſeils par la Reine Mere, devint premier Miniſtre, & ce fut ſa faveur & ſa protection qui ouvrirent la porte au Cardinal Mazarin; celui-ci l'a ouverte aux Miniſtres qui l'ont ſuivi, & l'amitié de ces Miniſtres en ont élevé une infinité d'autres. Ainſi, non-ſeulement pour la douceur de la vie, mais par des vues intéreſſées, nous devons continuellement travailler à mériter l'amitié de ceux qui participent à la faveur. Il faut donc, dès que l'on entre dans le monde, s'appliquer ſans relâche à ſe faire aimer & eſtimer. Deux choſes y ſont eſſentielles ; la complaiſance envers ceux que nous fréquentons, & les bienfaits ou les ſervices qu'ils reçoivent de nous, ou qu'ils nous voient diſpoſés à rendre. Car, nous ne ſommes plus dans un ſiecle où la vertu toute nue, ſans intrigue & ſans appui, attire la fortune ſur un

homme de mérite ; on ne va point le déterrer chez lui ; & s'il n'eſt produit & prôné, il languira dans ſon obſcurité avec tous ſes talens : & les protecteurs ou les amis ne s'acquierent que par la complaiſance & les prévenances.

Comme le choix des amis ne dépend pas toujours de nous, & que c'eſt l'enchaînement des affaires qui nous les produit, tel devient le plus utile, auquel nous ne penſions point. C'eſt donc ſans mépriſer ſes inférieurs, qu'il faut, le plus qu'il eſt poſſible, ſe lier avec des perſonnes qui ſoient au deſſus de nous, & du même état que nous voulons embraſſer : c'eſt là le cas où il faut ſe lier avec les perſonnes d'un rang & d'un mérite ſupérieur ; car, lorſqu'il ne s'agit que de ſe former une ſociété agréable, il faut la chercher dans ſes égaux, comme nous l'avons remarqué dans notre premier diſcours. Il faut donc qu'un homme, qui ſe deſtine à l'Egliſe, s'attache & faſſe ſa Cour aux Puiſſances eccléſiaſtiques ; que celui qui prend l'épée dirige ſes vues à ſe faire des amis parmi ceux qui ſont à la tête des armées, & dont la faveur &

le crédit abregent bien du chemin. C'eſt ſouvent dès le premier âge & dans les colleges que l'on commence à ſe former ces amis utiles & ces protecteurs; c'eſt ce que les peres & meres doivent faire obſerver à leurs enfans. On ſe ſouvient toujours de ſes premiers camarades, & on les protege avec la même ſincérité, que ſi l'on étoit encore dans ces temps heureux où le cœur s'explique ſans déguiſement : & ainſi du reſte, ſoit dans la Robe, dans les négociations étrangeres, mais ſur-tout dans la Finance, où un Fermier Général qui ſuccede à ſon pere, ou qui parvient à ces ſortes de places par ſon mérite, ſon travail & la néceſſité où il eſt de conduire cette grande machine, peut beaucoup par lui-même, & a cent emplois conſidérables dont il peut diſpoſer, ſi les ſujets répondent à ſes bons deſſeins. ſouvent il eſt leur caution dans les emplois de maniement, & fait leur fonds dans les nouvelles affaires, & enſuite dans la Ferme générale, où ils les ont attirés. J'en nommerois pluſieurs qui ont percé juſques là par leur mérite. Il faut toujours rechercher ceux qui ſont

les plus accrédités, & profiter des rencontres que le hasard fournit. Car, quelquefois un ami médiocre peut servir, soit par lui-même, soit en en procurant de plus puissans que lui. Les deux voies, pour y parvenir, sont donc la complaisance & la bienfaisance; & voici de quelle maniere il faut mettre l'une & l'autre en pratique.

Tous les hommes sont naturellement orgueilleux & intéressés; c'est la premiere de ces qualités qui exige notre complaisance, & c'est l'autre qui les rend sensibles aux services qu'ils reçoivent de nous, & nous ouvre la route de leur cœur. C'est en flattant leur foiblesse que le démon surprit nos premiers parens. Vous serez, dit-il, comme des Dieux; voilà le piege tendu à leur orgueil: & vous saurez le bien & le mal; c'est par là qu'il gagna leur esprit intéressé.

La complaisance, qui est la premiere clef qui nous ouvre le cœur des hommes, en profitant du foible que la nature leur a donné, est une souplesse & une flexibilité d'ame par laquelle nous nous prêtons aux affections des autres,

& témoignons entrer dans leurs ſentimens. Car, je n'entends pas cette baſſe complaiſance à laquelle on attache la corruption du cœur & des inclinations baſſes, ni une flatterie rampante qui faſſe pouſſer la complaiſance juſqu'à approuver un homme entêté d'un luxe faſtueux, & un avare qui ſe retranche juſqu'au néceſſaire. Mais quelquefois on peut applaudir à une mauvaiſe action d'une perſonne, pour l'en détourner enſuite par des voies les plus indirectes, en s'inſinuant dans ſa confidence, & la faire revenir à elle-même par la voie du raiſonnement : c'eſt ce qui s'appelle une politique raffinée.

Si, par exemple, on rencontre ſon ami outré de colere, ſe plaignant d'une inſulte qu'il a reçue, ne reſpirant que la vengeance, mépriſant le péril, & dans l'excès de ſa paſſion, ne balançant plus que ſur les moyens de ſe venger, bien loin de s'oppoſer à ce torrent au milieu de ſa fougue, & ſe mettre hors d'état d'y apporter remede, il faut, au contraire, s'accommoder à l'impétuoſité de ſa paſſion, approuver le deſſein qu'il a de ſe venger, offrir

même de le ſervir dans ſon courroux ; & en chercher avec lui les moyens ; & lorſque par cette feinte, on s'eſt ſuffiſamment inſinué dans ſon eſprit, & qu'il ne reſte plus qu'à déterminer & réſoudre par quelles voies on ſe vengera, on doit y faire naître des difficultés qui lui paroiſſent inſurmontables ; & ſi c'eſt enfin une néceſſité abſolue de ſe déterminer à quelqu'une, il faut toujours l'engager à choiſir la plus éloignée, afin qu'en retardant l'exécution, le feu s'amortiſſe, & que la raiſon reprenne la place de la paſſion : c'eſt une action louable que de tromper ainſi ſon ami, pour le ramener à un parti plus doux, & moins périlleux.

C'eſt ainſi qu'en uſa le Préſident Jeannin qui, voyant la fureur des Ligueurs ſi effrénée, qu'il ne pouvoit l'arrêter, feignit d'applaudir à toutes leurs extravagances, pour les ramener enſuite à leur devoir, juſqu'à aller en Eſpagne, chargé d'y négocier l'élection d'un Roi qui épouſeroit l'Infante ; ce qu'il ne fit ſemblant d'entreprendre, que pour faire connoître aux rebelles les pernicieux deſſeins du Roi d'Eſpagne,

& par cette voie les ramener à l'obéiſſance due à leur Souverain légitime.

Je ne prétends pas encore que l'on doive laiſſer déchirer ſon ami par des calomnies; mais ſans ſortir des bornes de la complaiſance, on peut ſur cela, ſatisfaire ſes ſentimens d'honneur & de probité; & s'il n'y a point de riſque pour vous d'une rupture avec la perſonne en place, qui en parle mal, il faut prendre ouvertement ſa défenſe; mais ſi le riſque eſt grand, il ne faut point lui rompre ouvertement en viſiere, mais le plaindre des mauvais offices qu'on lui aura rendus, dire que vous lui avez toujours reconnu des ſentimens de reſpect; & prenant en même-temps l'occaſion de flatter cet homme ſur ſa bonté, ſon équité, ſon diſcernement, il faut, ſuivant la diſpoſition où l'on trouvera ſon eſprit, eſſayer peu à peu de le rendre plus favorable: en ſe roidiſſant d'abord contre ſon ſentiment, on ſe gâteroit ſoi-même, & l'on ſe rendroit ſuſpect.

Il faut enfin s'accommoder, autant qu'il eſt poſſible, à l'humeur de nos protecteurs. Plus les hommes ſont éle-

vés, plus ils exigent de nous : la moindre chose contraire à leurs idées, les choque : la corruption du monde le veut ainsi, il faut s'y prêter, mais avec retenue : le tout consiste dans la maniere de le faire. Une basse flatterie rend le flatteur odieux : les regles en sont difficiles ; en général, elles ne doivent préjudicier à qui que ce soit, ce seroit un crime détestable, & qui n'est que trop en usage. Mais quand on loue un Grand dans la seule vue de lui plaire, & sans aucune mauvaise intention, ou pour le détourner du mal qu'il voudroit faire, ou pour arriver au bien que nous espérons de lui, sans nuire à d'autres, quoique les louanges que nous lui donnions, soient pure flatterie qu'il ne mérite point, elles sont néanmoins excusables, & même nécessaires dans la société ; à moins de vouloir tomber dans une ridicule misanthropie.

Les défauts opposés à la complaisance, ne méritent pas moins notre attention. Le premier est la contradiction ; état des esprits durs & rustiques : la seconde est l'indiscrétion : le troisieme, le coup de langue, que l'on dé-

ſigne par le coup de griffe, ſi pernicieux & ſi commun, que l'on perdroit plutôt la réputation d'un homme, que de laiſſer échapper un prétendu bon mot: ces trois défauts ſont la ſource ordinaire des ruptures.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir dans le commerce du monde, de la politeſſe, de la complaiſance & de la politique, il faut encore être utile, autant que nos facultés ou notre ſituation le permettent. Comme l'intérêt eſt le mobile principal de la ſociété, la plupart des hommes ne nous aiment & ne ſe lient avec nous, que dans des vues intéreſſées pour l'honneur, le profit ou le plaiſir. Il eſt à propos de diviſer ce diſcours en deux parties: dans la premiere nous traiterons de la bienfaiſance, & dans l'autre, de la reconnoiſſance qu'il faut en avoir.

La bienfaiſance eſt l'ame de la ſociété, & la plus grande perfection de l'homme; par là il s'approche le plus de la Divinité. Mais comme il ſeroit inutile de rendre ſervice à un autre, ſi le ſervice ou le bienfait ne lui étoit pas agréable, il faut voir ce qui agrée

le plus à la personne à qui on le destine. Il doit être gratuit, sans quoi il perd son mérite; & c'est là le comble de la générosité. Il faut aussi, principalement, que le service que l'on rend à l'un, ne soit pas préjudiciable à un autre: les hommes étant plus sensibles à l'offense qu'au bienfait, on s'attireroit la haine de celui à qui on nuiroit.

La maniere de rendre un service, en fait l'assaisonnement. On doit le faire de bonne grace, & promptement; en le différant, on en altere l'utilité; en l'accompagnant de gêne & de contrainte, il devient à charge, & c'est le vendre chérement. Tout homme qui prie, s'abaisse, & ne le fait qu'avec une espece de honte.

Il y a de plusieurs sortes de bienfaits; les uns demandent l'éclat, parce qu'ils ajoutent un vernis à l'honneur de celui qui le reçoit; d'autres exigent le secret, s'il s'agit de secourir un homme indigent.

Une regle de religion & de morale est d'oublier les biens qu'on a faits, & les offenses que l'on a reçues: les oublier, pour ne pas tomber dans le reproche;

proche ; & ſelon les mêmes principes, perdre non-ſeulement le ſouvenir des offenſes, parce qu'il ſeroit difficile de ne pas chercher à en tirer vengeance: mais encore faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal, non-ſeulement pour nous donner à nous-mêmes une ſatisfaction intérieure, mais pour forcer ceux qui nous ont offenſés, à devenir nos amis, ou du moins à nous eſtimer; cela eſt de la plus grande ame : c'eſt ſe rapprocher du Créateur, qui par une bonté infinie fait lever le Soleil, pour ceux qui l'offenſent tous les jours.

Il y a encore des obſervations à faire dans la diſtribution des bienfaits, ſoit par la nature ou par la différence des perſonnes. S'il s'agiſſoit de l'honneur, de la vie ou de toute la fortune d'un homme, il faut s'y porter avec bien plus de chaleur, que s'il ne s'agiſſoit que d'un intérêt médiocre. Il en eſt de même des perſonnes, parce qu'on oblige avec moins d'ardeur celui que l'on connoit médiocrement, que celui qu'on pratique depuis long-temps, ou qui eſt d'une ſinguliere diſtinction. Enfin,

il faut peser exactement toutes les circonstances, pour mesurer ses bienfaits, & pour faire penser à celui qui le reçoit, qu'on ne pouvoit aller plus loin. Distinguer encore si c'est un homme dont nous puissions nous passer aisément, ou un homme dont nous ayons quelque sujet de nous plaindre; il seroit bon de le punir de son ingratitude, en se tenant plus réservé à son égard: mais si c'est un homme qui nous soit nécessaire, ou de qui nous attendions quelque chose, il y va de notre prudence d'embellir nos services, pour le forcer à la reconnoissance. Ceci nous conduit directement à traiter de la reconnoissance, qui est la seconde partie du bienfait.

Il y a plus d'obligation à reconnoître les services reçus, qu'à les rendre; on est toujours obligé d'être juste envers tous, mais non d'être bon à tous.

La reconnoissance renferme trois points; recevoir avec grace le bienfait, ne le point oublier, & rendre en temps & lieu une reconnoissance proportionnée.

Lorsqu'un homme vous rend un ser-

vice, il faut en connoître la nature & la valeur ; il se mesure sur la volonté du bienfaiteur, sur la valeur du bienfait, & par le mérite & la qualité de celui qui oblige. Le premier nous doit toucher plus sensiblement que s'il l'avoit fait par vanité, comme il arrive assez souvent, jusques dans les aumônes, alors son orgueil lui sert de reconnoissance, & nous lui en devons encore moins s'il l'a fait par contrainte, par nécessité, ou ayant ses propres intérêts en vue. La seconde réflexion procede de la nature du bienfait, elle dépend aussi de l'occasion & du temps, & des autres événemens. La troisieme, de la qualité particuliere du bienfaiteur, d'une personne amie, ou d'une autre qui ne nous plaît pas.

Venons à la reconnoissance, qui exige encore ses distinctions particulieres : si celui qui rend un service le fait avec grace, à combien plus forte raison celui qui le reçoit, doit-il en apporter dans sa gratitude. Il faut en second lieu s'en souvenir, le publier, l'exagérer, pour augmenter la gloire du bienfaiteur, & par ce moyen exciter sa bienfai-

ſance ; car les hommes n'aiment point à ſemer dans une terre ſtérile.

Quant à la récompenſe due au bienfait, elle doit être meſurée au ſervice reçu, à celle des bienfaiteurs, & enfin à nos facultés.

Si la bienfaiſance eſt ſans obligation, la reconnoiſſance doit être plus grande : mais cette regle ne peut être générale. Dans l'impoſſibilité de la reconnoiſſance, de vives démonſtrations doivent y ſuppléer ; mais le ſiecle eſt dans une corruption ſi oppoſée aux ſentimens d'honneur, que ſouvent nos bienfaits nous font des ingrats. Quatre freres, parvenus aux premieres places de l'Etat, par leur mérite & leurs talens, ont vu rouler dans Paris cent caroſſes par leurs bienfaits, & pourroient compter mille ingrats ; ils ont même trouvé des ennemis dans ceux qui auroient dû baiſer les pas où ils ont marché : toute la jalouſie des Grands n'a pu les ébranler, ils ont eſſuyé des diſgraces, & ſont remontés plus grands, plus puiſſans, plus aimés, & plus révérés de ceux mêmes qui n'ont jamais eu à faire à eux : le Monarque a connu de quelle néceſſité

& de quelle reſſource ils étoient dans l'Etat : ils ſe connoiſſoient cependant en hommes, pourquoi donc ont-ils été trompés ? c'eſt qu'ils agiſſoient plus par le ſeul motif de bienfaiſance, que dans la vue de s'attirer de la reconnoiſſance ; c'eſt que le nombre des ingrats eſt infiniment plus grand, que celui des bienfaiteurs.

L'ingratitude vient du deſir de l'indépendance, parce que tout homme, ayant dans le cœur un principe d'orgueil & de vanité, voudroit, s'il le pouvoit, ne rien devoir à qui que ce ſoit, lui qui devroit être, ce ſemble, dans la dépendance de celui auquel il eſt obligé. Il eſt donc de la bonne politique de diſtiller les bienfaits, & de ne pas les verſer avec profuſion, & tout à la fois.



CHAPITRE IV.

De la converſation & de la diſſimulation.

LA converſation eſt une eſpece de dialogue entre pluſieurs perſonnes qui s'entretiennent ſur divers ſujets, qui ſe découvrent leurs penſées, ou ſont cenſées ſe les découvrir; car il eſt bien rare de parler avec des perſonnes aſſez vraies & aſſez amies, pour pouvoir penſer tout haut: dans ce cas, les converſations deviendroient les délices de la ſociété. C'eſt cette politique & cette diſſimulation qui regnent chez les hommes, & que l'on ne peut ignorer avec un peu d'uſage du monde, qui doivent nous rendre plus circonſpects. L'homme trop franc ne réuſſit pas toujours; mais enfin, ſi l'on ne découvre pas toujours dans la converſation ce que l'on penſe, il eſt de la probité d'en écarter la diſſimulation, & de ne jamais dire ce que l'on ne penſe pas.

Il eſt de la prudence de bien choi-

ſir ceux que nous admettons dans notre confidence, puiſque l'on n'eſt pas plus obligé de garder notre ſecret, que nous avons apporté nous-mêmes de précaution à le conſerver.

C'eſt par la converſation que l'homme montre ce qu'il eſt, & rien dans la vie n'exige plus de circonſpection : il y va de gagner ou de perdre ſa réputation. S'il faut du jugement pour écrire une lettre, qui eſt une converſation muette & méditée, combien n'en faut-il pas davantage dans la converſation ordinaire, où il ſe fait un examen ſubit du mérite. Les maîtres de l'art tâtent l'eſprit par la langue : *loquere, ut te videam*, dit le Sage; parle, ſi tu veux que je te connoiſſe.

Pour plaire dans la converſation, il faut moins chercher à faire briller ſon eſprit, que celui des autres. Faiſons appercevoir le nôtre, ſans en faire parade, afin de n'humilier perſonne, & être écouté plus favorablement. Je conviens qu'il faut bien de la délicateſſe pour ſe dominer juſqu'à ce point: heureux, ſi les talens, la bonne littérature & le bon goût trahiſſent notre retenue.

Savoir ſoutenir des converſations amuſantes, les empêcher de tomber, n'eſt pas donné à tout le monde. Il ne faut pas s'attendre que l'eſprit ſoit toujours égal, il dépend de la fortune, auſſi-bien que le reſte des choſes de la vie.

Les récits doivent être ſuccints; les détails ſuperflus, indifférens, trop prolixes, ſont à charge, parce que chacun doit avoir ſon tour. Ils doivent être débités avec grace & politeſſe; ce qui ſupplée à ce qui y manque. Le ton de la voix doit être doux, ſans affectation: c'eſt une impoliteſſe de l'élever plus haut que celui des autres, & un air d'importance, qui déplaît avec raiſon; car, quoique dans un cercle, où l'on pourroit dire à la rigueur être tous égaux, puiſque l'on n'attend aucune grace les uns des autres, & que l'éclat des titres ni la pompe de l'appareil ne forment pas notre mérite intrinſeque. Il y a des degrés de ſupériorité conſtitués par l'uſage; tels ſont, les dignités, la naiſſance & la fortune: on pourroit y ajouter une quatrieme claſſe, qui eſt l'âge avancé. Dans ces différens genres, cependant,

le respect ne doit avoir rien de bas: ce sont les plaisirs, l'intérêt & l'ambition qui ont mis en vogue les rangs; ils sont admis, il faut s'y plier. Le mérite personnel, les talens, la réputation d'un Homme de Lettres, devroient donner cette supériorité: c'est avec ceux-ci que la conversation doit être plus mesurée; avec les amis, elle est sans art, aisée, & sans cérémonie; entre les gens d'esprit, la jouissance est réciproque; ceux qui parlent bien, sont payés par l'applaudissement, & ceux qui écoutent, par le profit qu'ils en retirent.

Si une personne de la compagnie a entamé un récit, on ne doit point lui couper la parole; si l'on en est ennuyé, tant pis pour le discoureur: tout le remede est de l'éviter.

Si l'on ouvre une question, les autres ne doivent point se presser de dire leurs sentimens, & l'on doit l'exposer d'une façon à ne pas prétendre qu'il ait la préférence. On défere à ceux qui, par une supériorité de génie, se sont fait une réputation décidée: ce seroit manquer à soi-même, & s'exposer à

être entrepris ouvertement. Il y a mille occaſions, où il eſt fort indifférent à la compagnie, ſi une choſe avancée eſt ou n'eſt pas, ſi un événement s'eſt paſſé d'une façon ou d'une autre, même, s'il eſt vrai dans le fond. Les jeunes gens doivent avoir encore plus de circonſpection; ils ſont moins ménagés : on ſaiſit avidement les plus petites circonſtances pour les réprimer; leurs cervaux s'échauffent, & la converſation devenant bruyante, la compagnie en ſouffre ; mais il eſt auſſi de la bonté du cœur d'aider les jeunes gens qui entrent dans le monde, de les reprendre avec beaucoup de douceur, & de les ramener à la vérité par des raiſons qui, ne leur cauſant aucune humiliation, ne les jettent point dans une timidité préjudiciable ; la légéreté ordinaire de cet âge, & ſi ſouvent reprochée à la nation françoiſe en général, doit leur ſervir d'excuſe.

Dans les jeux de commerce, s'il eſt quelquefois permis d'y mêler de courtes converſations, il eſt impoli de les faire trop longues ; cela donne des diſtractions : tous les ſpectateurs doivent être encore plus attentifs à ne pas interrom-

pre les joueurs ; qu'ils s'éloignent, s'ils veulent diſcourir.

C'eſt encore un défaut de s'écouter parler ; ce qui déſigne un air ſatisfait de ſoi-même : il ſert de peu d'être content de ſa perſonne : cette eſtime déplacée eſt punie d'un mépris général.

Trop de ſérieux dans la converſation eſt impoliteſſe, à moins qu'elle ne roule ſur des ſujets graves : il ſembleroit que l'on voudroit en impoſer. Il faut joindre au diſcours une aménité meſurée, ſur-tout devant les femmes : elles exigent avec raiſon plus d'égards & de complaiſance ; elles ont le diſcernement plus fin, & ſavent apprécier le mérite ; ſont en poſſeſſion de donner dans tous les états des leçons de ſavoir-vivre : engageons-les dans notre parti, en ſaiſiſſant le moment de leur dire quelque choſe de gracieux.

Mettons-nous à la portée de tout le monde, ſans uſer de termes affectés, qui ne répandent que de l'obſcurité dans le langage ; tenons-nous aux mots reçus & approuvés ; conformons-nous enfin à l'uſage, ſans l'excéder.

C'eſt un défaut de parler de ſoi,

c'en eſt un plus grand d'en parler avantageuſement. Ceux qui vantent leur naiſſance, s'expoſent ſouvent à ſe faire mépriſer ; tout le monde eſt connu, pour peu que l'on veuille s'en donner la peine.

Le diſcours étudié & préparé perd toujours de ſon prix; la narration trop languiſſante, la prononciation trop lente déplaiſent; trop breve, elle n'eſt pas intelligible.

Il y a des peſtes de la ſociété, des gens qui aiment la diſpute, qui, ſur les plus petits objets, ſont toujours prêts à vous intenter un procès ; qui ont un entêtement marqué, un ton de vivacité, de bruſquerie, que rien ne peut appaiſer. Convenez avec eux que vous avez tort, vous les irritez encore davantage, parce qu'ils ne ſavent plus à quoi s'en prendre pour alimenter leur bile allumée: ce ſont des cerveaux brûlés, que l'on doit fuir.

D'autres ne ſoutiennent avec aigreur leurs ſentimens & ce qu'ils ont avancé ſur les choſes les plus ſuperficielles, que parce qu'ils penſent que l'on auroit une mauvaiſe opinion d'eux, s'ils

paroiſſoient s'être trompés dans leurs idées : tout cela ne vient que d'une prévention de ſupériorité d'eſprit, ſans égale, & ſi j'oſe le dire, d'une fatuité qui jette toujours ces gens là dans l'avidité de la diſpute, ſans faire réflexion qu'il n'y a point de projets, point de ſyſtêmes qui n'aient deux faces; qu'ils ſaiſiſſent toujours celle qui eſt oppoſée aux meilleures raiſons, & qu'ils ne ſont opiniâtres, que parce que leur eſprit, trop borné, ne leur permet pas de ſe rapprocher de l'objet, ou de s'éloigner de l'idée qu'ils ont ſaiſie. Cet entêtement eſt encore bien plus dangereux, lorſqu'il s'agit des matieres de Religion : ceux qui s'y engagent une fois, n'épargnent ſouvent ni le ſacré, ni le profane. Parler de la Religion dans des termes peu reſpectueux, eſt le comble de l'abomination & de l'ingratitude; puiſque nous devons infiniment plus à Dieu, qu'à tout le monde enſemble. Sitôt que la paſſion ſe mêle dans des diſputes théologiques, adieu la raiſon : on ne s'échappe qu'à travers les ſophiſmes, & la converſation dégénere.

Le rôle des Savans dans la société & dans la converſation, eſt bien ſuſceptible de critique. Nous ſommes aſſez portés par notre orgueil à faire étalage de Belles-Lettres, de beau langage, nous nous ſentons flattés de paſſer pour érudits, mais il y a un milieu à garder, dont tout le monde n'eſt pas capable. Prenons-y garde, l'ignorance n'eſt pas loin de la préſomption: la fatuité ſe trouve près de la politeſſe: on gliſſe, ſans s'en appercevoir, de l'une à l'autre.

L'éclat de la mémoire, a dit un homme de beaucoup d'eſprit, en parlant d'un grand diſcoureur, ne peut manquer de lui cauſer beaucoup d'ennemis, en le faiſant régner dans les compagnies, ou pour mieux dire, en l'y érigeant en tyran. Un homme qui peut débiter tout ce qu'il a lu, ſe donne des airs de maître, il fait ſortir de ſa bouche un torrent de ſcience qui étonne dans la converſation les autres Savans ; ils paroiſſent comme des nains auprès de lui ; ils ne peuvent l'empêcher de tenir le dé, & ils n'oſent même l'entreprendre. Joignez à cela,

que ce difcoureur eft fouvent médifant & préfomptueux, vous comprendrez fans peine qu'il doit être haï.

Une beauté fiere, qui offufque & qui éclipfe toutes les autres dans les compagnies, eft toujours un objet odieux aux autres femmes. On cherche toujours à mortifier cette forte de Savans, & à leur prouver que ce qu'ils ignorent, furpaffent cent mille fois ce qu'ils favent.

Il eft cependant des occafions où l'on doit fe préfenter avec un efprit préparé; les lieux de cérémonie, où il eft néceffaire de foutenir un rang, & ceux qui obligent de parler en public, font de ce nombre: il y auroit de la témérité de s'y expofer, fans avoir un peu réfléchi à ce que l'on doit dire; mais ces occafions font plutôt de véritables affaires, que des converfations.

Ce n'eft pas encore affez de nous préferver de ces défauts groffiers, qui aviliffent l'humanité, nous devons éviter les pointes, les équivoques & le compliment trivial, qui dénotent le caractere de province. On aime le naturel, & on ne fe laiffe point éblouir

par le clinquant : les louanges doivent être mesurées selon les lieux & les personnes : l'excès peut déplaire ; nous l'avons déjà dit ailleurs.

Attachons-nous à épurer nos conversations, évitons la médisance : toute société, dont la probité n'est pas la baze, ne peut se soutenir long-temps, & ne doit être regardée qu'avec dédain ; il est rare qu'il n'y arrive quelque catastrophe funeste, que l'on doit naturellement en attendre. Beaucoup de réserve dans le discours, est une preuve du bel usage du monde. Le vulgaire a beaucoup de têtes & de langues, & par conséquent beaucoup d'yeux, dont l'honnête homme n'abuse pas. Qu'il courre un mauvais bruit, il s'amplifie chez le peuple, & aboutit à ternir la réputation la plus entiere : un sobriquet donné est toujours un grand mal : il est vrai que ces railleries ne tombent quelquefois que sur des ridicules, que l'on érige en défauts singuliers par une malice apprêtée : il ne se trouve que trop de gens qui sont excités par l'envie de détruire tout ce qu'un homme avoit acquis d'es-

time ; un mot de travers, lâché par hasard, peut en être la source : ce qui doit nous rendre d'autant plus circonspects, qu'il est plus ordinaire de trouver de mauvais esprits, & que les impressions sont très-difficiles à effacer. On ne parle pas toujours à ses amis; eh! où sont-ils ces amis? les aurons-nous toujours ; pouvons-nous nous en flatter? la moindre jalousie nous les fait perdre, la plus petite épreuve les fait disparoître. Dise qui voudra, que la médisance corrige les vices, qu'elle n'est pas toujours déplacée, bien téméraire celui qui se charge de cet emploi; il est trop dangereux : elle donne à la vérité matiere à des saillies ; l'esprit y trouve lieu de briller : mais c'est se faire écouter par de trop mauvais endroits, que de s'ériger en critique, en mettant au grand jour les vices d'autrui, & en les paraphrasant. Un coup d'œil sur nous-mêmes, nous fera voir que nous sommes souvent tâchés des défauts que nous exagérons si aigrement dans les autres.

Il est un moyen bien plus sûr de se donner pour un homme d'expérience,

& fur le jugement duquel on peut s'affurer de la jufte valeur des chofes, c'eft de préconifer les vertus, & de porter l'eftime fur ce qui le mérite: on fournit par là à la converfation & à l'imitation, en y développant des connoiffances plaufibles: c'eft une façon agréable de louer, dans les perfonnes préfentes, les perfections des abfens. Au lieu que le médifant opere un filence, fouvent malin à la vérité, en cherchant, par des lieux communs, à blâmer les actions des abfens, pour flatter ceux qui font préfens. Si cela réuffit auprès de certaines perfonnes, on n'en veut pas plus de bien à celui en qui l'on remarque cette politique; & l'homme prudent fait fe garantir de ces divers artifices, qui ne féduifent que les fots & les préfomptueux.

Deux moyens nous font abftenir de la médifance, le premier c'eft d'accoutumer notre efprit à regarder les hommes par leur bel endroit: car, il n'y en a pas un qui n'ait fon fort & fon foible, fes vertus & fes défauts; & à toujours bien juger de leur conduite & de leurs intentions, nous excufe-

rons leurs foibleſſes, nous les couvrirons, & nous en parlerons bien. L'autre, c'eſt de ne point écouter les médiſans, & de ne jamais applaudir à leurs traits pernicieux. La médiſance n'eſt hardie que quand elle trouve des approbateurs : mais le ſérieux d'un viſage triſte, glace la langue médiſante.

Si ce vice eſt, comme dit l'Ecriture, l'abomination des bons, tandis qu'il eſt le plaiſir coupable des méchans, le menſonge n'eſt pas moins bas, ni moins honteux ; rien n'eſt plus indigne d'un homme qui cherche à ſe produire dans de bonnes ſociétés, puiſqu'il détruit toute confiance. Le menſonge embarraſſe l'eſprit, parce que, pour ne pas tomber en contradiction, il faut perpétuellement tenir ſa mémoire en travail, au lieu que la vérité eſt ſimple & unie, & que pour être vrai, il ne faut débiter que ce que la connoiſſance inſpire.

Il y a des menſonges excuſables, quand il s'agit de défendre ou de pacifier une querelle, ſans que perſonne ſoit offenſé. Le déſaveu d'une imprudence, ou le tour que l'on donne à

une chofe, pour la faire comprendre autrement qu'elle n'eft, quand cela peut tendre au bien, ou prévenir un mal, les flatteries mêmes, lorfqu'elles ne font point lâches & outrées, deviennent des menfonges utiles, qu'une bonne intention rend compatibles avec le caractere de probité.

L'importunité eft un autre fléau de la fociété & de la converfation; la longueur, dans les vifites, fur-tout chez des perfonnes chargées d'affaires. Ainfi, dès que l'on s'apperçoit que l'on peut devenir à charge, il faut prévenir l'ennui réciproque.

Les répétitions, le verbiage auxquels font fujets les gens oififs, & fur-tout les vieillards, qui ont toujours quelques anciennes hiftoires, ou militaires ou galantes, qui ne font plus à la mode, ces temps font changés, ainfi que les ufages : on s'y prend bien d'une autre façon à préfent, un habit brodé, un plumet, un équipage, avancent plus nos affaires en huit jours auprès des femmes, que deux ans de foupirs. On alloit à la guerre avec peu de biens, on en revenoit riche; à préfent, on y débute

avec pompe, & on s'en revient dénué, même du néceſſaire.

L'exceſſive liberté que l'on ſe donne, de parler avec irrévérence de ce qui eſt ſaint & ſacré, & des Miniſtres du Seigneur, de ſon culte & de ſes cérémonies, déſigne l'homme impie & ingrat; il n'en eſt point de plus mépriſable: nous tenons tout de Dieu, & nous devons être ſincérement pénétrés des obligations que nous avons à l'Être ſuprême, qui en nous créant, nous a mis en état de participer à la béatitude éternelle; & qui, par tous les biens dont il nous comble ſans ceſſe, exige une reconnoiſſance illimitée: il nous a dit par la bouche du Sage, que la pauvreté & la miſere ſe trouveront dans la maiſon de l'impie, & que le juſte ſera comblé de bénédictions. Les Souverains, étant les images de Dieu, les ſujets doivent obſerver la même choſe à leur égard. Un homme de bien a toujours un véritable amour pour ſa patrie, pour ſon Prince, ſes Miniſtres, & pour ceux en qui il met ſa confiance; il n'eſt point d'amis dans l'indiſcrétion, il y en a tant de faux & prêts à tout ſacrifier à leur for-

tune : un mot lâché imprudemment ; peut nous attirer des disgraces terribles ; il en est même d'assez lâches, pour nous provoquer, & qui, par de fausses confidences, nous arrachent les pensées les plus secretes de nos cœurs ; de pareilles perfidies, en nous donnant de l'horreur, nous font connoître la scrupuleuse exactitude à conserver les secrets qui nous sont confiés.

Une autre espece d'indiscrétion, est de proférer des menaces contre ceux qui nous auroient offensés ; elles ne servent qu'à les faire tenir sur leurs gardes, & souvent à nous prévenir ; mais comme la dissimulation est une partie de la discrétion, nous finirons cet entretien, en exposant de quelle maniere il faut user de cette vertu si nécessaire dans le commerce du monde, & que l'on nomme la vertu cardinale des courtisans, & sans laquelle les Rois ne savent pas régner.

Il n'y a pas un homme qui n'ait ses raisons pour paroître ou plus riche ou plus pauvre qu'il n'est, & pas un homme si perfide, si scélérat, & si dénué d'amis, qu'il ne veuille passer pour avoir de la

bonne foi, des amis, & de la probité ; c'eſt ce qui fait prendre le maſque à la plus grande partie du monde, étant preſque impoſſible de ſe conduire ſans cela avec ſûreté, & d'éviter les embûches que nous dreſſe la malice des hommes ; il y a deux choſes à obſerver : la premiere, à ménager notre diſſimulation, elle eſt comme certains poiſons dont on ſe ſert dans la médecine, & dont la pharmacie apprend la véritable doſe ; car, à force d'être trop fin & trop ruſé, on tombe dans les pieges des autres : or, on peut être diſſimulé ſans être fourbe; celui-ci feint de faire le bien, dans l'intention de faire le mal, au lieu que nous devons être continuellement diſpoſés à faire tout le bien qui nous eſt poſſible, & à n'uſer de diſſimulation, que pour nous garantir du mal qu'on voudroit nous faire, & arriver à nos fins par des voies licites.

Pour découvrir & déconcerter la diſſimulation des autres, il faut une longue & profonde application, & un grand uſage; & diſtinguer les fauſſes confidences que l'on ne nous fait, que pour nous approfondir & abuſer de celles qu'on

arrache : l'amour eſt l'écueil du ſecret ; on n'a rien de caché pour ſa maîtreſſe ; dans les tranſports du plaiſir, on dit tout, & ſouvent l'on eſt trahi. La Reine Catherine de Médicis, dans les temps difficiles de la ligue, profitant de la corruption de la Cour, ſe ſervoit utilement de ſes filles d'honneur, pour pénétrer dans le cœur des principaux chefs des deux partis ; & les meſures qu'elle prenoit en conſéquence, contribuerent beaucoup à maintenir ſa puiſſance & ſon autorité.

Le vin, comme dit le Sage, entre avec plaiſir ; c'eſt un ſerpent qui mord, & un baſilic qui répand ſon venin ; & le ſecret eſt ſi incompatible avec le vin, qu'il le défend aux Rois.

Le jeu fait le même effet : il eſt difficile qu'un homme y conſerve ſon ſang froid & la diſſimulation ; ſon avarice ou ſa libéralité, ſa bonne ou ſa mauvaiſe humeur, s'y produiſent : c'eſt la pierre de touche de ſa patience.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

De la Candeur & du Secret.

MACHIAVEL, ce grand politique italien, & qui a donné à toute ſa nation, une réputation qui n'eſt pas ſi généralement établie, qu'on n'y trouve une infinité de gens de bien, a poſé dans ſes ouvrages, des maximes qui ont partagé les ſentimens que l'on pouvoit avoir de ſon cœur : les uns l'élevent comme un génie ſublime, les autres n'en parlent que comme du poiſon le plus pernicieux, dont un eſprit puiſſe être corrompu.

La diverſité de ce Jugement, vient des divers caracteres des hommes : il y a d'excellentes choſes dans ſes ouvrages ; il connoiſſoit admirablement le cœur humain tel qu'il eſt, & non pas tel qu'il doit être ; mais ſes leçons ſont pour la plupart peu compatibles avec le caractere du vrai chrétien & de l'homme de bien : cependant, tout homme qui

entre dans le monde, doit le lire, & principalement ceux qui ſont deſtinés aux négociations d'Etat : dans cette lecture, on ne peut trop apporter de prudence & de circonſpection, pour démêler l'utile, du criminel, & ne ſe pas empoiſonner en voulant s'inſtruire.

Nous avons expoſé dans les précédens entretiens les leçons les plus néceſſaires, pour éviter les défauts dans la converſation, & la maniere d'employer la diſſimulation. L'ordre veut que nous paſſions à la candeur de l'ame, & à l'inviolabilité du ſecret : deux parties ſi néceſſaires, pour nous procurer une ſolide réputation.

La candeur eſt une bonté d'ame qui fait que nous nous expliquons avec franchiſe, & que nous agiſſons avec ſincérité, ſans pour cela la rendre incompatible avec cette prudente diſſimulation, & que cette candeur nous jette dans une miſanthropie qui tient plus de la brutalité, que de la vertu, ſans prétendre, qu'en paſſant les bornes de la ſincérité, on rompe en viſiere à tout le monde, en ne taiſant pas ce qu'il n'eſt pas à propos de dire. C'eſt de la

franchise opposée à la fourberie, dont nous prétendons élever le mérite, & de celle qui n'est point contraire à la dissimulation. On n'est pas moins prudent en dissimulant à propos des choses, dont la découverte inconsidérée ne produiroit que du mal ; mais de se conduire avec une droiture de cœur qui ne se démente jamais, & qui étant incompatible avec la fourberie, ne l'est pas avec une sage dissimulation.

Machiavel, au contraire, pose pour principe de sa politique, que tous les chemins sont bons, pourvu qu'ils nous menent à la fortune que l'on s'est proposée pour but, & que la fourberie est une vertu essentielle à la cour : il établit, qu'il n'est point nécessaire de candeur & de bonne foi, qu'il suffit de paroître en avoir. Il va plus loin, en disant qu'il est aussi dangereux & pernicieux d'avoir effectivement cette vertu, & de la pratiquer, comme il est utile d'en avoir tous les dehors, sans que l'intérieur s'en ressente, & que pour arriver à ses fins, on doit être toujours prêt à faire le bien ou le mal.

Cette maxime est d'un homme qui

veût qu'on ſacrifie tout à ſes intérêts : *non partir ſi d'albene, potendo, ma ſapere entrare nel male, neceſſitato.* Pratiquer le bien, tant qu'on le peut, ſans ruiner ſes intérêts, & ſavoir entrer dans la pratique du mal ſelon l'exigence des cas, parce que ſuivant lui, on ne peut réuſſir ſi l'on n'a un eſprit diſpoſé à ſe tourner de tous les côtés, & que l'on doit ſe conduire de telle ſorte, que quoique l'on ait au fond de l'ame, il faut paroître toute piété, toute intégrité, toute humanité, toute religion, parce que, dit-il, tous les hommes ſont les dupes de l'extérieur dont on les amuſe.

Cicéron, tout païen qu'il étoit, nous aſſure, qu'il ne croit pas qu'un homme puiſſe ſe conſerver long-temps dans une bonne réputation, ſi elle n'eſt fondée ſur des vertus ſolides. On ſe trompe, dit-il, ſi l'on penſe acquérir une gloire durable par les ſimples dehors de la vertu, par des paroles feintes, & par un viſage maſqué ; la vraie gloire ne ſubſiſte ſolidement, que quand elle a pouſſé de profondes racines ; & tout ce qui eſt feint & ſimulé, tombe comme une fleur, & ne peut pas long-temps durer.

De toutes les fourberies oppoſées à la candeur, il n'y en a pas de plus criminelle que l'hypocriſie, qui abuſe de la vérité même, pour la faire ſervir de voile au menſonge & à l'impoſture. Rien de plus facile néanmoins, que de diſtinguer un hypocrite d'un vrai pieux : comme la véritable piété s'appuie ſur l'humilité de cœur, le détachement des intérêts du ſiecle, la charité pour le prochain & la patience, l'hypocriſie eſt toujours accompagnée de quatre vices oppoſés ; l'orgueil, l'intérêt, la médiſance, & l'eſprit de vengeance. Combien de dévots mettent toujours en avant leur nobleſſe & leur condition, vraies ou ſuppoſées. La premiere de toutes les candeurs, eſt d'être ſincere ſur le fait de la Religion ; & cette ſincérité envers Dieu, produit celle envers les hommes, qui conſiſte à ne jamais tromper, à nous dépouiller de tout intérêt propre lorſque nous donnons un conſeil, à ne point pouſſer au mal par une lâche flatterie, & à tenir la parole que nous avons donnée.

La plupart des hommes à qui l'on demande conſeil, ne le donnent que rela-

tivement à leur propre utilité, ou n'osent contredire ceux qui croient en avoir besoin ; c'est tomber dans le cas de cette flatterie criminelle, qui répugne à la candeur, & qui porte préjudice à ceux qui ont recours à nous, & à qui nous devons nous efforcer de procurer le bien, quand même nous nous appercevrions de la résolution où ils sont de ne le suivre qu'autant qu'il est conforme à leurs sentimens.

Les éleves de Machiavel, suivant ses préceptes, ont pour maximes de préférer toujours l'utile à l'honorable, & que, quoi qu'il soit louable de garder la foi & de vivre dans la candeur, l'expérience nous fait voir néanmoins, que ceux qui ont tenu peu de compte des paroles qu'ils ont données, l'ont emporté sur ceux qui n'ont fondé leurs actions que sur l'intégrité ; & il conclut, qu'un homme prudent ne peut ni ne doit tenir sa parole, ni garder la foi, quand il trouve du préjudice à la garder, & quand la raison qui l'a engagé à la donner, ne subsiste plus.

Il convient que cette maxime est contraire aux loix de l'honneur, mais il

croit l'excuſer, en diſant que la plupart des hommes étant méchans & trompeurs, il ne faut point ſe mettre ſur le pied de garder à leur égard une foi qu'ils ne nous garderoient pas. Or, ſon principe eſt faux, car les hommes ont de la probité, ou du moins veulent paroître en avoir; & les uns & les autres, ſoit par un motif véritable d'honneur, ſoit pour ne pas détruire l'opinion qu'ils veulent qu'on ait d'eux, ſont obligés de garder du moins la foi en apparence, parce que ce ſeroit détruire la réputation de probité qu'on veut ſe donner, que de manquer de parole, même à ſon plus grand ennemi, & aux dépens de ſes propres intérêts. Mais, avant de donner ſa parole, il eſt bon de peſer trois choſes; le mérite de la perſonne à qui on la donne; la conſéquence de la choſe promiſe; & le pouvoir pour l'exécuter: ſans quoi, il arrive ſouvent, que pour n'avoir pas réfléchi, on promet trop légérement, & on ſe jette dans l'embarras de faire une fauſſe démarche.

Une exception encore, c'eſt que comme on peche contre la prudence, en promettant une choſe qui n'eſt pas bonne

dans ſon exécution, on n'agit point contre ſon honneur, en ne ſatisfaiſant pas à la parole que l'on a donnée.

Défions-nous de ceux qui promettent imprudemment, & qui, comme des couteaux à deux tranchans, abuſent de la confiance qu'ils ſe ſont acquiſe, & fomentent les diviſions : un tel dine-t-il chez Oronte, il y eſt le cenſeur éternel de toutes les actions de Damis ; va-t-il le même jour ſouper chez Damis, il ne penſe qu'à y tourner Oronte en ridicule ; ſes rapports empoiſonnés ſont toujours produits dans de mauvais jours, & avec des gloſes malignes, qui verſent l'huile ſur le feu : c'eſt aſſez le propre des paraſites de profeſſion, de ces gens qui ſe ſont une douzaine de maiſons, dans leſquelles ils vont manger, & qui ne rendent jamais ; mais il arrive ſouvent à ces eſprits faux que l'on découvre leur jeu, & qu'ils deviennent la victime ſacrifiée à la réconciliation des deux parties.

Parlons de ce qui concerne le ſecret : comme il n'y a pas de vertu plus eſſentielle à un véritable ami, que la fidélité dans le ſecret, il n'y a pas un vice plus indigne d'un homme qui veut paſſer

pour avoir de la probité dans le monde, que de ne point garder le secret qui lui est confié, qui est le dépôt le plus sacré; mais pour établir quelqu'ordre dans cette dissertation, il faut la diviser en trois points de vue différens; la confiance dans celui qui hazarde son secret au pouvoir d'un autre; la fidélité que doit avoir celui qui reçoit l'honneur de cette confiance; & l'effet dangereux de l'abus qu'on en fait.

Le secret est un dépôt spirituel & singulier, qu'un ami fait avec confiance à son ami, d'une chose qui intéresse le premier, & qu'il desire de voir rester ensevelie dans le silence; ce dépôt est sacré, c'est l'ame des affaires; & sans le secret, elles ne réussissent presque jamais. Les anciens l'ont eu en si grande vénération, qu'ils en ont fait un dieu, qu'ils ont représenté tenant le doigt sur la bouche pour imposer le silence, & tout ensemble, menacer ceux qui le rompent.

La nécessité du commerce, l'enchaînement qui est entre les hommes, engagés par leurs propres intérêts à s'aider mutuellement les uns & les autres, & l'impuissance où l'on est d'exécuter seul

& par soi-même ce que l'on entreprend, toutes ces choses sont les causes nécessaires de la confiance, & forcent les hommes à la communication de leurs secrets, qu'on ne dépose pour l'ordinaire que dans le sein de ceux que nous croyons capables de nous seconder. Il y a des choses qu'il ne faut jamais confier à qui que ce soit; il y en a d'autres, qu'on ne doit confier qu'à des personnes extrêmement éprouvées, & d'autres qui ne demandent pas une si grande circonspection; il y a aussi des hommes, auxquels on pourroit tout confier, mais ils sont très-rares; il y en a d'autres, à qui l'on ne doit pas confier la moindre bagatelle; & d'autres enfin, qui sont propres à une confidence circonspecte : il faut donc peser avec attention les choses & les personnes.

La premiere maxime générale, c'est que dans les choses que l'on peut exécuter seul, il ne faut jamais y employer d'autres personnes, étant impossible d'en trouver qui soient aussi fideles que nous le serons à nous-mêmes; telles sont celles qui touchent l'honneur, & qui étant sçues, pour-

roient nous causer de l'opprobre, comme l'indiscret M...... qui va faire confidence à toute sa société des intrigues de sa femme, & des lettres tendres qu'il avoit surprises dans sa Commode.

Si l'on se trouve obligé de confier ses secrets, on doit examiner avec soin, quelle en est la conséquence, & le caractere du confident. Il y en a de six especes; ceux qui sont en commerce de tendresse avec une amante, pour laquelle on n'a rien de réservé; les ivrognes, qui disent plus qu'ils ne veulent dans la chaleur du vin; les curieux, fureteurs de secrets, qui portent la main & la vue sur tous les papiers, dans les cabinets où ils sont introduits; le médisant, qui par une pente maligne à médire, ne peut se priver du plaisir qu'il y trouve; & enfin, ceux qui produisent aisément leurs propres affaires. Qui n'est pas secret pour soi-même, le sera difficilement pour un autre; c'est ce que l'on appelle dans le monde un bavard.

Passons au devoir de celui à qui un secret est confié, & à la fidélité à la-

quelle il s'oblige au moment de la confidence.

Le ſecret eſt un véritable dépôt, que l'on doit conſerver dans toute ſon intégrité; ni l'amour, ni les excès de la table, ni l'appas de l'intérêt, ni la démangeaiſon de parler, ni quelque motif que ce ſoit, ne doit nous l'arracher. Plus la langue eſt un tréſor précieux, plus l'abus en eſt pernicieux. Une des plus grandes vertus de l'homme, eſt de ſe rendre maître de ſa langue, & d'en modérer l'incontinence. Il eſt difficile de détailler les maux qui en peuvent réſulter. N'eſt-ce pas une folie d'exiger d'un autre ce que l'on n'a pu conſerver ſoi-même. En général, on ne ſe repent jamais de n'avoir point parlé; & par un principe contraire, on a des repentirs cuiſans de ſon peu de diſcrétion.

Il n'y auroit rien d'aſſuré dans le commerce des hommes, ſi la confiance en étoit bannie; & ſans la foi du ſecret, il n'y a plus de confiance. Mais on rompt quelquefois cette foi du ſecret, en quatre manieres; par trahiſon, par foibleſſe, par indiſcrétion, que nous

appellons bavarderie, & par ſtupidité.

La perfidie ou la trahiſon eſt une malignité habituelle de l'ame, qui porte un méchant homme à manquer de foi à celui qui le regarde comme ſon ami, & cela, par ſa propre volonté, pour le diſtinguer de ceux qui, par bêtiſe & par foibleſſe, ne peuvent ſe taire ſur ce qui leur eſt confié. Le terme de propre volonté ſert à diſtinguer certains ſecrets confiés, que l'on eſt obligé de révéler; tels ſont ceux qui regardent les attentats contre l'Etat & la perſonne du Souverain: le ſilence en ſeroit criminel, parce que nous ſommes liés plus étroitement à l'Etat, auquel nous ſommes ſoumis, ſoit par naiſſance, ſoit par élection, & plus encore au Prince, ſous la puiſſance duquel nous vivons, qu'à pas un particulier de cet Etat; & comme le ſalut de la République eſt la loi ſuprême à laquelle notre propre intérêt doit céder, il n'eſt pas permis à un ſujet de taire un ſecret qu'on lui a confié, dans l'eſpece dont il s'agit; & c'eſt ſur cette maxime que l'on vit périr ſous le regne de Louis XIII. un des plus vertueux

hommes de ce ſiecle (M. de Thou) pour n'avoir pas révélé un complot dans lequel trempoit M. de Cinqmars, qui lui en avoit confié le ſecret, & qu'il s'étoit efforcé de détourner de cette coupable entrepriſe. Quelques-uns ont prétendu qu'il avoit été immolé plutôt à la vengeance du premier Miniſtre, qu'à la raiſon de l'Etat, & à cette loi prudente, qui ſur ces matieres fait un crime public de la fidélité particuliere, & condamne comme complice celui qui n'a pas voulu ſe rendre accuſateur : mais hors de cette exception, il n'y a point de perfidie plus exécrable que celle de révéler, par une malice déterminée, le ſecret qui eſt confié. C'eſt aſſez le caractere de ces gens qui s'inſinuent dans des maiſons, s'y rendent agréables par leurs ſoupleſſes, entrent à force de flatterie dans les ſecrets des familles, & n'en ont pas plutôt pénétré le foible, qu'ils ſe font redouter par la menace de les révéler, & qui les révelent effectivement, ſi l'on ne fait pour eux ce qu'ils exigent avec tyrannie.

La perfidie eſt donc, comme nous l'avons expoſé, la voie la plus coupable

dans la révélation du ſecret ; mais la foibleſſe, quoique moins criminelle, ne produit pas des effets moins dangereux, par la crainte qu'ont ces ames lâches de déplaire à un homme puiſſant. Ainſi, quoiqu'il y ait de l'indiſcrétion dans la foibleſſe, & ſouvent de la foibleſſe dans l'indiſcrétion, ce ſont néanmoins deux choſes fort différentes ; l'une eſt une imprudence & un défaut de réflexion, l'autre une bavarderie, qui prennent leur ſource dans le vin, & dans la tendreſſe pour une amante : faiſons-nous donc du bouclier de la ſageſſe, un rempart ſolide contre ces deux ennemis, & principalement contre les curieux, dont la pénétration eſt exceſſive, & que nos actions & nos geſtes mêmes ne puiſſent leur indiquer ce que nous avons intérêt de câcher, ainſi qu'envers ceux dont l'eſprit borné & la ſtupidité doivent éloigner de nos confidences ; car, quoique quelques Philoſophes ſoutiennent que nos ames ſont égales, l'expérience fait aiſément remarquer une grande différence entre les eſprits ; ce qui vient de ce que la nature élevant du cœur au cerveau des parties ſpiritueuſes, plus ou moins

groſſieres, détermine l'ame à de différentes opérations, par la diverſité dont les organes ſont affectées : de là provient le plus ou le moins de ſolidité, de vivacité & d'étendue; mais il n'eſt pas décidé ſi l'homme d'eſprit doit être préféré au ſtupide dans la confidence d'un ſecret. Le premier cependant, quoique plus dangereux, lorſqu'il eſt mal intentionné, eſt infiniment plus en état de nous bien ſervir lorſqu'il le veut; au lieu que le ſecond ne peut preſque nous être utile; & que découvrant notre ſecret par ſtupidité, il peut nous faire plus de mal, qu'il n'eſt en état de nous faire du bien, & d'autant plus, qu'il ne peut ſavoir l'étendue du préjudice qu'il peut nous cauſer.



CHAPITRE VI.

De la diſtinction du vrai & du faux Ami.

LES bons exemples ſont ſans doute la meilleure ſource où nous puiſſions puiſer les inſtructions les plus utiles dans le cours de la vie ; mais les défauts d'autrui ne laiſſent pas d'être pour nous des leçons qui doivent ſervir à rectifier nos actions & nos démarches, & à redoubler de prudence, pour ſavoir bien faire la différence des vrais & des faux amis, afin de nous confier à ceux qui nous aimeront véritablement, & de nous tenir fort réſervés à l'égard de ceux qui n'auront pour nous que le maſque de l'amitié.

Quelque néceſſaire que ſoit cette diſtinction, il y réſide beaucoup de difficultés, mais il n'eſt pas impoſſible de les ſurmonter, pour peu que l'on veuille ſe donner la peine d'y réfléchir ſérieuſement. Je dirai plus, nous ne ſommes trompés à l'égard des faux amis, que

quand nous voulons bien être les dupes de notre amour propre, de notre présomption, & de notre négligence.

Commençons, pour entrer en matiere, à définir ce qu'est la véritable amitié, & ce que c'est que la fausse amitié, & ensuite, nous passerons aux instructions, pour en faire le discernement.

Un ancien a dit que l'amitié étoit l'appui de la prospérité, le refuge de l'infélicité, le vrai repos de l'esprit, & le bonheur le plus desirable; mais ces termes n'en font pas la définition : pour la rendre selon nos idées, nous dirons que l'amitié véritable est un mutuel accord & un parfait concours de deux cœurs, fondé sur une estime réciproque & sur la vertu, qui fait qu'on aime un homme pour lui-même.

La fausse amitié est un concours apparent de deux cœurs, fondé sur l'intérêt propre, qui fait que l'on n'aime les autres, que pour soi-même.

Suivant ces définitions, l'effet de l'amitié véritable, seroit de desirer & de chercher toutes les voies de se faire mutuellement du bien, sans aucune vue

de retour d'intérêt, & par la ſeule vue de l'avantage de celui que l'on aime; & l'effet de la fauſſe amitié ſeroit, de ne deſirer du bien à celui que l'on feint d'aimer, & ne lui en procurer que dans la ſeule vue d'en profiter ſoi-même: ajoutons, qu'il faut que cet accord ſoit fondé ſur l'eſtime réciproque, parce que tout homme qui n'en eſtime pas un autre, ne peut jamais l'aimer ſincérement. Il faut encore que ce concours ſoit fondé ſur la vertu, pour exclure les liaiſons que forme le crime, & qui ne produiſent jamais qu'une fauſſe amitié; parce que tout crime a pour but l'intérêt de celui qui s'engage à le commettre. C'eſt cette différence eſſentielle, qui fait que l'on aime une perſonne pour elle-même, comme les peres aiment ordinairement leurs enfans; & la fauſſe, fait que l'on aime pour ſoi-même, comme la plupart des enfans aiment aujourd'hui leurs peres.

Nous devons premiérement conſidérer par quelle porte nous ſommes entrés en amitié; ſi c'eſt par celle qu'ouvre la vertu, nous pouvons nous flatter de ſa réalité & de ſa ſincérité. Pour s'établir

un ami de cœur, il seroit bon que les humeurs & les mœurs fussent les mêmes, quoique quelquefois, dans des caracteres opposés, une estime réciproque pour la vertu en tienne lieu; mais cela se rencontre rarement, l'amitié produisant une espece d'égalité, la nature dispose déjà en quelque maniere les mêmes affections & les mêmes volontés; ce qui fait que deux personnes se plaisent ensemble; & de cette mutuelle complaisance, naît la véritable amitié, qui ne nous est prouvée que par des sentimens aussi affectueux pour nous, que ceux que l'ami peut avoir pour lui-même; & il ne peut nous donner cette preuve, que par des effets réels, en entrant véritablement dans nos peines, & en concourant de tout son pouvoir à nous y secourir; car, toutes les paroles ne sont que des filets à prendre des dupes.

Il est des amis d'un caractere singulier, qui aiment cordialement, dont les souhaits sont sinceres pour notre bonheur, toujours prêts à faire des démarches, & à prôner nos bonnes qualités; mais qu'il ne faut pas pousser au delà: les tâter du côté de leur coffre-fort, se-

roit imprudence. Le parfait ami, eſt à la vérité celui qui nous ouvre ſa bourſe, dans les beſoins qui pourroient l'exiger; mais pour ne pas être dans ce point le plus parfait de l'héroïſme de l'amitié, ce n'eſt point à dire, qu'on ne ſoit bon & véritable ami. Il ne faut donc pas conclure: cet homme ne m'aide pas de ſa bourſe, donc il n'eſt pas mon véritable ami; car, peut-être juge-t-il que l'emploi n'en ſeroit pas avantageux, ou peut-être appréhende-t-il, que l'impuiſſance de le rendre ne refroidiſſe ſon ami envers lui: car, on ne trouve autre choſe dans le monde, que des gens que l'on n'a pas plutôt aidés de ſa bourſe, qu'ils ceſſent de nous voir, ou par la honte d'avoir eu beſoin de nous, ou par celle de ne pouvoir s'acquitter. Bornons donc nos épreuves aux démarches, aux bons offices, par l'entremiſe & la faveur de leurs amis; à moins que nous ne connoiſſions parfaitement le fond de leur cœur, & que les offres dont ils nous préviendront ſoient ſinceres.

Cette grande ardeur, que certains nouveaux amis nous montrent, n'eſt pas encore une véritable pierre de tou-

che de l'amitié, qui ne se connoît que par la constance; car il est des amitiés qui, comme des fleurs, naissent & se fanent dans le même jour: il faut, que semblables à de bons arbres, elles croissent tous les jours, que leurs racines se fortifient, que la tige prenne une heureuse nourriture, & qu'étendant ses bras féconds, elle produise des fruits savoureux, dans la saison.

Pour connoître la véritable amitié à ses fruits, il y a quatre moyens principaux; le premier, est une liberté prudente, avec laquelle on reprend un ami, de ses foiblesses, dont on juge qu'il peut se corriger: le second, est la douceur d'une société pleine de franchise & de confiance, d'où naît le conseil réciproque dans les affaires: le troisieme, est une justice courageuse qui nous fait prendre fortement la défense d'un ami absent, contre ceux qui l'attaquent, & qui nous anime à rendre par-tout, malgré les ennemis, un témoignage avantageux de ses bonnes qualités, afin d'établir, d'augmenter & de soutenir sa réputation: & le quatrieme, est de lui servir d'appui & de

consolation dans ses adversités.

Analysons ces textes : tout homme qui laisse croupir son ami dans ses défauts, sans faire ses efforts pour l'en retirer, n'est point un véritable ami; mais il faut conduire avec prudence cette liberté, & en user avec plus ou moins de chaleur, suivant le caractere de l'ami, & selon les occasions. Il faut encore bien plus de circonspection avec les personnes d'un rang supérieur, & qu'elle soit extrême avec les Grands : leurs amis sont ensevelis dans le nombre de leurs flatteurs & de leurs courtisans. Ces Grands en sont continuellement obsédés, & ils se laissent d'autant plus aisément tromper, qu'il y a peu d'hommes qui ne croient mériter qu'on les loue ; & souvent, ceux qui rejettent la louange, ne le font que pour s'en attirer de plus grandes, sur leur feinte modération. Ce n'est pas à dire, que toute louange soit flatterie, elle ne l'est, que quand on la pousse au delà des bornes : & l'on doit même louer son ami en ce qu'il est louable. Comme il y a peu de gens qui ne se plaisent à eux-mêmes, plus ils se plaisent, plus ils ouvrent l'o-

reille à la flatterie ; mais aussi, plus on a cette foiblesse, moins on est propre à se faire de vrais amis, parce que cette propre complaisance, dont un homme est entêté, le prévient de son mérite, & le rend incapable de recevoir favorablement les conseils de son ami, & qu'il ne peut démêler si l'on a pour lui une sincere amitié, qui fait les agrémens d'une douce société, soutenue par une grande franchise, & par une confiance réciproque entre deux amis qui, en se communiquant leurs peines & leurs contentemens, augmentent les derniers, par la confidence, & diminuent les autres, en les partageant. Les richesses, les honneurs, les voluptés n'ont rien qui touche si sensiblement, que le plaisir d'être avec son ami, & l'on en fait son honneur, sa gloire, le repos de son esprit, & la joie de son ame. Cependant, la politique du monde veut, que quelque cordiale amitié que l'on ait avec un homme, on doive toujours être dans une certaine réserve prudente, pour lui taire ce que nous ne voudrions pas qu'il sçût, s'il devenoit notre ennemi, sur-tout, dans des choses dont la divulgation

vulgation pourroit intéresser notre honneur, à moins que des considérations ne nous fassent passer pardessus la politique, pour tirer de lui ou les conseils, ou les secours nécessaires : car, il est difficile que les amitiés durent toujours. Les mœurs changent par les différens accidens : l'appésantissement de l'âge amene le refroidissement, la négligence, & de là l'oubli : les querelles peuvent naître par des occasions imprévues : les jalousies, les concurrences, les honneurs, les emplois divisent même souvent les familles.

D'un autre côté, un homme prudent doit avoir des réserves avec son meilleur ami, lorsque cet ami témoigne trop de curiosité, pour pénétrer notre secret ; car, un véritable ami ne doit desirer savoir que ce que l'on veut bien lui confier.

Le troisieme effet de l'amitié, est la défense de l'ami absent, & le soin de sa réputation ; & c'est en quoi une infinité d'amis manquent, n'ayant pas la courageuse résolution de repousser une langue médisante qui insulte leurs amis ; c'est une lâcheté indigne. D'autres trou-

vent plus de facilité à louer un homme absent, qu'à prendre sa défense lorsqu'on en médit ; en voici la raison: la plupart des hommes louent par intérêt propre, & ont moins en vue de rendre justice au mérite, qu'à faire approuver la justesse de leur discernement. Mais quoiqu'on en infere, un ami ne doit perdre aucune occasion de donner à toutes les bonnes qualités de son ami, le jour le plus avantageux, d'une maniere délicate & sans affectation, pour ne point révolter les esprits; & s'il a des foiblesses, il en faut détourner adroitement les idées, & les remplacer par celles qui lui sont plus favorables.

Un véritable ami n'a d'abord d'autres vues que l'avantage de celui qu'il aime, lorsqu'il lui desire de la fortune. Mais nous ne pouvons désavouer que, dans les louanges qu'il lui donne, & en soutenant sa réputation, il y en ait peu qui ne fassent presque en même temps, un retour de réflexions sur eux-mêmes, en se flattant de participer au bonheur de leur ami; il est même souvent fort difficile de démêler dans notre cœur,

ſi la joie d'un bien qui arrive à celui que nous aimons, eſt un pur mouvement de notre amitié, ou ſi c'en eſt un de notre amour propre : car, quelqu'épuré que ſoit notre cœur, on peut penſer que nous nous préférons à notre ami, & qu'ainſi, notre propre avantage marchant toujours le premier dans notre cœur, nous ne nous réjouiſſions auſſitôt pour nous que pour lui, du bien qu'il a reçu. Mais pour établir une véritable amitié, c'eſt bien aſſez que toutes nos vues ne ſoient pas fixées à notre ſeul intérêt, & que celui de notre ami nous ſoit auſſi cher : car, dès que l'on n'aime pas autant ſon ami, que ſoi-même, on n'eſt pas ſon ami. Il n'eſt pas néceſſaire qu'en l'aimant, on ſe dépouille de ſon intérêt propre, puiſque notre intérêt doit être le ſien, pourvu que l'eſpérance du profit ne ſoit pas la baſe de notre amitié, ſans qu'il ſoit néanmoins défendu d'eſpérer du profit d'une amitié qui a d'autre fondemens, & qui ſubſiſteroit toujours, quand même nous n'en recevrions pas du profit.

La conſolation dans les adverſités,

eſt le quatrieme effet de la véritable amitié; c'eſt le dernier période où elle peut aller ; c'eſt le temps où l'on a plus beſoin de ſes amis ; & ſouvent, c'eſt le temps où l'on voit diſparoître ceux mêmes que le ſang devroit le plus engager à nous ſecourir.

Quelques raiſons que nous donnions de l'abandon de nos proches dans nos adverſités, nous convenons de leur invalidité. Ce n'eſt pas effectivement dans nos plus proches parens, que nous devons attendre le plus de ſervices : une miſérable expérience nous le fait voir tous les jours. Il ſemble, qu'en fait d'amitié, il en ſoit à l'égard des parens & des étrangers, comme en amour, à l'égard d'une femme & d'une maîtreſſe; celle-là, qui nous connoît & nous examine de près dans la vie familiere, voit plus nos défauts, qu'une maîtreſſe, à qui nous prenons ſoin de ne nous montrer que du côté que nous pouvons plaire ; & c'eſt ce qui fait que nous ſommes, pour l'ordinaire, moins amis d'une femme, que d'une maîtreſſe : de même, nos parens, qui nous ont pratiqué dès notre enfance, connoiſ-

ſent plus notre foible, que les étrangers, auprès deſquels nous nous maſquons avec plus d'exactitude ; & le proverbe ne nous l'a-t-il point confirmé : *nul n'eſt prophete dans ſa propre patrie.*

Pour diminuer même le mérite & les excellentes qualités acquiſes, les hommes ſont ſi enclins au mal, qu'ils ſe repréſentent plus les temps précédens, où leurs parens n'avoient point encore mis au jour ce qu'ils valoient, & qu'ils regardent ces mêmes parens toujours du même œil qu'ils les voyoient autrefois. C'eſt donc plus ſur nos amis, que ſur nos proches, que nous devons compter : ce ſont les amis qui rendent notre fortune plus brillante, & nos malheurs plus ſupportables : ce ſont eux qui nous ſervent d'appui, pour nous élever, & qui nous tendent la main, pour nous relever de nos chûtes : ce ſont eux que nos infortunes touchent, & qui en adouciſſent l'amertume : mais ces ſortes d'amis ſont en petit nombre.

L'avantage que les perſonnes, dans des états mitoyens, ont ſur les grands Seigneurs & ſur ceux d'une haute opulen-

ce, c'eſt que les premiers peuvent plus facilement diſcerner par des épreuves ſûres, les vrais amis des faux ; au lieu que les autres ne peuvent jamais ſavoir, ſi l'attachement qu'on leur marque, part d'amitié ou d'intérêt ; car cet attachement & ce dévouement auprès des Grands & des Opulens, n'eſt pas de la nature des autres. Tout ce qui s'appelle faire ſa cour, coûte tant de pas, tant de peines, tant d'inquiétudes, & quelquefois tant de baſſeſſes, pour gagner l'amitié des Grands, qu'il eſt difficile qu'on la cherche par d'autres motifs, que par celui de l'intérêt ; & dès que la cauſe ceſſe, l'effet tombe. Ce Grand n'eſt pas plutôt diſgracié, que l'on prend de nouvelles meſures pour s'accrocher à celui qui ſuccede à ſa faveur ; mais dans cette inconſtance, quoique très-ordinaire, trois vices ſe découvrent ; le vol, la perfidie, & l'ingratitude : le premier, parce que c'eſt ôter à ce bienfaiteur un cœur qu'il a acheté & payé ; le ſecond, eſt de fauſſer les ſermens de fidélité ; le troiſieme, de payer, par un outrage cruel, les biens que l'on a reçus pendant la proſpérité de ce protecteur.

On trouve encore de ces grandes ames qui, sans égard à l'ingratitude dont leurs bons offices sont souvent récompensés, ne cherchent que les occasions d'obliger leurs anciens amis, & qui les vont chercher jusques dans leurs miseres pour les en tirer, qui les préviennent de leur bourse & de leur crédit ; & telle est aujourd'hui une Dame, plus illustre encore par les qualités de l'ame, que par toutes les graces dont la nature a pris soin de l'orner, d'un esprit pénétrant, d'une prudence à toutes épreuves, d'un accueil obligeant, d'une sincérité à laquelle l'air contagieux de la Cour n'a pu donner atteinte, & d'une prudence qui la fait admettre dans la plus intime confidence du Souverain, qui n'emploie son crédit, que pour rendre mille bons offices ; est-il étonnant qu'avec un tel caractere, elle ne se fasse aimer, d'autant plus que les ames de cette trempe sont plus rares.

Dans l'état mitoyen & d'égal à égal, il se trouve plus d'amis de tables, de jeu, & de parties de galanterie. La table peut être, à la vérité, le lieu d'une société douce & agréable ; c'est-là, où les

ſentimens ſe déploient plus ouverte-ment ; nous avons peine à ne nous pas déceler. Lorſque le vin, & la joie qu'il produit, nous rend plus fécond en ſail-lies vives & agréables, on s'y donne mille marques de cordialité, on s'y pro-teſte une amitié indiſſoluble, qui n'a-boutit le plus ſouvent qu'à des paro-les, ou à de certains offices communs, qu'on ſe rend par bienſéance & ſans amitié de cœur ; la mémoire du repas & des proteſtations s'exhalent avec les fu-mées du vin ; quelquefois même, la table eſt un piege pour y ſurprendre notre bonne foi. Combien de gens in-fames paraſites y viennent pour ſonder notre cœur, tirer notre ſecret, & nous trahir ; les expériences n'en ſont que trop fréquentes : mais avec ſes vrais amis, la table ſert à ſe lier plus étroite-ment, & devient un plaiſir indicible. Elle peut commencer une connoiſſance, ſi la ſympathie s'y rencontre, & pro-duire de grandes avances pour l'étroite union des cœurs.

Il faut diſtinguer deux ſortes de ta-bles ; celles de cérémonie, & celles de liberté : les premieres, ſont ces tables

ouvertes que tiennent les Grands & les Opulens, qui ne fervent qu'à étaler la magnificence & les richeffes : dans celles-là, il faut favoir s'y préfenter & s'y comporter avec toute la bienféance & la décence poffible, parler peu & à propos, & s'y tenir continuellement fur fes gardes : dans celles de liberté, la bienféance n'y eft pas moins nécef-faire ; elles peuvent contribuer à entretenir le plus agréable commerce de la vie, fur-tout, quand on fait y difcerner fes amis de ceux qui n'en ont que l'apparence : c'eft au maître de la maifon à affortir les convives ; car, les perfonnes prudentes fouffrent, lorfqu'on les mêle avec des inconnus, ou des libertins qui tiennent des difcours contraires à la Religion, à la piété & à la probité.

Nous devons pofer pour fondement, que tout homme qui eft impie, ne peut jamais être bon ami, parce que l'impiété eft le comble de l'ingratitude ; quant à la probité, on n'en manque jamais, que par une attache criminelle à fon propre intérêt, & fitôt que l'on a l'ame trop intéreffée, on ne peut avoir de ces véri-

tables amitiés, qui nous font aimer nos amis, ſans égard au bien que nous en pouvons attendre.

En parlant d'un homme pieux, on n'entend pas ces grimaciers qui trompent le Ciel & la terre; ces ſortes de gens n'aiment qu'eux-mêmes; & manquant de ſincérité envers Dieu, il n'eſt pas poſſible qu'ils en aient avec les hommes. Lorſqu'ils ne veulent pas agir pour nous, ils ont toujours en main le faux prétexte de l'intérêt du Ciel, mais qui n'eſt que le voile d'un intérêt qui ne s'accorde point avec le nôtre, & on eſt toujours la dupe de leurs proteſtations.

Il y a des hommes néanmoins véritablement pieux, dont l'extérieur le déſigne, c'eſt une diſtinction néceſſaire; on ne doit pas les confondre avec ceux qui n'en ont que le maſque.

Lors enfin qu'on eſt trompé par les dehors, & qu'on s'eſt lié d'amitié avec des perſonnes qui ſont ſans probité, il eſt à propos de s'en éloigner inſenſiblement, & ſans rompre trop ouvertement. On en doit faire de même avec les gens, dans leſquels on reconnoît une jalouſie & une envie marquées, & qui ne voient

qu'avec chagrin, les biens qui arrivent à leurs amis.

Quant à l'égalité des mœurs & des conditions dans le choix de ſes amis, on ne peut diſconvenir que l'amitié ne ſoit beaucoup plus douce & plus durable; mais auſſi, que l'on doit plutôt choiſir l'ami utile, que celui qui ne peut être qu'agréable. Pour entretenir les amis puiſſans, il faut s'attendre à ſouffrir le défaut de leur grandeur; la haute fortune ſe trouvant rarement ſans inſolence. Si nous avons donc la manie de nous lier avec des Grands & des Opulens, ne nous effarouchons pas de leurs dédains; c'eſt ſouvent bien plus le vice de la fortune, que de l'homme fortuné, qui a oublié ce qu'il étoit autrefois.

Diſtinguons donc les amis de cœur, de table, de bourſe & de maſque; on rencontre ceux-ci à chaque pas. Ceux qui ne ſont que de table, ſervent à nous divertir; ceux de bourſe, ſont les plus rares; & ceux de cœur, ſont reconnus par leur probité, qui ne peut jamais être ſans piété & ſans une ſincérité ouverte, accompagnée d'une vive cha-

leur à être utiles : l'égalité des conditions & des mœurs vertueuſes, voilà la baſe ſolide de la véritable amitié, comme la conſtance en eſt la pierre de touche : en les choiſiſſant ſur ce plan, on y trouve tout enſemble, l'agréable & l'utile.

CHAPITRE VII.

De l'uſage des Biens & des Honneurs.

NOUS avons traité dans le Chapitre précédent de la véritable & de la fauſſe amitié ; & comme l'on ne cherche à faire des amis, que pour arriver par leur appui à l'acquiſition des biens & des honneurs, ſi nous poſſédons l'un ou l'autre, ou tous les deux, nous devons apprendre quel en eſt l'uſage utile : ils nous ſont donnés pour rendre notre vie plus douce & plus illuſtre ; mais par un effet contraire, ils produiſent des amertumes & de l'infamie. C'eſt donc l'art d'en jouir & d'en faire un bon uſage, que nous de-

vons demander au Souverain des Souverains.

Tous les desirs de l'homme se portent à trois choses ; l'honnête, l'utile, & le délectable ; ou pour le dire plus clairement, l'honneur, les biens & les plaisirs : c'est l'objet de toutes les actions de la vie. Nous réservons à un autre Chapitre les plaisirs, & nous n'en parlerons dans celui-ci, qu'autant qu'ils seront relatifs aux honneurs & aux biens, qui, par leur excès, sont l'instrument de l'abus qu'on en peut faire.

La définition de ces deux termes, biens & honneurs, est assez simple. Ce que nous appellons le bien, n'est autre chose que la possession réelle de ce que les hommes ont établi, pour être la mesure du commerce & du prix des choses commerçables. C'est aussi la possession de tout ce qui peut se convertir dans cette mesure : une maison, une terre, un contrat, ne sont des biens, que parce qu'on peut en faire de la monnoie, mais cela n'empêche pas qu'on ne possede aussi réellement cette maison que de l'argent ; la monnoie est le bien médiat donné à l'homme, pour être employé

à la ſubſiſtance de la vie. Si l'on poſſede une nature de biens, avec leſquels on ne puiſſe pas avoir cette ſubſiſtance, ce n'eſt qu'un bien fictif, & c'eſt ce qui donne aux Avares l'amour de l'argent comptant, qui fournit à leur eſprit l'idée d'une poſſeſſion plus immédiate, que s'ils avoient d'autres ſortes de biens.

Les honneurs conſiſtent dans la poſſeſſion d'un emploi, de quelque nature qu'il ſoit, qui donne quelque diſtinction dans le monde, ou une dignité dans l'Egliſe, dans l'Epée, dans la Robe, dans la Finance & dans la Bourgeoiſie, qui met un homme en état de faire du bien ou du mal, du plaiſir ou du déplaiſir à ceux qui ont relation à ces emplois, qui chacun produit de l'honneur à ſa maniere, & engage ceux qui les poſſedent, à différentes conduites, pour en bien uſer. Tout homme donc, qui poſſede des biens ou des honneurs, doit poſer pour principe, qu'outre le Tribunal de Dieu & celui de l'Egliſe, auxquels il doit compte de l'uſage qu'il en fait, il en eſt encore comptable à ſoi-même & au public.

Le bon uſage des richeſſes & des honneurs conſiſte en deux regles ; à faire du bien, tant à ſoi, qu'aux autres : la ſeconde, à ne porter aucun préjudice à ſon prochain. La premiere, fondée ſur la compaſſion que l'on doit avoir des foibleſſes humaines, ou ſur la juſtice que l'on rend à leur vertu, en leur en procurant la récompenſe; c'eſt ce qui s'appelle humanité, qui eſt la plus eſſentielle vertu de l'homme, & ſans laquelle il n'y a plus de différence entre l'homme & la bête.

Tout homme, élevé au deſſus des autres, doit avoir, pour principal objet dans ſa conduite, la gloire, c'eſt-à-dire, de ſe faire une réputation, qu'il ne peut acquérir, s'il n'eſt dans les richeſſes ſans hauteur & ſans inſolence, dans les dignités ſans orgueil & ſans injuſtice, dans l'abondance ſans en abuſer, & dans l'élévation ſans humilité : en un mot, il faut que les richeſſes & les dignités ſervent à pratiquer les vertus, & à éloigner les vices.

L'abus dans les biens, ſe réduit à l'avarice & à la prodigalité, c'eſt-à-dire, à n'en pas aſſez uſer, ou à en uſer trop.

Tout ce qui nous porte à nous priver, ou à priver les autres de l'ufage de nos biens, eft avarice : tout ce qui nous porte à en ufer avec excès pour nous, ou à le communiquer trop facilement aux autres, eft prodigalité. Mais il y a des gens qui font avares ou prodigues, fans s'en appercevoir, parce qu'il y a des degrés d'avarice & de prodigalité ; & fouvent, l'une & l'autre prennent fi adroitement le mafque d'une vertu, qu'il eft difficile de ne pas s'y méprendre.

Un homme veuf & fans enfans, a vingt mille livres de rente depuis qu'il a quitté fa boutique ou fon magafin, une maifon bien réglée, un carroffe fimple mais propre, deux bons chevaux, deux laquais vêtus modeftement, une cuifiniere bourgeoife, & un ordinaire bien économifé pour lui & pour fes gens, le tout fi bien compaffé, qu'au bout de l'année, il met dix mille livres en bons contrats ; il n'y a qui que ce foit qui donne le nom d'avarice à fon arrangement, & peut-être qu'il croit lui-même n'être point avare. Mais quelle part fait-il, de fon fuperflu, à tant de pauvres qui gémiffent, & fur quel principe a-t-il

refusé cinq cens écus, pour tirer un de ses parens d'un malheureux embarras; il se trouvera qu'il aime plus cinq cens écus, que l'honneur & le repos de son parent : effet dissimulé d'une avarice réelle.

Un autre ne tire pas plus de secours de son or, que d'une pierre qui seroit enterrée dans sa cave, lorsqu'il n'en fait aucun usage : c'est un avare déclaré, qui n'a pas l'adresse de déguiser son vice : ceux qui lui ressemblent, sont l'horreur du genre humain ; & tant d'autres, dont l'avarice prend le masque & le nom d'une sage économie, qui est la vraie vertu de la richesse, comme nous l'expliquerons ci-après, mais du nom de laquelle on abuse bien souvent, pour voiler l'attache excessive que l'on a pour le bien.

Ce vice s'accroît dans les vieillards, & s'allume d'autant plus, que c'est pour l'ordinaire la derniere des passions; les autres se rallentissent avec l'âge; & lorsqu'elles sont arrivées à leur dernier période, l'avarice prend plus de force par la possession; mais si c'est un abus du bien, parce que l'on ne s'en sert pas,

la prodigalité en eſt encore un plus grand par ſon imprudente diſſipation : ce ſont deux vices oppoſés, également à fuir. Le premier, a plus de baſſeſſe ; mais il fait moins de mal : le ſecond, a plus d'apparence de vertu, mais les ſuites en ſont plus pernicieuſes ; & lorſque le politique Machiavel a mis en problême laquelle de ces deux extrémités on devoit fuir avec plus de ſoin, il n'a pas balancé à décider que la prodigalité étoit infiniment plus dangereuſe, puiſqu'elle tend à la deſtruction de ſon principe ; au lieu que l'autre n'a en vue que la conſervation de ce que l'on poſſede. C'eſt ainſi que quelques Financiers de nos jours, ont diſſipé, par de folles dépenſes avec des filles de Théatre, les millions que leurs peres avoient amaſſés dans les Fermes générales. Enfin, la prodigalité eſt une vipere qui tue ſa mere, un feu qui dévore ſon aliment, & une boule d'eau de ſavon qui, plus elle s'enfle, plutôt elle creve. La prodigalité eſt engendrée ordinairement par le jeu, qui eſt le fils de l'avarice, & le pere du déſeſpoir ; par l'amour que produit la ſenſualité ; par la table, dont la glou-

tonnerie eſt la ſource, dont la ruine & les maladies ſont le terme; par le luxe, qui eſt l'ouvrage de la moleſſe & de la vanité, & qui, par des chemins de lys & de roſes, conduit à l'hôpital.

Nous devons donc poſer, pour la premiere baſe de notre dépenſe, que la ſage économie veut que nous ne nous regardions que comme les dépoſitaires du fond de nos biens, dont nous devons la reſtitution à ceux qui nous ſuivent, par l'ordre de la nature, & que nous n'avons que la libre diſpoſition de nos revenus, ſi ce n'eſt dans les occaſions où la néceſſité & l'honneur nous permettent de les entamer; & qu'ainſi, auſſitôt que notre dépenſe excédera le revenu de nos biens, ou ce que nous produiſent légitimement notre travail & notre induſtrie, de quelque maniere que cette dépenſe ſe faſſe, nous tombons dans le vice de la prodigalité.

Sitôt donc que l'on donne dans l'un de ces quatre écueils, il eſt preſqu'impoſſible que l'on n'entame, ou même, que l'on ne conſume le fond de ſon bien. Le jeu, que nous avons mis le premier en ordre, eſt un gouffre qui n'a ni fond,

ni rivages ; dès que l'on y eſt embarqué, & que l'on a perdu la terre de vue, il eſt rare qu'on la revoie jamais ; le vent, qui emporte la barque, eſt toujours un furieux ouragant qui dérobe la connoiſſance de ſoi-même, en ſorte que l'on n'oublie pas ſeulement ſa famille & ſon poſte, mais on oublie encore que l'on eſt homme ; ſi l'on gagne, une folle diſſipation abſorbe la meilleure partie du bien ; ſi l'on perd, c'eſt ſur ſa plus claire ſubſtance : le champ de bataille eſt toujours couvert de morts & de mourans, c'eſt-à-dire, de gens qui s'abyment ; & après que l'on a perdu, ſouvent en dupes, l'on cherche une reſſource en s'enrôlant parmi les fripons : les Uſuriers viennent à l'appui, & achevent de ruiner.

En nous éclairant ſur tous les déſordres que le jeu traîne après lui, ce n'eſt pas à dire, que certains jeux de commerce doivent être interdits, puiſqu'ils ne conduiſent pas à la ruine, & qu'ils n'excitent qu'une paſſion modérée : mais c'eſt à trois conditions ; l'une, de ne pas en faire ſa principale occupation, puiſque le temps que l'on y donne eſt toujours, à le bien prendre, un temps perdu ; la

ſeconde, de ſe mettre en état de n'être point dupe, c'eſt-à-dire, de ne point jouer, que l'on ne ſache parfaitement le jeu que l'on joue; la troiſieme, de mettre ſon eſprit dans une ſituation, qu'étant préparé à la perte, elle ne nous donne pas plus d'émotion que le gain: le chagrin du joueur impatient, lui ôte ſes lumieres & ſes réflexions; ainſi, il faut qu'une grande tranquillité d'ame, dans la bonne ou mauvaiſe fortune, nous tienne toujours l'eſprit net, pour profiter de ſa ſcience & de notre fortune, quand elle eſt favorable; ou la réparer, quand elle eſt contraire.

Il eſt encore moins facile de modérer ſa dépenſe dans les commerces amoureux; ce ſont des écueils fameux par bien des naufrages: il n'y a qu'une certaine quantité de monde, qui joue ces jeux ruineux; mais l'amour eſt de tous les âges, de tous ſexes, & de toutes conditions: il n'attaque pas moins, au milieu des occupations, l'homme chargé d'affaires, que dans le repos, celui qui mene une vie douce & languiſante.

Suivant les regles de tempérament que nous avons établies dans le premier

Chapitre, le ſanguin aime noblement & magnifiquement; le bilieux, brutalement; le mélancolique, conſtamment; & le pituiteux, foiblement & avec inconſtance. Or, comme preſque tous les hommes ſont naturellement nés avec un cœur propre à aimer, ſi la raiſon ne ſe rend maîtreſſe du penchant de la nature, il a fallu établir un moyen légitime pour fixer cet amour; c'eſt le mariage, que toutes les nations du monde ont admis, les unes d'une maniere, & les autres d'une autre. Si les deux ſexes répondoient à la ſageſſe de cette inſtitution, rien ne feroit plus avantageux que l'harmonie de cette union; mais l'inconſtance de l'eſprit humain & le libertinage produiſent le dégoût, la liberté réſiſte à la contrainte; enfin, le peu de liberté que l'on laiſſe à la jeuneſſe de faire un choix conforme à ſes inclinations, & les vues intéreſſées, qui ſont le premier mobile, ſont les cauſes qui nous font voir tant de mariages déſaſſortis: tout cela rompt les plus doux liens.

La raiſon, il eſt vrai, devroit ſuppléer dans les mariages au défaut de l'amour, & l'amitié, fondée ſur l'eſti-

me, feroit bien plus durable; mais ce devoir trouve tant d'obftacles lorfque le cœur fe fent touché d'une beauté nouvelle, qu'il n'eft pas jufqu'à l'avare, dont elle ne vienne à bout ; elle fait quitter à l'ambitieux la route de fa fortune : malheur à ceux qui tombent entre les bras de celles qui réduifent l'amour en art lucratif; les plaifirs de la table s'y joignent pour l'ordinaire, & achevent la ruine de ceux qui tombent dans leurs filets.

Notre table doit fe mefurer à nos facultés & à nos revenus; nous devons y chercher notre fanté, & non la volupté. Celui qui s'attache à la bonne chere, dit le Sage, tombera dans la pauvreté, fans pour cela s'interdire l'honnête fociété que la table produit entre les amis ; elle eft néceffaire dans le commerce du monde : il y a même des poftes, qui forcent à des dépenfes indifpenfables ; & dans cette fituation, nous devons le faire d'une maniere noble, & qui ne nous faffe point tomber dans le ridicule, qui fuit toujours l'avarice : l'excès eft feul condamnable.

L'autre efpece de prodigalité, qui confifte dans le fafte extérieur & le luxe

des équipages, des meubles & des habits, eſt plus ſouvent le vice des femmes, que celui des hommes; parce qu'étant moins diſſipées, elles font de leur parure leur principale occupation; qu'elles cherchent avec plus de complaiſance à plaire aux autres, à proportion qu'elles plaiſent à elles-mêmes, & que l'ajuſtement y contribue. Elles ont commencé par la propreté, paſſé enſuite aux agrémens ſuperflus, & de là à la pompe & à la magnificence; c'eſt par ces degrés, que le luxe eſt monté au comble où nous le voyons aujourd'hui.

Quelques-uns de nos Ecrivains modernes ont mis en queſtion s'il ne feroit pas utile à l'Etat, que les habits & les équipages fuſſent réglés ſuivant les qualités; mais comme l'émulation dans les habits, a confondu de tout temps les qualités, parce que l'inférieur veut toujours atteindre celui qui le précede, on a jugé que ce réglement ſeroit préjudiciable au commerce & au bien général. Si le luxe engage les riches dans la dépenſe, il enrichit par le travail le peuple, ſur qui tombent les plus groſſes charges des impoſitions; & pour un qui

en

en souffre, cinq cens ouvriers en profitent. Un royaume n'est riche que par l'abondance de l'or & de l'argent qui s'y trouvent ; ainsi, plus on défendra en France les étoffes d'or, moins on y apportera de dehors cette matiere précieuse qui entre dans leur fabrique ; & plus on les permettra, plus l'or viendra de tous côtés dans le royaume, outre que les ouvriers qui le mettent en œuvre, revendent aux étrangers ce même or avec leur travail, qui surpasse celui de toutes les autres nations ; en tirant pour cette fabrique l'or & l'argent des pays étrangers, on leur débite, pour cette matiere si enviée, des choses dont nous avons peut-être une trop grande abondance, & que l'on nous laisseroit. Les avis contraires soutiennent que le luxe est la ruine des Etats, qu'il engendre l'esprit de friponnerie, & ruine les Rentiers, & c'est sans contredit le luxe qui a anéanti la République romaine.

C'est dans le luxe, qu'éclate davantage la prodigalité, parce que toute la dépense est dans les dehors exposée aux yeux ; au lieu que ce que l'on prodigue pour le jeu, pour l'amour, & pour la

table, n'éclate pas tant. Ovide nous dit, qu'il n'y a pas moins de vertu à conserver ce que l'on posſede, qu'à l'acquérir; ſouvent, nous le tenons du haſard: mais, c'eſt toujours la bonne conduite qui en opere la conſervation.

Reſte à traiter des honneurs, de leur uſage, & des qualités eſſentielles dans les différens poſtes.

Le but que l'on doit ſe propoſer dans l'exercice d'un emploi, tel qu'il ſoit, c'eſt la bonne réputation; parce que c'eſt elle qui nous ouvre le chemin, pour paſſer à de meilleurs places; & cette bonne réputation eſt ce que les hommes appellent gloire. En effet, acquérir de la gloire & acquérir de la réputation, n'eſt qu'une même choſe, mais il faut qu'une vertu ſincere lui ſerve de baſe; le fondement de cette vertu, conſiſte principalement à être naturellement bienfaiſant: car, eſt-il un plus grand bonheur, que de ſe trouver en ſituation d'aider, de protéger, & de ſoulager les autres; & une plus déplorable, que de ne chercher dans ſon poſte que les moyens de nuire à tout le monde.

Je ne mettrai point au nombre de ces

qualités essentielles, la probité, car tous les hommes en doivent avoir, soit que l'on soit dans l'emploi ou non ; ni même de cette inclination bienfaisante, qui est le lien de la société, parce qu'étant l'essence de l'humanité, elles ne doivent pas être regardées comme particulieres, à ceux qui sont revêtus de quelques emplois. Mais les deux qualités les plus essentielles, pour se donner une bonne réputation, c'est la capacité & la modestie ; tout homme qui en manquera, ou qui sera pêtri d'arrogance ou d'ignorance, même de toutes les deux ensemble, car ce sont deux sœurs qui se quittent rarement : cette homme, dis-je, espérera vainement d'arriver à cette haute réputation, qui fait la gloire. Nous entendons par capacité, la connoissance des choses nécessaires & convenables à l'emploi que nous exerçons.

Une seconde sorte d'ignorance, est celle de ceux qui n'ont qu'une foible teinture des choses qu'ils savent, & qu'ils savent mal ; une foible capacité dans un directeur des consciences, ou un homme qui se mêle de faire des prédications, par exemple, & qui au lieu d'annoncer &

de développer la vérité, renferme dans les plus belles paroles le poison dangereux de l'erreur : voilà le cas où il vaudroit mieux être tout-à-fait ignorant, que demi ſavant.

Quand nous diſons que la ſcience profonde, relative à nos emplois, eſt celle à laquelle nous devons nous appliquer & donner tous nos ſoins & nos veilles, nous n'entendons pas en exclure toutes les autres connoiſſances, puiſqu'il y a même une certaine Encyclopédie entre toutes les ſciences, qui fait que quand on en ſait faire un bon uſage, l'une n'eſt pas inutile. Tel eſt un Miniſtre célebre, dont l'eſprit, d'une vaſte étendue, remplit actuellement, & avec l'approbation générale, les divers emplois dont il eſt chargé, & qui précédemment ſéparés ſur différentes têtes, n'étoient pas, à beaucoup près, ſi bien régis. Les négociations les plus épineuſes, dans les temps les plus critiques, ont eu des ſuccès favorables ; la guerre, la marine, rien ne l'a étonné ; il a fourni à tout, & a été extrêmement bien ſecondé par un Contrôleur général, dont la probité, l'économie & une ſage admi-

niſtration ne laiſſoient rien à deſirer. L'accueil facile & gracieux de ces deux Miniſtres ajoute encore un luſtre à leur bienfaiſance & à la réputation qu'ils ſe ſont acquiſes.

La dureté & l'arrogance ſont les deux écueils où donnent ſouvent les perſonnes en place, & qui ſont ordinairement les compagnes de l'ignorance. Moins un homme ſait, & plus il eſt plein d'orgueil; plus il écoute avec patience, avec modeſtie, plus l'on peut être perſuadé de ſa capacité; il poſſede du moins l'art de ſe faire aimer dans ſon emploi, & de faire deſirer à tout le monde de le voir encore plus élevé.

Nous entendons par la modeſtie dans un emploi, certaine maniere de tempérer ſon eſprit, ſans s'abaiſſer au deſſous de ce que l'on eſt, & ſans s'élever au deſſus, conſerver en toutes rencontres, une juſte modération qui nous attire l'amitié univerſelle, même dans nos refus, lorſque nous ne pouvons faire mieux.

Le comble de la vertu eſt, que plus on peut, moins on faſſe ſentir ſa puiſſance; par cette voie, on acquiert une autorité d'autant plus grande & plus ſo-

lide, qu'elle est fondée sur l'amour & la vénération ; au lieu que l'autorité, qui n'a pour base que la terreur, est toujours chancelante, & prête à tomber, par l'esprit de révolte qu'elle inspire. En effet, y a-t-il rien de si inhumain, que de joindre la dureté à la puissance. Mais la plus criminelle de toutes les arrogances, est celle de ces gens qui, se voyant élevés au dessus des autres, méprisent la voix publique : indolence dissolue, qui naît de la présomption, & qui conduit presque toujours dans l'abyme, ceux qu'elle aveugle ; au lieu que la modestie & l'affabilité sont la marque qui désigne toutes les autres vertus ; elles contiennent la justice, puisqu'elles sont elles-mêmes la regle de celle que nous nous rendons à nous-mêmes & aux autres ; elles contiennent la force, non-seulement en nous empêchant de nous abaisser trop, mais qui plus est, elles tiennent en bride nôtre amour propre, qui est le plus cruel & le plus violent ennemi de notre tranquillité, & qui sans cesse nous porte à nous élever au dessus de ce que nous méritons ; elles contiennent la prudence, qui doit prévoir & déterminer avec justesse nos devoirs.

L'homme modeſte enfin, n'eſt jamais dérangé ni par la bonne, ni par la mauvaiſe fortune, il eſt toujours égal dans tous les états de ſa vie, & dans toutes les places qu'il occupe ; mettez-le dans la premiere, il n'en eſt pas enflé ; faites-l'en deſcendre, il ne change pas de viſage ; envoyez-le en exil, il n'y croit point être, tant qu'il porte ſa vertu avec ſoi ; & regardant toute la terre comme une ſeule ville, il n'eſt pas plus ému, que ſi du Marais il alloit loger au Fauxbourg ſaint Germain.

L'objet de ce Chapitre, l'un des plus intéreſſans, eſt donc de faire voir, que l'abus des biens conſiſte dans l'avarice & dans la prodigalité ; que cette prodigalité nous jette contre quatre écueils ; le jeu, l'amour, la table & le luxe ; qu'évitant ces deux extrêmités, il faut appliquer les biens que nous tenons de la Providence, à ne les pas diſſiper comme des prodigues ; qu'à l'égard des honneurs, leur bon uſage conſiſte à acquérir la capacité néceſſaire à notre emploi, & à nous y gouverner avec modeſtie, en fuyant la baſſeſſe & l'arrogance, qui ſont les deux écueils de la réputation.

CHAPITRE VIII.

Des divers moyens pour arriver à la Fortune.

NOUS devons poser pour principe, dans le choix d'un état, qu'on peut faire son salut & sa fortune en toutes sortes de professions; & que quoique le salut, qui doit être toujours notre premier objet, soit difficile dans la grande fortune, il n'est pas néanmoins incompatible avec elle. Il faut ensuite concevoir, que la nature fait mouvoir en nous des ressorts secrets, qui nous poussent & nous inclinent toujours à l'état qui nous est le plus convenable; que l'on réussit infiniment mieux dans celui que l'on embrasse de son propre gré, que dans celui auquel la volonté des autres nous détermine, & que nous prenons malgré nous; parce que nous faisons tout avec plaisir dans la premiere, & que dans l'autre, agissant avec dégoût & répugnance, il est fort difficile que nous y ayons un succès heureux.

Les peres & meres ont à la vérité plus d'expérience, ils connoissent le fort & le foible de leurs enfans, leur complexion, leur tempérament, leurs humeurs, leurs inclinations, & ils peuvent les guider, mais cette expérience & la sagesse des peres ont leurs bornes; elles ne doivent s'étendre qu'à représenter à leurs enfans tous les avantages & tous les inconvéniens de chaque état, suivant la situation de leurs familles, & leur donner des avis par simples conseils, sur ceux qu'ils croient les plus convenables; mais lorsqu'ils ont rempli le devoir paternel, ils doivent consulter l'inclination de leurs enfans, les examiner, les éprouver, & ensuite, leur laisser une libre détermination.

Commençons par les maximes générales & communes à tous les états; nous traiterons ensuite des particulieres, qui concernent chaque état différent.

La premiere chose dont nous ne pouvons disconvenir, est qu'il y a des hommes nés heureux, & d'autres malheureux, sans donner dans les extravagantes idées de ces visionnaires, qui rendent tellement notre vie dépendante des as-

tres, qu'ils ôteroient volontiers à la prudence toutes ses facultés. Mais si c'est être fou & impie de soumettre toutes choses à la nécessité de leurs influences, ce seroit démentir l'expérience, de les rejetter entiérement, & de ne pas croire qu'il y a des hommes nés sous une étoile si favorable, que tout leur succede, tandis qu'il y en a d'autres, qui, avec toute la prudence imaginable, éprouvent des contradictions invincibles; il y en a à qui les portes s'ouvrent d'elles-mêmes, dès qu'ils paroissent; entre les mains desquels la boue se change en or, & qui voient les roses naître sous leurs pas; d'autres qui n'ont qu'à porter leurs mains sur les plus belles fleurs, pour les faner & les voir disparoître, & qui trouvent des obstacles à chaque pas.

De ce bonheur & de ce malheur nés avec les hommes, nous pouvons dans ce Chapitre conclure, pour notre instruction, que la différence, qui est entre un homme né heureux & un malheureux, est, au regard de la fortune, la même qui se trouve entre deux nageurs égaux en forces, dont l'un suit le fil de l'eau, qui le porte sans peine où il veut

aller, & un autre qui la remonte avec des peines infinies. Si donc un homme se connoît né malheureux, il doit redoubler de prudence, d'activité & de courage, pour surmonter sa mauvaise fortune, ou du moins, pour la soutenir avec plus de constance; & s'il est heureux, s'il voit que tout lui réussisse sans peine, il ne faut pas, qu'avec trop de confiance dans la bonace, il s'endorme sur la facilité qu'il trouve dans les succès.

Sans prétendre que le bonheur ou le malheur soit quelque chose de réel attaché à la personne & à ses actions, d'une réalité physique, nous le croyons d'une réalité morale, de même que les vices ou les vertus; car, comme celles-ci ne sont autre chose qu'une détermination de l'ame au bien ou au mal, de même, la bonne ou la mauvaise fortune est une détermination de nos actions à bien ou mal réussir, qui fait que deux hommes qui agissent par le même principe, par la même voie, & pour la même fin, réussissent différemment; de là, on peut conclure, qu'il ne faut ni applaudir à la fortune, ni la mépriser.

Mais en donnant à la fortune cette

puissance que nous lui attribuons, si nous sommes soupçonnés d'offenser la Providence éternelle, qui dispose souverainement de tout, nous en répondrons : qu'à Dieu ne plaise que nous pensions, que cette fortune bonne ou mauvaise, que nous établissons dans les actions des hommes, pour en favoriser ou empêcher le succès, & dont les effets sont si sensibles, répugne à la Providence, qui la premiere détermine fondamentalement tout ce qui lui a plu sur tous les hommes, & les détermine avec une si grande plénitude de puissance, qu'un cheveu ne tombe pas de notre tête sans son ordre. Mais, comme l'on n'offense point cette Providence, en reconnoissant que par les mains de la nature elle a donné des différens organes aux cerveaux des hommes, par lesquels les opérations de leur esprit sont rendues différentes, & qui font que l'un connoît & s'explique nettement, & que l'autre ne reçoit que des idées confuses, & ne produit que des conceptions enveloppées de ténebres, pourquoi voudroit-on que ce fut offenser la Providence, de dire qu'elle a versé, comme

il lui a plu, sur la tête des hommes, différentes influences des astres, qui rendent contradictoirement les succès de leurs actions; puisque ces organes du corps de l'homme, & de ces influences des corps célestes, ne sont que les instrumens de cette Providence qui a réglé toutes choses, & qui a tout déterminé sans nous empêcher d'agir avec la liberté qu'elle nous a laissée.

On rapporte à ce sujet, ce trait d'histoire, qui peut servir à appuyer l'effet du bonheur & du malheur inséparablement attachés à certaines personnes. Un Officier de l'Empereur Sigismond se plaignoit que, l'ayant servi long-temps avec fidélité, il n'en n'avoit reçu aucune récompense; l'Empereur, à qui cela revint, pour lui faire connoître qu'il ne devoit pas s'en prendre à lui, mais à sa mauvaise fortune, fit mettre devant lui deux coffres égaux & bien fermés, l'un rempli d'or, & l'autre de plomb, & lui dit de choisir, que selon le choix qu'il feroit, ou il auroit de quoi réparer ses malheurs, ou qu'il connoîtroit l'obstination de sa mauvaise fortune; l'Officier considéra les deux coffres, & après avoir

long-temps réfléchi, il opta, & prit justement celui qui étoit rempli de plomb.

Voilà ce qui arrive à tous les hommes; s'ils ont à leurs côtés un Génie malheureux, quelques efforts qu'ils fassent, ils ne réussiront point; s'ils sont protégés par un Génie heureux, il leur arrivera comme à ce Prêtre que Louis XI. trouva dormant. Plusieurs Courtisans sollicitoient pour un gros bénéfice (car gens de Cour, & sur-tout d'Eglise, en sont naturellement très-friands) le Roi, au lieu de gratifier l'un de ceux qui le postuloient, dit : & moi je le donne à ce pauvre Prêtre qui dort, & qui n'y pense pas. On le fit lever, & il trouva que s'étant endormi avec son bréviaire pour tout bien, il s'étoit réveillé avec dix mille livres de rente : ce qui justifie bien le proverbe : *que la fortune nous vient souvent en dormant.*

Pour arriver enfin à la fortune par des moyens qui dépendent de nous-mêmes & de nos qualités intérieures, la premiere regle générale, & qui est contraire aux principes de la plupart de ceux qui travaillent pour l'acquérir, c'est que toute fortune, acquise par des

voies criminelles, subsiste très-difficilement, & aboutit pour l'ordinaire à une fâcheuse catastrophe ; au lieu qu'elle devient de plus en plus solide, lorsqu'elle a pour fondement la vertu.

Mille exemples peuvent à la vérité contredire ce que nous avons avancé, car, nous voyons tous les jours la prospérité des méchans ; aussi ne prétendons-nous pas donner atteinte aux ordres de la Providence, qui conduit tout selon ses vues, sans qu'elle nous entraîne aux mauvaises actions. Le vol, la perfidie, l'inhumanité sont des chemins courts pour arriver à la fortune, mais ces richesses sont très-dangereuses, & il est rare qu'elles servent & qu'elles soient durables, sans parler de l'obligation où l'on est de restituer le bien mal acquis, parce que ceci est du ressort d'un Tribunal que nous laissons à part ; nous ne parlerons que selon le monde, en posant, pour maxime, qu'il est presqu'impossible qu'un homme soit méchant, & qu'il acquiere des biens par de mauvaises voies, sans en être puni, même pendant sa vie, soit dans sa personne, soit dans celles de ses enfans.

Nous ne conſervons notre fortune que par nos amis & par notre réputation : dès que ces deux choſes nous manquent, quelque bien que nous ayons, il faut périr : or, il eſt très-difficile que le crime qui en a été le véhicule, ne ſoit connu de tout le monde, & les amis que le bien mal acquis a opérés, ne ſont que des fourbes, qui ne reſtent qu'autant que l'on peut ſe les attacher avec des liens d'or ; & c'eſt à quoi nous devons attribuer ces ſoudains bouleverſemens, qui d'un état ſplendide, plongent tout d'un coup un homme dans un abyme effroyable ; autant eſt-il rare de voir ſuccomber & périr celui que la vertu & la probité auront élevé, & s'il tombe par la violence des méchans, ce n'eſt ſouvent que pour ſe relever avec plus de gloire, & laiſſer une mémoire éternelle de ſon nom. Mais lorſqu'un fripon, élevé à une haute fortune, en eſt précipité, outre la peine du ſupplice, que la ſeule cauſe rend honteux, l'horreur de ſa mémoire eſt le comble de ſon malheur & de ſa famille. Entre pluſieurs exemples que l'on pourroit rapporter, on ſe bornera à ceux dont l'Abbé Brice fait mention dans

sa description de Paris, à l'article Montfaucon, gibet que Pierre de Brosse fit ériger, & qui y fut pendu le premier.

Ce Pierre de Brosse, suivant le même Auteur, étoit un homme de néant, originaire de Tours, dont saint Louis s'étoit servi, en qualité de Chirurgien & de Barbier, dans ses voyages d'outremer, né avec beaucoup d'esprit; & ayant acquis une grande expérience dans sa profession, il s'insinua dans les bonnes graces de Philippe le Hardi, fils de ce Prince, qui l'admit dans sa plus intime faveur; mais en ayant insolemment abusé, il se fit de puissans ennemis qui travaillerent à sa perte avec chaleur: on trouva, en effet, qu'il étoit coupable d'empoisonnement contre des personnes du premier rang, pourquoi il fut condamné à la mort en 1277, les Ducs de Bourgogne, de Brabant, & Robert, Comte d'Artois, voulurent être présens à son supplice, pour lui faire honneur.

Enguerrand de Marigny, Ministre d'Etat, y fut aussi pendu le dernier Avril 1315, sous le regne de Louis Huttin: on l'accusa de cinq chefs principaux; d'avoir altéré la monnoie, surchargé le

peuple de nouveaux impôts, volé & détourné plusieurs grandes sommes, dégradé les forêts du Roi, reçu de l'argent des Flamands, alors ennemis de l'Etat, & entretenu intelligence avec eux ; à la question qui lui fut cruellement donnée, il protesta de son innocence, & n'avoua presque rien. Sa mémoire fut réhabilitée, & le Comte de Valois, qui avoit été son plus cruel ennemi, travailla à la justifier. On dit, qu'il avoit fait réparer ce gibet.

Henri Caperel fut aussi pendu au même lieu en 1320, sous le regne de Philippe le Bon : il étoit Prévôt de Paris. Il fut convaincu d'avoir fait mourir un innocent, à la place d'un riche coupable accusé de plusieurs crimes, qu'il avoit sauvé pour de l'argent.

Gérard de la Guette, né en Auvergne, d'une basse extraction, eut la même destinée : il s'étoit élevé à la charge de Sur-intendant ou de grand Trésorier, sous le regne de Philippe Lelong ; on le trouva coupable d'étranges concussions, d'avoir établi plusieurs nouveaux impôts, & volé le Roi dans ses monnoies : il fut arrêté & mis à la question : il expira dans les tortures.

Pierre Remy, Seigneur de Montigny, ſuccéda à ceux ci-deſſus, dans le maniement des finances : la confiſcation de ſes biens monta à plus de douze cens mille livres ; ſomme immenſe en ce temps-là, qui reviendroit au moins à préſent, à quinze millions.

Adam de Hourdain, Conſeiller au Parlement, accuſé de pluſieurs fauſſetés commiſes dans les Procès à ſon rapport, fut condamné à la mort en 1348.

Jean de Montaigu, fils d'un bourgeois de Paris, eſſuia le même ſort. La faveur du Roi l'avoit élevé, ſans beaucoup de mérite, à la charge de Sur-intendant, & à celle de Grand-maître de la Maiſon du Roi, il avoit fait ſes freres l'un Archevêque de Sens, & l'autre Evêque de Paris. Les richeſſes immenſes, qui ne s'acquierent jamais ſans crimes, aveuglerent ce petit homme, & donnerent dans les yeux des Grands ; en ſorte, qu'il avoit oſé marier ſon fils à la fille du Connétable d'Albret, & ſes filles à des Seigneurs les plus conſidérables du royaume. Le Duc de Bourgogne & le Roi de Navarre, prenant l'intervale que le Roi Charles VI. qui le chériſſoit

beaucoup, fut dans un accès de folie, dont il se sentit presque pendant tout son regne, le firent arrêter par Pierre des Essarts, Prévôt de Paris, (ce Pierre des Essarts eut la même destinée sous le même regne) examiné par des Commissaires du Parlement, & tourmenté horriblement à la question : la douleur arracha l'aveu de ses crimes ; il eut la tête tranchée aux Halles le Mercredi 17 Octobre 1400 ; à la mort, il convint de la déprédation des finances, qui contient en soi les plus grands crimes. Le Vicomte de Laonois, son fils, eut assez de crédit auprès du Dauphin, pour faire réhabiliter sa mémoire ; il avoit été attaché au gibet de Montfaucon, & sa tête plantée sur un pieu ; le corps en fut détaché trois ans après, on l'avoit enfermé dans un sac de cuir rempli de parfums, pour le garantir des Corbeaux & de la pourriture, & on avoit permis qu'il fût gardé par un Prêtre, qui prioit nuit & jour à ses pieds pour le repos de son ame.

Mais sans fouiller dans des siecles si reculés de pareils exemples, Cromwel ne nous en fournit-il pas un dans le siecle dernier ; couvert d'exécrations & d'in-

famie, il est mort à la vérité dans son lit, mais s'il eut vécu quelques années de plus, il auroit souffert toutes les horreurs du supplice qu'il méritoit ; tous les Rois avoient trop d'intérêt à sa punition, pour ne le pas rendre victime de la paix de l'Europe ; sa fortune, fondée sur le crime, s'éteignit avec sa vie, & sa race exécrable est effacée de la mémoire des hommes. Les méchans prosperent pour un temps par les secrets ressorts de la Providence, & par la malignité des hommes, qui s'en servent & qui les appuient dans les besoins qu'ils croient en avoir ; mais cette prospérité, qui n'est fondée que sur la violence & la perfidie, & non sur la base solide de la vertu, tombe comme le cedre, dont les passans ne retrouvent plus la place ; & en effet, la vertu est si aimable, qu'on l'aime jusques dans ses ennemis ; & que les vices, pour se faire aimer, en prennent eux-mêmes le masque.

La premiere vertu dans le commerce du monde, & que l'on peut dire comprendre la plupart des autres, est ce que nous appellons communément la probité, qui renferme la bonne foi, la sin-

cérité & la droiture dans les paroles & dans les actions, en sorte que l'on peut la définir : une habitude à toujours bien faire selon la justice & la vérité. Quelque profession, quelqu'état que l'on ait embrassé, si dans toutes ses paroles & ses actions un homme agit suivant les principes de l'équité, en se rendant justice & aux autres, c'est ce que l'on appelle un véritable homme de probité, un homme de bien; car tout ce qui blesse ou la vérité ou la justice, détruit la probité.

La probité empêche un homme d'acquérir des richesses par les voies de la concussion, & par des interprétations fausses ou alambiquées des réglemens du Roi, & les honneurs, par la perfidie, par des noms supposés, & en se donnant pour ce que l'on n'est pas ; mais elle n'empêche pas les hommes de profiter par des voies légitimes & par le mérite & les talens : heureux à qui une bonne nature en a donné les principes; mais il faut les fortifier par la résolution, & les perfectionner par des actions qui réduisent cette vertu en habitude.

Chaque état, chaque profession a

un différent caractere de probité. Celle du Marchand, dans l'exactitude de sa parole, dans la bonne foi, en réduisant ses gains à un intérêt proportionné, en véndant ses marchandises, selon leur qualité & leur valeur, ce qui est la base de son crédit, en ne donnant pas dans un luxe, qui mene ordinairement à la supercherie & à la banqueroute. Celle des Financiers, à fuir les exactions, & en n'y excitant pas leurs Commis par un appas de bénéfice étranger, qui contribue à remplir leurs coffres d'un or sacrilege, & leur font manger le pain d'iniquité pêtri dans le sang & les larmes du peuple, qui attirent sur eux des malédictions : causes secretes de leurs chûtes. Celle de l'Officier de robe, à ne point être sensible à l'intérêt, ni susceptible de prévention en faveur des belles solliciteuses, qui sont les deux poisons de la justice. Celle de l'homme d'Épée, à toujours agir par les purs principes de l'honneur, contre lequel on ne peut manquer une seule fois, que l'on ne se perde pour toute sa vie. Celle d'un Courtisan, à ne point vendre la fumée de la faveur, à ceux qui ont re-

cours à son appui ; & enfin, celle de l'homme d'Eglise, dans la charité, & à ne point couvrir d'un masque hypocrite un cœur avare, ambitieux, & quelquefois ulcéré d'incontinence.

L'une des qualités convenables à tous les états & toutes les professions, est la vigilance, qui en comprend deux autres ; la prudence, qui a l'œil ouvert pour tout prévoir ; & l'activité, qui exécute les choses que l'on a prevues nécessaires pour arriver au but que l'on s'est proposé.

Rien n'éloigne tant un homme du chemin de la fortune, que cette paresse ou léthargie dans laquelle on voit languir ces indolens, qui ne s'entremettent de rien ; ces gens qui semblent n'être venus au monde, que pour dissiper dans l'oisiveté, ce que leurs auteurs leur ont amassé, qui ne sont dans un état, que pour y faire nombre, sans y rendre aucun service, & qui ressemblent à ces guêpes inutiles qui dévorent le miel des abeilles, sans les aider dans leur travail. Le Sage envoie le paresseux à la leçon de la fourmi : paresseux, dit-il, jusqu'à quand dormiras-tu ; si tu dors, la pauvreté

vreté viendra fondre ſur toi, plus terrible que le ſoldat ne l'eſt à ſon hôte.

La prudence, conſidérée comme néceſſaire à la fortune, eſt une capacité d'ame, par laquelle nous diſtinguons avec juſteſſe ce qui eſt avantageux ou non, & par conſéquent ce que l'on doit deſirer légitimement. On peche contre elle en deux manieres; l'une, en prenant pour certain, ce qui eſt incertain, c'eſt-à-dire, à voir les choſes ce qu'elles ſont; & l'autre, en négligeant le néceſſaire, pour employer ſon temps & ſa peine à la recherche de ce qui eſt inutile.

Quand la prudence a jugé ce qui eſt néceſſaire pour arriver à la fortune, il ne reſte plus que de le mettre en pratique par l'activité, qui eſt proprement l'effet d'une diſpoſition ou chaleur d'eſprit qui nous met dans un mouvement continuel, pour agir avec utilité, ſuivant les conjonctures. Or, cette activité peut pécher ou par le défaut, c'eſt l'effet de la pareſſe, ou par l'excès, c'eſt le propre des eſprits inquiets & brouillons. Les graces que l'on attend du Souverain & de ſes Miniſtres, ou des perſonnes en faveur, ne viennent pas chercher un homme qui

ne fait rien pour les obtenir, & qui ne demande rien.

Mais à cette probité & à cette vigilance néceſſaire, l'économie eſt encore un acceſſoire indiſpenſable ; & tout homme qui la négligera, ne parviendra que difficilement à la fortune. Nous avons traité dans le Chapitre précédent de l'avarice & de la prodigalité, nous ne ferons ſur cela aucune répétition ; nous parlerons ſeulement de la vertu qui eſt entre ces deux extrêmités, & qui eſt une des principales parties de la tempérance, c'eſt l'économie ; ce n'eſt pas qu'il n'y ait des hommes, qui à force de s'abymer par des profuſions, ſe ſont enrichis & pouſſés à la plus haute fortune : mais quelques ſuccès qu'ils aient eu, l'eſſai en eſt dangéreux. En matiere de fortune, qui n'avance pas, recule ; & dans ce cas, elle eſt plus brillante que ſolide, parce que la route a été plus irréguliere.

L'économie ne conſiſte pas ſeulement dans l'épargne du ſuperflu, afin de s'en faire une ſource féconde, qui produiſe les moyens d'arriver à de plus grands emplois, mais elle conſiſte à régler ſa fa-

mille, de façon que rien ne puisse mettre un obstacle au cours de la fortune.

Trois choses peuvent être déréglées au dedans d'une famille, & y renverser la fortune la mieux établie; les domestiques, les enfans & la femme: les domestiques, quand, par trop de négligence de notre part, & trop de licence de la leur, nous les introduisons dans le maniement de nos biens. On perd sa fortune par ses enfans, lorsque l'on souffre qu'ils se laissent éblouir par l'éclat de notre bien, & qu'ils prennent un essor qui les jette dans le précipice : enfin, une femme nous abyme, quelque fortune que nous ayons, lorsque nous adhérons à ses déréglemens.

Qu'est-ce qu'un nouveau riche, demandoit il y a quelque temps un Intendant de maison? c'est, lui répondit-on, un animal avide de s'enrichir des débris de la fortune de son maître. Aussi, tout homme bien arrangé, ne doit avoir d'autre intendant que soi-même; c'est une nécessité aux Princes seuls, qui ne peuvent être jamais ruinés, & à qui le Ciel semble n'avoir donné des richesses, que pour en faire part aux autres.

Le bouleverſement que nos enfans operent dans notre fortune, eſt d'autant plus ſenſible, qu'il arrive ſouvent par notre faute, pour les avoir mal dirigés ou mal corrigés : en vain achete-t-on une Charge pour décraſſer toute l'impureté de leur naiſſance. Il eſt cependant plus rare, qu'un homme ſoit ruiné par ſes enfans, que par ſa femme, parce qu'il eſt maître de ſes enfans : & comme la femme peut, par une ſage économie, contribuer beaucoup à la fortune de la maiſon, auſſi, dès qu'elle ſe jette dans la profuſion, & que l'eſprit de diſcorde s'en mêle, elle creuſe à ſa famille un abyme inévitable, & le déshonneur s'enſuit bientôt après.

Il vaudroit donc bien mieux prendre une femme dénuée de tous biens & d'un bon eſprit ; au lieu que la plupart penſe, qu'il ne faut qu'épouſer une femme riche, pour être en fortune : de là viennent tant de mariages mal aſſortis & diſcordans. Un homme de qualité voit-il ſes affaires dérangées, il cherche pour ſon fils une Financiere, dont le ſang tout à fait limonneux tient de ſa ſource : c'eſt comme, diſoit une perſonne

ſenſée, prendre une perle dans du fumier; il eſt rare qu'un tel mariage ſoit long-temps heureux. Une femme riche ſe perſuade que ſon mari lui a obligation de ſon établiſſement, ou du rétabliſſement de ſes affaires, elle en conçoit un orgueil, qui la porte à la domination; & dans ce vice, elle eſt néceſſairement haïe: le concert ceſſe, l'ordre eſt renverſé, & il n'y a plus de fortune à prétendre pour le mari, ſon ambition eſt éteinte: une femme riche, dit un ancien, eſt un mal inſolent; au lieu que quand la douceur de l'eſprit, l'égalité dans les conditions & les facultés, la complaiſance & l'amour véritable pour un mari ſe rencontrent avec la richeſſe, un mariage opulent, eſt un grand acheminement à la fortune; cependant, qu'on examine ſérieuſement tous les exemples qui ſe préſentent aux yeux, on verra plus de fortunes faites par des hommes qui ſe ſont mariés à leur gré, ſans aucunes vues d'intérêt, que par ceux qui n'ont pris leurs femmes que pour la dot qu'elles ont apportée.

Outre ces trois qualités de probité,

de vigilance & d'économie, il y en a deux autres fort oppofées, & qu'il faut néanmoins concilier, quoique plus néceffaires à la Cour & à ceux qui s'y attachent, qu'à toute autre place dans l'Eglife, la Robe & la Finance. Il eft difficile de fe pouffer à la fortune, fans avoir des relations avec la Cour, ou chez les Miniftres, d'où découlent toutes les graces; la premiere qualité eft la patience, l'autre la hardieffe.

La patience, pour attendre fur toutes chofes l'heure du berger: la hardieffe, pour fe préfenter & ne la pas manquer lorfqu'elle fonne.

La patience, pour fouffrir dans les vues que nous prefcrit l'Evangile, eft une vertu chrétienne; & celle qui nous porte à fouffrir en vue d'en profiter pour notre fortune, eft une vertu de Cour qui ne répugne ni au caractere chrétien, ni à la probité d'un homme de bien. En fe preffant trop, on tombe; il vaut mieux attendre avec patience la maturité du fruit pour le cueillir, fouffrir des rebuts amers, & vaincre pas à pas les obftacles.

Cette patience ne doit pas fe borner

à supporter les rebuffades des Grands & des Opulens, il faut encore dissimuler leurs défauts & leurs impertinences, lorsque nous attendons de leur part quelqu'utilité.

Plus un homme est élevé & puissant, plus il est prévenu de son mérite & plus aisé à s'irriter ; ainsi, il est très-dangereux de lui faire appercevoir ses défauts: & plus ces défauts ont de réalité, plus l'observation lui déplaît & l'irrite. La fortune & la puissance ne sont pas sans foiblesse ; au contraire, fort souvent elles les augmentent, si cette fortune & cette puissance n'ont pas pour source la vertu. Si l'on vouloit censurer tous les vices, la vie ne se passeroit qu'à rire en Démocrite, ou à pleurer comme Héraclite : il faut écouter avec patience les méchans vers du Duc, & souffrir que l'homme enrichi se fasse traîner dans un carrosse à six chevaux, lui qui vingt ans auparavant montoit derriere ; il faut savoir se morfondre dans l'anti-chambre de celui qui, enflé du détail qu'il a dans les Fermes & sur les Employés des barrieres, a dans sa jeunesse servi de petit Commis, au pere de son protecteur. Mais une autre espece de

patience, propre à nous avancer, c'eſt d'être aſſidu auprès des perſonnes dont nous attendons du ſecours pour notre avancement, & ne nous point dégoûter de leur lenteur à nous procurer du bien; car, comme les Grands & les Opulens ont une volonté ſujette au changement, & diſſipée par une infinité d'objets, l'abſent eſt bientôt effacé de leur eſprit, ſouvent même prennent-ils pour mépris le moindre relâchement; il faut avoir de l'aſſiduité à ſe montrer officieux, & ſe tenir toujours le plus près d'eux que l'on peut, pour leur marquer notre zele, pour empêcher que nos ennemis & nos concurrens ne profitent de notre abſence pour nous calomnier; & enfin, être en vedette perpétuelle des occaſions qui peuvent ſe préſenter à notre avantage.

Il ne reſte plus qu'à expliquer ce que c'eſt que cette hardieſſe marquée comme une qualiténéceſſaire pour faire fortune.

La hardieſſe eſt une liberté de ſe préſenter avec une noble aſſurance & avec des graces auprès de ceux qui peuvent contribuer à notre avancement; elle a pour oppoſition, la ſotte timidité; &

pour excès, l'effronterie & l'importunité. C'eſt cette hardieſſe qui ſoutient la patience, pour ne nous pas rebuter des premiers refus, & qui par la perſévérance nous fait enfin obtenir ce que nous deſirons.

Il faut que cette hardieſſe ſoit prudente & accompagnée de modeſtie, & non comme celle de ces gens qui ſe fourrent par-tout, à qui il ſuffit de ſavoir le nom d'un homme, pour l'aborder, ou d'avoir vu une Dame dans une Egliſe, de quelque qualité qu'elle ſoit, pour ſe donner une entrée chez elle; ſi l'on eſt aſſez facile pour les recevoir, curieux ils s'intriguent dans les affaires de la maiſon: ils y placent des domeſtiques: ils les queſtionnent: ils traitent dans la ſuite d'égal à égal avec les maîtres: ſouvent prennent-ils des tons ſupérieurs, après s'être rendus des Commençaux perpétuels, & des Sur-intendans de toutes les affaires.

La connoiſſance de ces ſortes d'effrontés eſt à craindre, & quoiqu'il y en ait qui par cette voie ſe ſoient pouſſés, leur exemple eſt dangereux; mais en tempérant notre hardieſſe de modeſtie, ſoyons toujours prêts à profiter des con-

jonctures favorables qui se présenteront, & ne les perdons pas par une lâche timidité : voilà les qualités nécessaires pour toutes personnes en général ; probité, vigilance, économie, patience & hardiesse. Nous allons passer en revue chaque état en particulier, & ce qui y est propre pour réussir & s'y pousser à la fortune ; chaque condition exigeant des vertus singulieres.

CHAPITRE IX.

Des moyens particuliers d'arriver à la fortune dans l'Eglise.

L'ETAT de l'homme d'Eglise n'est pas seulement le premier selon Dieu, au culte duquel ceux qui l'embrassent sont particuliérement destinés, mais il l'est selon les hommes, par son rang, par la vénération qu'il inspire, & par la facilité qu'il y a d'y faire une grande fortune. Car enfin, quelques peines, quelques soins laborieux qu'un homme se donne dans les autres professions, y en

a-t-il une ſeule qui puiſſe du ſoir au matin, nous procurer vingt, trente ou cent mille livres de rente d'un trait de plume; c'eſt ce que l'on voit tous les jours arriver dans l'Egliſe. Tel ſe couche ſans un ſol, qui le lendemain eſt enrichi pour le reſte de ſes jours. Tel ſe leve petit Chapelain, qui ſe couche gros Bénéficier ou riche Prélat; & c'eſt dans cette profeſſion que l'on voit les plus parfaits miracles de la fortune, & les plus grands coups du ſort. Mais heureuſement, nous ſommes dans un ſiecle & ſous un regne où la ſeule vertu & le mérite diſtingué peuvent, dans cette profeſſion, élever aux grandes Prélatures. Preſcrivons ſeulement le chemin que doivent tenir ceux qui aſpirent aux honneurs, & même à tous ceux qui s'y deſtinent; puiſque l'Ecriture elle-même n'en interdit pas le deſir, & qu'au contraire, elle promet des bénédictions & des richeſſes à ceux qui marchent dans les voies droites, & rempliſſent des devoirs plus faciles aux Eccléſiaſtiques, qu'aux autres. L'homme d'Epée haſarde ſa vie pour ſon Souverain & les intérêts de ſa patrie. L'homme de Robe n'a point de charge, qu'il ne l'a-

chete au poids de l'or, & demeure fixé dans sa place. Le Financier & le Négociant peuvent supporter des pertes & des banqueroutes, malgré toutes leurs précautions. L'homme d'Eglise est en pleine sécurité tous les jours; sans bourse délier, il peut monter de degrés en degrés, jusqu'à la Primatie & au Chapeau, quelque médiocre qu'ait été sa naissance; il vit dans une paix profonde, & fut-il endetté pardessus la tête, il fera bonne chere malgré ses créanciers.

Pour donner un exemple utile, & qui soutienne nos réflexions, on ne peut proposer un modele plus parfait que celui de l'Archevêque de M.... Né dans les grandeurs, & élevé tout jeune dans les premieres dignités du Sanctuaire, il s'est toujours montré doux, humble, affable, humain, charitable, bienfaisant, se communiquant sans bassesse avec les petits, se soutenant sans orgueil avec les grands: sa maison, sa table, son équipage, n'ont dans leur propreté, que ce qu'exige l'honneur de son caractere: il est favori, sans arrogance; savant, sans présomption; riche, sans vanité; & tient pour maxime, que rien

n'approche plus l'homme de la divinité, que d'entrer dans les besoins des indigens, secourir les affligés, & délivrer ceux qui sont opprimés.

Il est nécessaire qu'il y ait des Prélats: il est de l'honneur du ministere, que ces Prélats soutiennent avec dignité la grandeur de leur caractere; & par conséquent, il faut qu'il y ait des richesses attachées à ces dignités: il n'est point blâmable qu'un homme y aspire, lorsqu'il se sent un talent proportionné, & il lui est glorieux de suivre les voies droites qui peuvent l'y conduire; on sait même, qu'il est difficile de se proposer les dignités ecclésiastiques pour seul objet de ses travaux, sans qu'il s'y mêle un rayon d'ambition; quelque épuré que soit le cœur de l'homme, il tient à l'humanité; mais l'ambition, fondée sur un vrai mérite, n'a rien de répréhensible, pourvu que l'intérêt, qui est la source de tous les désordres, n'y entre pour rien, & que cette ambition puisse être d'accord avec la piété, qui est utile à tous les hommes, & plus particuliérement à ceux qui se destinent aux saints ministeres; elle l'est même à un

tel point, que quoique ſon apparence extérieure ſans réalité, ſoit la plus lâche de toutes les fourberies, elle a néanmoins ſervi à bien des gens pour les porter aux grandes dignités.

Encore, ſi les faux dévots s'en tenoient à cet extérieur ſimulé, mais ils ſont, par une ſuite ordinaire, orgueilleux, avares & vindicatifs; trois vices qui ſont les contraires de l'humilité, de la charité & de la douceur, qui ſont les attributs de la vraie piété; c'eſt l'humilité qui nous fait connoître le peu que nous ſommes par rapport à Dieu, qui nous a dit: que ſi l'on ne ſe faiſoit pas auſſi petit que l'enfant qu'il montroit, on ne participeroit jamais à ſa gloire.

C'eſt la charité qui déſigne le bon Eccléſiaſtique & le grand Prélat, non-ſeulement par l'intérêt de ſon devoir, mais encore pour le monde; puiſque ſi nous remontons à l'origine des bénéfices, nous verrons qu'ils ne ſont que les ſimples adminiſtrateurs des biens qui y ſont attachés, obligés d'en diſtribuer une partie aux pauvres.

La douceur que l'Evangile appelle

manſuétude, détruit dans le cœur juſqu'à la racine de la vengeance, qui eſt le vice favori des hypocrites, qui ſous des dehors affectés, cachent leur fiel ſous le voile de l'intérêt du Ciel.

La piété & ces trois autres qualités, ſont eſſentielles devant Dieu; il en eſt, ſelon le monde, qui peuvent contribuer à la fortune de l'homme d'Egliſe; la ſcience, la naiſſance, & le crédit de nos amis: diſtinguons encore la ſcience qui ſe renferme dans le cabinet, de celle qui ſe produit dans le monde: la première eſt plus propre à conduire aux honneurs, qu'aux richeſſes; parce que le plaiſir qu'un homme trouve dans l'étude, augmente à meſure que ſon eſprit s'ouvre, qu'il fait plus de découvertes, & qu'il quitte toutes ſortes d'affaires & d'intrigues, pour s'occuper de ſon travail intérieur. Or, la fortune & les richeſſes ne viennent pas chercher un homme qui ne ſe remue pas pour elles, ce ne ſont que les intrigues & le commerce du monde qui les donnent; voilà ce qui fait qu'un habile Docteur meurt ſouvent auſſi peu avancé dans les dignités de l'Egliſe, que lorſqu'il a pris le

bonnet, ſi ce n'eſt par ſes grades, qui ne lui procurent que de quoi vivre ; mais la ſcience, qui met l'homme d'Egliſe en ſpectacle, par le talent de la prédication, s'il y excelle, eſt la voie la plus ſûre & la plus ordinaire ; il entre plus dans le commerce des mondains, par la vue des grandeurs qui ſe préſentent à ſes yeux, & par les applaudiſſemens dont on le flatte, & il en conçoit inſenſiblement plus d'ambition que les autres ; enfin, pour corriger les mœurs du ſiecle, il faut les apprendre, & connoître l'homme à fond pour le toucher par l'endroit ſenſible ; & à force d'étudier l'homme pour le corriger, on devient homme ſoi-même ; mais l'écueil ſe trouve ſouvent dans le port, ſi l'on ne le prévoit, ſi l'on s'y expoſe, ſi l'on monte dans la chaire ſans une capacité ſuffiſante, & ſi la mémoire & le débit n'y répondent pas, ou ſi les mœurs démentent la ſainteté & la pureté du diſcours.

L'illuſtre Maſillon eſt le meilleur modele : ſon eſprit étoit vif & pénétrant, ſon jugement ſolide, ſon imagination élevée, ſa mémoire fidelle ; il concevoit avec une netteté merveilleuſe ; il poſſé-

doit l'Ecriture; ses pensées sublimes couloient de sa bouche comme des fleuves rapides; rien ne s'y gênoit, rien ne s'y confondoit, tout étoit à sa place, & tout y plaisoit; sa voix s'insinuoit avec un charme sensible, jusques dans les plus secrets replis du cœur; son visage ouvert, ses yeux modestes, quoique pleins d'un feu divin, secondoient admirablement son geste, qui n'avoit rien ni de languissant, ni de forcé, mais qui, toujours convenable à la matiere, ne faisoient que prêter à son discours, les mouvemens nécessaires pour mieux frapper. Faut-il donc être surpris, si avec des talens si supérieurs, soutenus d'une vie pleine d'intégrité, il soit parvenu à l'Episcopat.

Mais il ne suffit pas toujours de prêcher & de bien prêcher pour se faire une fortune dans l'Eglise; les rivaux y mettent des obstacles. Quelquefois le mérite opere seul, quand il est favorisé par une heureuse étoile, sinon, il faut recourir aux patrons, à l'intrigue & à l'appui des puissances.

La naissance produit toujours une espece de crédit, sans parler de la fortune

de ces enfans des Dieux, c'eſt-à-dire, des favoris & des Miniſtres, maîtres de faire & d'abbattre celle des autres, & qui n'oublient jamais de travailler à celle de leur famille, parce que les avantages que leurs proches tirent de leur appui, ſe rapportent plutôt au crédit, qu'à la naiſſance. Nous ne parlons que de ceux qui entrent jeunes dans l'Egliſe avec une naiſſance illuſtre, ſans appui direct du Miniſtre. Il y a des familles que les titres & les dignités illuſtrent depuis long-temps, & à qui l'honneur eſt comme héréditaire; lorſque le ſang leur a donné cette entrée à la fortune, c'eſt un grand pas fait pour ſe pouſſer au comble: ſi peu qu'ils ſe diſtinguent ſur les bancs des écoles, dans les Chaires, ou par quelques emplois dont ils ſe rendent capables, il eſt preſqu'impoſſible que la fortune ne les diſtingue auſſi.

Il ne faut pas encore compter ſur la ſeule naiſſance, pour faire fortune dans l'Egliſe, il faut qu'elle ſoit ſoutenue par le mérite & la capacité, & que tous les trois enſemble produiſent un effet heureux, à proportion des amis & du crédit qu'elles procurent; puiſque ſans intri-

gues, ſouvent elles n'operent rien. Auſſi, quand nous avons obſervé que le crédit & les intrigues font la fortune d'un homme d'Egliſe, nous n'avons entendu parler que de ceux qui, indépendamment de la naiſſance & de la capacité, profitent du crédit que leur procurent les intrigues.

Il faut donc qu'un homme, qui veut ſe pouſſer dans l'Egliſe, & qui ſe ſent des qualités propres à y réuſſir, commence, en entrant dans le monde, à ſe choiſir un patron qui ait du crédit dans les choſes qui concernent cette profeſſion; & ſi l'occaſion ne s'en préſente pas d'elle-même, qu'il travaille pour la faire naître, en ſe procurant des entrées auprès de ceux qu'il ſe deſtine pour patrons. Nous ne parlons pas pour les enfans des Dieux, qui n'ont pas beſoin de travailler pour y arriver; ils naiſſent mitrés: mais comme tous ceux qui embraſſent cet état, ne peuvent pas avoir les Miniſtres & les favoris pour peres ou pour patrons, il faut s'inſinuer auprès de ceux qui ont l'oreille des maîtres, en regardant plutôt l'emploi, que la qualité, parce que les grands Seigneurs ayant de

plus grandes néceſſités que les autres, ont aſſez beſoin de leur crédit, pour ſe ſoutenir eux-mêmes, ils demandent avec moins de hardieſſe pour d'autres, & ſont plus obligés de ſe ménager, que ceux qui ont un emploi qui les approche davantage du maître, & qui les rend plus familiers. Mais, il n'y a point d'état dans lequel il ſoit plus néceſſaire de ne ſe point faire d'ennemis, que dans l'Egliſe; le nombre des aſpirans y étant prodigieux, le moindre petit obſtacle vous traverſe & vous arrête, la jalouſie s'en mêle, & il n'y a point de ſi petit ennemi, qui ne ſoit à craindre. D'ailleurs, le mérite qui n'eſt point prôné, court riſque, quelque grand qu'il ſoit, d'être étouffé par la foule de ceux qui ſont prônés & appuyés : c'eſt un bonheur bien rare, que ſans patrons on ſoit déterré & élevé au préjudice de ceux que de puiſſans amis prennent ſoin de mettre dans un beau jour, le mérite n'ayant d'éclat, qu'autant qu'il eſt publié.

Il faut encore diſtinguer entre être loué & être prôné : on loue avec froideur & indifférence, mais on prône

avec chaleur ceux qu'on veut avancer ; & chacun ayant ses proches & ses amis, ou ses créatures, on ne va pas s'aviser de publier avec ardeur le mérite d'un homme, qui pourroit exclure ceux que l'on veut appuyer. Ajoutez l'envie naturelle à tous les hommes, de ne travailler à l'elévation des autres, qu'autant qu'on espere en tirer de la gloire & de l'utilité. Il faut donc prendre garde à ne pas consumer son temps auprès de ces sortes d'amis inutiles, qui ne travaillent jamais que pour eux-mêmes, & qui dans l'occasion, trouvent toujours des raisons pour s'excuser du bon office que l'on attend d'eux : le meilleur patron est celui qui a du crédit près du maître, relativement aux grades de l'Eglise, ou qui par lui-même peut nous y élever : qu'il soit homme d'esprit, constant dans ses amitiés, que son suffrage ait du poids dans le monde, & que son abord soit doux, qu'il ait l'ame grande & généreuse, & enfin, qu'il sache distinguer le mérite, & qu'il l'aime.

Il ne suffit pas encore de connoître le caractere de son patron, il faut savoir par quelles voies on peut s'insinuer au-

près de lui & s'y maintenir; il en est trois moyens ; ou parce qu'il se fait un honneur de vous connoître, & de protéger en vous la vertu & le mérite, ou parce que l'appui qu'il vous prête, tourne à sa propre utilité, par les services ou la reconnoissance qu'il en retirera, ou parce que vous contribuez à ses plaisirs. Le premier moyen, est le plus noble & le plus rare ; le second, est le plus ordinaire & le plus sûr ; & le troisieme, est le plus vif, & le moins louable. Le hasard, l'enchaînement des affaires, ou les liaisons avec d'autres amis nous donnent les premieres entrées. L'estime que nous faisons naître de nous, sert à profiter des circonstances, pour nous introduire plus intimement ; & c'est notre prudence qui nous y maintient, en nous faisant rechercher tout ce qui est honorable, utile ou agréable à ce patron. Celui qui se fait un honneur désintéressé de protéger & d'avancer un homme de mérite, parce cet homme est vertueux, donne une preuve convaincante qu'il a lui-même beaucoup de mérite & de vertu; car, l'intérêt & le plaisir dominent si fort dans le cœur des hommes,

qu'il eſt rare qu'ils aiment par le ſeul motif de l'amitié.

A l'égard des plaiſirs auxquels on peut être utile, tous ne ſont pas d'une nature vicieuſe. Il ſeroit de la derniere infamie à un homme qui aſpire aux dignités de l'Egliſe, d'entrer dans des lâches complaiſances auprès de ceux qui pourroient lui en ouvrir le chemin.

Tout ce que nous venons d'expoſer, ſe réduit donc à ſe faire des patrons, ſans quoi, on ne feroit que languir dans de vaines eſpérances, & à ne mériter leur protection que par les voies de l'honneur & de la vertu: qu'une réputation acquiſe inſpire à nos protecteurs le deſir de nous connoître, & les diſpoſe à nous aimer; affermiſſons-nous dans leur cœur par la modeſtie, la candeur, le reſpect, l'aſſiduité & la piété; pénétrons enſuite avec prudence tous leurs penchans, & par une complaiſance qui n'ait rien de bas, entrons dans ce qui peut leur plaire, rendons-nous utile & néceſſaire à leurs intérêts, & que quelques bons offices rendus à propos les en perſuadent; enfin, ſans les importuner à contretemps, attendons avec patience l'occaſion.

Cet état est trop saint, pour employer d'autres moyens que ceux de la vertu la plus pure ; c'est ce qui fait que l'on ne peut avoir trop d'horreur pour les trois mauvaises voies qu'emploient ceux qui, par une indigne profanation & par des intrigues criminelles, veulent, à quelque prix que ce soit, jouir des biens de l'Eglise.

Ces trois mauvaises voies sont ; la simonie, la séduction & la confidence. Les uns éblouissent les yeux d'un Titulaire, par l'éclat corrupteur de l'or ; les autres emploient les charmes séducteurs de la débauche ; & les autres, pour jouir en secret de ce qu'ils ne peuvent pas posséder ouvertement, abusent du nom d'un autre, & par des confidences sacrileges, rendent criminelle la bonne foi, qui dans tout état, est une vertu des plus nécessaires dans le commerce de la vie civile.

Le dévot n'est guere moins odieux ; c'est arracher par des subtilités de chicane, le bénéfice d'un autre, & mettre ses défauts en évidence. Tout accusateur est détesté des gens de bien : le ministere public seul en doit faire usage.

Ne

Ne peut-on pas ajouter à ces voies indiquées la pluralité des bénéfices, censurée par les Conciles, & si commune dans ce siecle, où le luxe prend tous les jours de nouveaux accroissemens. Un Evêché de cinquante mille livres de revenu ne peut suffire, on y joindroit encore abbayes sur abbayes: l'exemple des supérieurs n'a que trop de force sur les inférieurs.

Combien encore de Bénéficiers qui, pour éluder les fonctions auxquelles ils sont assujettis, achetent des charges à la Cour: c'est l'affaire des Casuistes de décider s'ils sont en sûreté de conscience, ou qu'ils en appellent à leur intérieur.

Tout cela prend sa source dans des principes contraires à ceux sur lesquels est fondée la vie ecclésiastique, & sur ce que les Titulaires n'ayant aspiré aux bénéfices que par la vue d'un revenu temporel, par un motif d'avarice, ou pour avoir de quoi mieux fournir à leur faste & à leurs plaisirs, il est presqu'impossible que le naufrage ne soit la fin d'un si malheureux embarquement.

Rien n'est si relevé, que l'état ecclésiastique; rien de si auguste, que le Ca-

ractere sacré qui lui est propre ; rien de si vénérable, que la vertu dans ceux qui, comme principales lumieres, y sont élevés dans les plus éminentes dignités ; mais cette vertu ne peut s'y trouver solidement, si avec un entier épurement de cœur, l'on n'y est arrivé par des voies qui ne laissent aucun remord. Comme de la meilleure chose il se fait la pire corruption, rien n'est si méprisable que celui qui, dans cette profession, est assez malheureux pour y porter un cœur corrompu, & qui avec un extérieur hypocrite & même politique, s'endurcit tellement dans la profanation, qu'il étouffe en soi la syndérese, & par ce moyen, pousse la dépravation bien plus loin, que ceux qui ne mettent pas la main à l'encensoir.

Je finirai ce Chapitre par quelques traits du discours de l'Ecole de l'Homme par un Auteur anonyme.

Il est délicat, dit-il, de traiter le Chapitre des gens d'Eglise, il est dangereux de décrire la licence de leurs mœurs ; mais n'y a-t-il pas de la foiblesse à dissimuler leur conduite, & à en altérer les nuances.

Rien de plus respectable que ceux d'entr'eux, qui fideles au devoir du caractere saint dont ils sont revêtus, brillent au milieu de la dissolution; ils ressemblent à ces étoiles, qui de l'empirée, pendant les ténebres d'une nuit sombre & séreine, jettent des feux étincelans jusques sur la terre: leur éclat les rend admirables.

Mon fils est bossu, a la jambe crochue, il bégaie, il est louche, qu'en faire, dit Astorque? un Abbé, répond un ami; vous avez du crédit, il ne pourra manquer; la vocation du fils d'Astorque est sa vicieuse constitution.

On est chargé de famille, l'aîné est commis pour répondre au monde de la gloire de sa maison; il a les postes, les rentes, les châteaux, les fermes & les terres; un cadet, réduit à la légitime, ne vivroit qu'à peine, pendant que son frere auroit des domestiques mieux vêtus & mieux nourris que lui: pour parer l'indécence, on destine ce cadet à l'Eglise, en dix ans il doit être Evêque, & il le sera. Que doit-on attendre d'une vocation tirée, pour ainsi dire, à la courte paille? Que fera-t-on du troisie-

me fils ? il n'a d'autre parti à prendre, que la Religion ; on a des amis, & il s'avancera. Quel Couvent choisira-t-il ? sans doute une Abbaye, dont on lui promet qu'il sera à la tête avant dix ans ; autre vocation aussi-bien fondée que les précédentes.

Les biens de l'Eglise deviennent des effets que l'on hypotheque, ils sont en survivance comme un Office, ou comme une Charge.

Philon a un vieux oncle qui possede un gros bénéfice, qu'il est le maître de résigner ; le laissera-t-on passer dans d'autres mains ? n'est-il pas plus naturel, dit Philon, que ce soit mon neveu qui l'ait, qu'un autre ? oui : & dans le même moment, il fait couper les cheveux à son cadet, lui passe lui-même au cou le petit collet, & le fait tonsurer ; c'est un enfant de dix ans, incapable de soulever le poids immense dont on le charge ; il est espiegle, mutin, peu docile, en un mot, tout fait pour être dans le monde ; qu'importe, il faut qu'il soit Abbé. Le vieux Titulaire meurt, & à douze ans voilà le jeune Philon pourvu d'un bénéfice à charge d'ames ; on obtient dif-

penſe, on le fait deſſervir pour cent écus par un Moine ou par un Vicaire, le pere du jeune Prieur devient ſon Intendant, ſans rendre compte, bien entendu ; on met notre jeune homme au college, l'âge développe ſon tempérament, ſes inclinations empirent, au lieu de devenir meilleures : la diſſipation du college lui fait le roman des paſſions ; s'il a de l'eſprit, il ne ſera que trop porté à n'en pas reſter à la ſimple théorie ; s'il n'en a pas, ce ſera aſſez de ſa complexion & d'un peu de liberté, pour le pouſſer à en ſavoir davantage.

La nature, qui ſe trouve ſouvent trop près de notre cœur, lui ouvre le livre du monde, ſes uſages différens le frappent, & ne lui ôtent pas ſon goût pour la connoiſſance des plaiſirs ; il les apperçoit, il voudra les approfondir : quel progrés ne fait pas dans cette ſcience un jeune homme, dès qu'il deſire d'en faire. Voilà toute la vocation de bien des Prêtres, dans certaines familles.

Quel eſt le Pontife, quel eſt le Prêtre à qui l'on peut appliquer le témoignage que l'Ecriture rend à Samuël ; » il gouverna, dit-elle, les enfans

» d'Israël avec tant d'intégrité, que
» nul ne lui peut rien reprocher; » où
» est-il? il n'y en a qu'un seul qui le
mérite, c'est Philotime : toujours résident dans son Diocese, qu'il édifie par ses mœurs, autant qu'il l'insttruit par sa parole; c'est lui qui fuit la molesse & la débauche des villes, le luxe & l'orgueil de la Cour, aimé de Dieu, approuvé des hommes, & estimé de tout son peuple, qui le regarde comme son pere, & qu'il regarde comme ses enfans, sans dettes, sans procès, sans faste & sans foiblesses : homme de condition par sa naissance, homme distingué par ses vertus, bon Prêtre, vrai Chrétien, honnête homme & bon citoyen, Evêque & sujet du Prince, voilà le nouveau Samuël, qui, comme Dieu dont il est l'image, n'a pas de rival qui puisse en approcher.



CHAPITRE X.

Des moyens particuliers de se pousser à la fortune dans l'Epée.

L'HOMME d'Epée a cet avantage pour la fortune sur les autres conditions, que l'ambition est ouvertement son but, & qu'il n'a pas besoin de couvrir, comme fait souvent l'homme d'Eglise, ses vues ambitieuses sous le voile d'une modestie affectée, en feignant de ne pas desirer ce qu'il souhaite avec le plus de passion.

L'homme d'Epée ne la met à son côté, que pour s'élever jusqu'aux premiers emplois : il le dit, il le publie, & souvent il se chagrine de ce que la fortune tarde à lui donner les récompenses qu'il croit avoir méritées ; par là, cet état a un grand avantage sur les autres, de pouvoir applaudir à son ambition, & voguer à voiles déployées à la fortune. Tout est brillant, tout est attrayant dans les dehors de cette profession :

l'éclat des récompenſes frappe vivement le cœur; les airs diſtingués qu'on y prend, & qui donnent près de l'un & de l'autre ſexe des entrées favorables; la pompe des habits & des équipages, qui n'y eſt pas ſeulement autoriſée, mais même néceſſaire; l'élévation qui arrive par degrés, & que l'on croit devoir à ſoi-même & à ſon mérite propre; les relations avec les Grands, la liberté d'une vie moins circonſpecte ſur les plaiſirs que celle des autres; toutes ces choſes ſont autant d'appas qui attirent la jeuneſſe, facile à ſe laiſſer prendre par les dehors, & qui ne connoît ſouvent les fatigues, les chagrins & les dangers dont ces avantages ſont contrebalancés, que lorſqu'ils y ſont engagés. Combien de jeunes gens abandonnent l'expectative des charges très-lucratives ou d'emplois qui les conduiroient à une ample fortune, pour une Lieutenance d'infanterie, & dont ils ſe mordent les doigts quand il n'eſt plus temps?

On ne peut auſſi diſconvenir, que la gloire qu'un homme acquiert par les armes, eſt, ſelon le monde, infiniment

ſupérieure à celle que l'on peut ſe donner dans les autres profeſſions, puiſqu'il l'achete au prix de ſon ſang & d'une vie qu'il a mille fois expoſée pour y arriver ; & pour en donner un exemple bien palpable, jettons les yeux ſur le fameux Jean Bart : ce héros né dans une cabane, élevé parmi les pêcheurs & les matelots, a commencé par les moindres emplois ; ſon admirable capacité dans la marine, ſoutenue d'une intrépidité à toutes épreuves, d'une fermeté plus inébranlable que les rochers, d'une prudence conſommée, que rien n'étonnoit ni ne dérangeoit, le rendit la terreur du nord, le bouclier des côtes françoiſes, & le foudre qui a fait trembler dans ſes vaiſſeaux & juſques dans ſes ports, l'uſurpateur de l'Angleterre : une gloire ainſi acquiſe, eſt ſans doute au deſſus de celle que les autres états peuvent donner, & l'on ne peut pas à meilleur titre avoir acquis l'eſtime du Monarque, & les récompenſes illuſtres dont ſa juſtice l'a honoré. Mais ſans citer d'autres modeles, & pour entamer nos inſtructions, nous poſerons pour principe, que pour réuſſir dans cet état, il

faut y être appellé par la voix du cœur, & commencer de bonne heure, si le corps en peut soutenir la fatigue : comme souvent on s'avance suivant son rang, lorsque l'on n'est pas de ceux que leur naissance fait passer sur le ventre des autres, plutôt on part, plutôt on arrive au but.

La vocation dans le métier de la guerre, est la véritable bravoure ; nous la définirons une intrépidité d'ame, avec laquelle nous voyons le péril, & où nous sommes déterminés à nous exposer avec prudence, par le point d'honneur, & en conservant notre jugement avec autant de présence d'esprit, que si nous n'y étions pas : & c'est tout ce qui ne se trouve pas dans les téméraires, les poltrons & les faux braves.

Le téméraire peche, en ce qu'il se jette dans le péril, sans le connoître, & sans être guidé par la prudence, qui consiste à mesurer avec justesse ses forces & celles de son ennemi, & juger s'il y a de la possibilité à réussir dans ce qui se présente. Ce n'est pas que la témérité soit toujours & en toutes occasions, à rejetter : il y en a qui en certaines con-

jonctures, sont nécessaires; & à le bien prendre, il vaut mieux pécher par excès, que par défaut, & principalement le soldat; car, ce n'est pas à celui qui obéit, à examiner la grandeur du péril, c'est l'affaire de celui qui commande.

Le poltron peche, en ce que la connoissance du péril l'excite à l'éviter, & que même jamais il ne fait un jugement juste de ce péril, que son imagination lui grossit, & lui donne en même-temps une si grande défiance de ses forces, qu'il n'ose s'assurer sur elles contre ce péril: ainsi, dès qu'il l'envisage, il le fuit, sans se soucier de l'honneur, auquel il préfere sa conservation.

Le faux brave ou l'hypocrite en matiere de cœur est encore d'une autre espece; il est poltron au fond de l'ame, mais bien loin qu'il mette, comme le vrai poltron, sa lâcheté en évidence, il veut que l'on croie dans le monde que l'honneur le touche, & il fait toutes les démarches extérieures pour l'insinuer: mais le péril est la pierre de touche de ce faux or. Tant qu'il se persuade qu'il n'y a point de péril, il pousse sa prétendue bravoure jusqu'à l'insolence; mais le pé-

ril eſt-il réel, le maſque tombe. De là vient que quand ces ſortes de gens ſe trouvent avec ceux qu'ils croient plus poltrons qu'ils ne le ſont eux-mêmes, ils s'élevent contre eux juſqu'à l'inſulte; mais ſont-ils devant gens qu'ils connoiſſent vrais braves, ils plient, & ſouffrent toutes ſortes d'outrages.

Diſtinguons encore, que quand nous parlons du vrai brave, qui connoît le péril, & qui s'y expoſe avec connoiſſance, jugement & prudence, nous ne prétendons pas dire que ce ſoit ſans émotion intérieure; car tout homme, tel qu'il puiſſe être, s'il n'eſt fou, ſent la nature ſe remuer à la vue du péril. Il y a dans tous les hommes un certain deſir de ſe conſerver, que la nature elle-même leur a imprimé, & que tout le raiſonnement imaginable ne peut ſupprimer; mais le devoir, l'honneur, la confiance qu'il a dans ſes forces, & le deſir de vaincre ſon ennemi, qu'il ſait n'être pas invincible, triomphent de cette émotion, qui ne ſe fait plus ſentir dans l'action; & qu'au contraire, les poltrons & les faux braves la ſentent plus dans l'action, qu'auparavant. Dans les pre-

miers, l'action donne par sa chaleur plus de mouvement & de rapidité au sang, il s'en éleve plus d'esprit au cerveau, qui empêchent alors l'imagination de voir le péril. Le second sent plus d'émotion dans l'action, qu'auparavant, parce que l'appréhension étant plus forte que la vue de son devoir, le desir de la gloire, ou la confiance en ses forces, le sang se retire par un effet naturel, se refroidit & se condense à mesure qu'il approche du péril: & ce froid, qui le fait trembler, empêche que les esprits chauds ne lui montent à la tête. De là vient aussi, que le faux brave est toute vanité quand le péril est éloigné, & fuit, dès qu'il est proche. Nous pouvons poser pour principe, appuyé sur l'expérience, que de dix hommes, il y en a sept au moins poltrons ou faux braves: ceux-ci ne s'avancent que lentement à la fortune, ou par des sentiers, des intrigues, & de la faveur.

La véritable bravoure est donc l'attribut essentiel de l'homme de guerre, comme la piété est celui de l'homme d'Eglise, la souplesse celui du Courtisan, l'équité celui du Juge, l'exactitude & la probité celui du Financier, & la bonne

foi celui du Négociant. Mais cette qualité ſeule ne ſuffit pas pour ſe pouſſer ; il faut qu'elle ſoit accompagnée de beaucoup d'autres, dont la principale & la ſeconde en ordre, eſt la ſageſſe : il n'y a pas d'état qui en exige davantage. Tout homme qui a une épée à ſon côté, & qui veut réuſſir, doit ſe faire un principe d'être plus ſage que dans toute autre condition, parce que les occaſions de faire des folies ſont plus fréquentes. L'amour, le jeu, le point d'honneur, dont on ſe fait ſouvent une fauſſe idée, la facilité d'exciter & de vuider une querelle, le deſir que l'on a d'être eſtimé brave, le parti que l'on croit devoir prendre pour ſes amis offenſés, toutes ces choſes ſont autant d'écueils à la fortune d'un homme d'Epée, s'il ne ſait les éviter : la loi eſt auſſi rigoureuſe, qu'elle eſt juſte, & les ſuites funeſtes. Il ne faut qu'un peu de réflexion, pour rendre ſage ces pointilleux d'honneur, qui le mettent où il n'eſt pas ; puiſque le véritable honneur eſt de vouer ſon ſang au ſervice du Roi & de l'Etat, & non pas de le prodiguer par une fureur criminelle dans des querelles, dont la ſource eſt moins que rien.

Un regard, un ris, une imagination, des dragées composées avec du chicotin dans un temps de carnaval, ont eu des suites funestes. Mais, supposant qu'il y eut de véritables offenses, y en a-t-il de si graves, qu'elles ne puissent être réparées par les voies établies? & ne faut-il pas que notre sagesse, ou celle de nos amis, nous fasse sacrifier cette offense à l'obéissance que nous devons au Souverain, qui a fait la loi avec autant de justice, que de prudence & de nécessité. Feuilletons les histoires anciennes, nous ne trouverons point que cette fureur des duels fût connue dans la République romaine : elle n'a pris naissance dans cet empire, que depuis l'inondation des Goths. Nous ne devons employer le secours de notre épée, ni pour nous, ni pour nos amis; pour nous, en n'offensant personne, prévenant ou détournant les querelles, & ne donnant jamais une sinistre interprétation aux paroles & aux actions de nos camarades. Il est rare que l'on se brouille avec des inconnus : & ce qu'il y a de cruel, c'est que les affaires arrivent le plus souvent entre les meilleurs amis. Si vous offen-

ſez mal à propos votre ami, n'imputez pas à lâcheté de le ſatisfaire, c'eſt une juſtice, c'eſt une vertu s'il vous offenſe, ce ſera une généroſité louable de vous contenter des juſtes ſatisfactions qu'il vous offrira; & moins vous lui en impoſerez, plus vous aurez de gloire. On doit auſſi employer ſa ſageſſe pour les autres, en ne faiſant jamais de rapport; au contraire, en adouciſſant les eſprits, détruiſant l'aigreur, & propoſant toujours des voies d'ajuſtemens, lorſqu'il y a offenſe. Ce long article doit prouver que le duel, que des raiſons politiques ont rendu infame, eſt dans la profeſſion militaire le plus dangereux écueil de la fortune.

Mais, dira-t-on, un homme d'Epée ſouffrira-t-il une atteinte à ſon honneur? & cet honneur n'eſt-il pas comme la neige, qui ne reprend jamais ſa blancheur, dès qu'elle l'a perdue? La queſtion eſt de ſavoir en quoi conſiſte cet honneur, qu'il ne faut pas meſurer ſur l'imagination échauffée d'un homme tendre & délicat qui ſe croit offenſé; le premier & le véritable honneur conſiſte dans l'obéiſſance à la loi & aux

justes volontés du Souverain; & l'infraction de cette loi, qui nous rend criminels, donne une plus grande atteinte à notre honneur, que toutes les offenses que nous pourrions recevoir d'un particulier; parce que l'infraction de cette loi ne se peut réparer. Mais, il y a un second effet qui est bien nécessaire à cette profession, c'est de nous rendre extrêmement circonspects dans nos paroles, en ce qui concerne nos supérieurs; un mot échappé & rapporté avec un mauvais tour, peut renverser notre fortune; combien d'exemples de gens exilés, renvoyés de la Cour pour une raillerie & un mauvais bon mot contre les Favoris du Prince, contre les Ministres & même les Favoris des Ministres? Il y a tant de gens qui cherchent à faire leur cour aux dépens des autres, qu'on est trahi dans le moment que l'on croit ne parler qu'à ses amis les plus fideles; & c'est dans les armes qu'il faut avoir cette circonspection, plus que par-tout ailleurs; parce que l'avancement dépend du bon ou du mauvais compte que les Généraux ou les Ministres rendent de la conduite d'un homme; & l'on est

fouvent bouleverfé, fans que l'on fache la caufe de fa chûte.

Lorfque l'on fe fent donc le cœur propre par une vraie vocation à cet état, & que l'on s'eft déterminé à cette fageffe néceffaire, il faut travailler à acquérir les talens relatifs au mêtier de la guerre ; & ils ne font pas d'une petite difcuffion. Sans parler des exercices qui rendent le corps plus fort, plus agile, plus fouple & plus adroit, & qui font du reffort des peres qui deftinent leurs fils aux armes ; comme la danfe, qui donne un air aifé & plus de grace ; la falle, qui dénoue les nerfs, rend le corps plus fouple, & fert à fe défendre dans les cas indifpenfables ; le manege, qui apprend à fe rendre maître des chevaux, les monter adroitement, & les connoître : trois exercices abfolument néceffaires ; il eft d'une extrême conféquence de s'appliquer à quatre fciences préliminaires, qui dans la fuite feront pour tous Militaires, de très-grandes difpofitions à leur avancement ; la Géographie, l'Hiftoire, les Mathématiques, dont les Fortifications font la partie principale, & les langues voifines, mais fur-tout l'allemande.

Outre que la Géographie eſt la bouſſole de l'hiſtoire, & que l'on ne peut prendre goût à l'une, ſi l'on ignore l'autre, il eſt certain que les connoiſſances que dônne cette ſcience, ouvrent l'eſprit pour concevoir l'état & la ſituation des lieux où l'on peut ſe rencontrer; mais il faut diſtinguer la Géogaphie en générale, & particuliere. La générale, eſt la connoiſſance de la ſituation de tous les Etats du monde, quelle mer ils touchent, de quels grands fleuves ils ſont arroſés, leur étendue, la diviſion de leurs provinces, & les principales villes: c'eſt en gros ce que l'on doit ſavoir touchant les pays où l'on croit ne devoir point exercer ſa profeſſion. Nous venons d'en conſommer l'ouvrage, & nous y avons joint l'hiſtoire de chaque Etat, de chaque province & de chaque ville capitale, ainſi que l'hiſtoire philoſophique de l'intérieur de la terre, & tous ſes ſyſtêmes qui ont parus à ce ſujet: ouvrage d'une diſcuſſion extrême, & qui pourra former quatre volumes in-quarto. Nous conviendrons qu'il a exigé plus de temps & de patience, que d'invention. A l'égard des endroits où les différentes guerres peu-

vent faire conduire les armées, qui sont souvent son propre pays, & les Etats circonvoisins, l'homme de Guerre doit s'en procurer des connoissances bien plus détaillées. Il ne faut pas qu'il se contente de savoir quels grands fleuves les arrosent, & quelles villes sont sur ces fleuves, mais il ne doit pas ignorer jusqu'aux moindres rivieres dont chaque province est coupée. La meilleure méthode pour apprendre bien la Géographie, c'est par l'Hydrographie, c'est-à-dire, par les eaux; car, comme il est peu de villes qui ne soient sur quelque riviere, sitôt que l'on en sait le cours, & quelles Places en sont arrosées, l'on sait d'une maniere très-utile, leur situation.

Il faut donc premiérement, par les cartes entieres des royaumes voisins, en prendre une connoissance générale, & ensuite, par les cartes particulieres de chaque province, s'instruire à fond.

Cette science paroît plus importante au premier coup d'œil, à ceux qui suivent le service de la mer; mais elle est fort différente. Celui qui agit sur terre, doit principalement s'attacher à la Géographie intérieure, & le Marin à l'exté-

rieure, qui se réduit à trois parties ; la connoissance des mers, celle des côtes, & celle des ports. Non-seulement ces connoissances sont utiles, mais même agréables, en ajoutant au plaisir que l'on prend dans les diverses lectures.

C'est dans l'histoire qu'un homme d'Epée peut prendre tous les sentimens propres à soutenir son caractere avec honneur ; elle lui représente des actions glorieuses, où la valeur, la prudence, la magnanimité, la constance, les ruses, les stratagemes ont exécuté de grandes entreprises. Les guerres sont l'ame des histoires ; c'est là qu'il peut apprendre les attaques & les défenses, & se former sur le modele des grands hommes, dont les actions y sont dépeintes ; & qu'en nourrissant son esprit d'une lecture aussi convenable que divertissante, il fortifie son courage, forme son jugement, éveille son génie, rafine sa politique, anime son émulation, & s'affermisse dans l'habitude de toutes les vertus, qui font les grands Capitaines. Alexandre plaçoit l'Iliade d'Homere sous le chevet de son lit ; Scipion faisoit de l'histoire d'Alexandre, ce qu'Alexandre

avoit fait de celle d'Achille ; & César pleura de jalousie contre ces grands Hommes, de ce qu'il avoit encore si peu fait, à l'âge où ils avoient acquis tant de gloire. Ajoutez, que les actions de ce même César, qu'il a si purement décrites lui-même dans ses admirables Mémoires, ont été de savantes leçons pour ceux qui les ont suivies : & c'est sur son modele, & sur l'idée qu'il a lui-même donnée de sa capacité & de sa conduite, qu'un nombre infini de grands Hommes se sont formés : c'est le plus précieux monument qui nous soit resté. Tout Militaire doit le lire, non par la simple curiosité de l'histoire, mais y étudier toutes les démarches de ce grand Conquérant de l'antiquité ; examiner les précautions judicieuses, ses campemens assurés, la promptitude & l'ordre de ses marches, la discipline exacte de son armée, cette intrépidité & cette présence d'esprit avec lesquelles il attaquoit & prenoit, au milieu de l'action, son parti, suivant les conjonctures & les nouveaux incidens qui se présentoient ; sa générosité & sa distinction prudente dans les récompenses dont il honoroit le

ſoldat qui avoit bien rempli ſon devoir, l'adreſſe de ſes ſtratagemes, ſa pénétration dans les projets de ſes ennemis, pour les prévenir, les déconcerter & les battre : voilà ce qu'il faut étudier, & en faire une application continuelle ſur toutes les conjonctures, & peu à peu ſe faire une habitude d'entrer dans ſon génie, & de ſe rendre grand Capitaine.

Quoique l'on blâme les idées folles qu'un ſimple Capitaine prend ſur ſa fortune, l'ambition eſt ſi louable dans le Militaire, que tout jeune homme qui commence, doit ſe propoſer pour but d'arriver au commandement général : & cette noble ambition eſt l'ame des belles actions qui conduiſent à la gloire ; & pourquoi ne porteroit-il pas ſa vue ſur le bâton ? le chemin n'eſt-il pas ouvert au mérite & à la vertu ? il faut y arriver ou mourir dans la route, & non pas comme la plupart de nos Militaires, qui ne viſent qu'à la Croix de S. Louis, pour aller enſuite ſe réfugier dans leurs Provinces : tous en général, ne ſont-ils pas ſoutenus de l'émulation & des exemples des grands Hommes qui les ont précédés.

La troisieme science, est celle des Mathématiques, & particuliérement des Fortifications. Lorsqu'un homme, qui entre dans l'état Militaire, se sent assez d'intrépidité & le génie propre à cette science, il doit la cultiver & s'ouvrir cette route à la fortune ; elle est plus périlleuse que les autres, mais elle abrege le chemin ; & pour peu que le mousquet & le canon ménagent l'Ingénieur, il se voit bientôt avancé. La profonde capacité de M. de Vauban, & après lui, celle de M. D. ont porté au plus haut degré cette science, qui jusqu'à eux, n'avoit été qu'ébauché. Ils ont réduit l'attaque & la défense dans un art si sûr, qu'ils pouvoient, à point nommé, répondre du jour qu'une Place devoit se rendre. Par leur prudence, ils ont su ménager & couvrir les attaques ; de façon, que la plus forte Place coûte moins de monde pendant tout un siege, qu'elle n'en coûtoit autrefois à une seule ouverture de tranchée. C'est sur les leçons de ces grands génies, c'est sur les regles qu'ils ont prescrites, qu'un jeune Militaire doit étudier, & s'appliquer à une science aussi nécessaire à l'Etat, que profitable

profitable à celui qui la met en pratique.

Quand même un jeune homme ne feroit pas employé dans le Génie, ou qu'il ne voudroit pas s'y pouſſer, il eſt toujours à propos qu'il ſache à fond, & par les regles, les fortifications. Ne feroit-il pas ridicule de voir un Officier qui s'eſt trouvé à des ſieges, ignorer les termes des fortifications; ne ſavoir pas la différence de la fauſſe bray & du chemin couvert; confondre la face & le flanc d'un baſtion, l'ouvrage à corne & le couronné; s'imaginer entendre de l'hébreu, lorſqu'on lui parle de ligne de circonvallation, de ligne fichante, de parallele, de perpendiculaire, d'angle ſaillant & rentrant. Car enfin, un homme peut-il croire qu'il s'acquittera du commandement dans l'attaque ou la défenſe d'une Place, s'il ne poſſede à fond la connoiſſance de toutes les parties de cette Place fortifiée? C'eſt donc une néceſſité indiſpenſable à un jeune Officier, de s'inſtruire des fortifications par les principes, non-ſeulement pour en connoître les termes, & en faire la diſtinction, mais pour ſavoir ce que chaque

partie opere pour la défenſe, & de quelle maniere elle peut être le plus avantageuſement attaquée ou défendue.

Paſſons à la quatrieme qualité préliminaire & qui renferme la ſcience des langues circonvoiſines de ſa patrie, & ſurtout de l'allemande. L'italienne eſt plus pour l'agrément, que pour l'utilité, quoiqu'il ſoit à propos de ne la pas ignorer; mais comme l'allemande eſt la mere de toutes les langues du nord, qu'elle eſt entendue depuis la Suiſſe juſqu'à la Ruſſie, & que la quantité d'Etats où elle eſt en uſage, donne à un homme qui la ſait parfaitement, une grande facilité pour ſe traveſtir dans les occaſions, & qu'avec la langue françoiſe & l'allemande, on peut aller par toute l'Europe, un Officier françois trouvera, dans toutes ſortes de rencontres imprévues, beaucoup d'utilité à ſavoir la langue allemande, & ſera toujours diſtingué par les Généraux, dans les expéditions où cette connoiſſance peut fournir quelque avantage, étant difficile que ſans elle on puiſſe être bon Partiſan ou bon Négociateur.

Sitôt qu'un jeune homme entre dans les troupes, il faut, comme il a été dit

ci-dessus, qu'il se mette dans la tête de vouloir arriver aux premiers commandemens, & qu'il se persuade qu'il y arrivera, s'il s'en rend capable: prévenu de ce desir, & flatté de cette espérance, il ne fera pas un pas sans ouvrir les yeux pour s'instruire, pour étudier les démarches de ceux qui sont au dessus de lui, pour en pénétrer, s'il se peut, les motifs, pour réfléchir sur les avantages & sur les inconvéniens qui en résultent : mais sur toutes choses, il faut qu'entre les grands Officiers, il s'en propose un, dont la conduite lui paroîtra la plus digne d'être imitée, & qu'il s'attache à régler du petit au grand ses démarches sur celles de son modele.

Pour entrer dans un détail des connoissances que l'on n'acquiert que par l'expérience, nous les réduirons à cinq ; maintenir le soldat dans la discipline, marcher, camper, se battre, attaquer & défendre une Place.

La discipline générale regarde les Commandans en chef, mais chaque Officier en particulier doit la faire observer à sa troupe, & c'est le fondement de toutes choses. Le soldat indiscipliné

perd ſon Officier par ſa déſobéiſſance; par ſa débauche, & l'Officier perd ſon ſoldat par la déſertion. Pour rendre cette diſcipline ſolide & efficace, il faut que l'Officier ſe faſſe tout à la fois aimer & craindre : il ſe fait aimer par les ſoins qu'il prend de procurer au ſoldat tous les adouciſſemens poſſibles, le ſoulageant dans ſes bleſſures & dans ſes maladies, & le récompenſant par quelques libéralités, lorſqu'il a fait une belle action, mais qu'il lui imprime en même-temps une crainte reſpectueuſe ; de façon que cette douceur & cette humanité ne l'empêchent pas de ſoutenir ſon autorité & ſon commandement abſolu ; & qu'en puniſſant ſes fautes, il lui faſſe ſentir plus la juſtice, que la ſévérité. Il faut donc que le jeune Officier ſoit à la fois bon & fier, compatiſſant & rigoureux, qu'il tienne le ſoldat dans un travail aſſidu, pour ne point le laiſſer amollir dans l'oiſiveté, qu'il ait un ſoin exact de ſa ſubſiſtance & de ſon vêtement : le ſoldat qui eſt bien nourri, penſe moins à déſerter.

Un jeune Officier, dès les premiers pas dans le ſervice, doit obſerver la mar-

che générale d'une armée, pour s'en imprimer peu à peu des idées qui dans la suite lui soient autant de leçons pour le commandement auquel il aspire. Il doit examiner quelles mesures prennent les Généraux, suivant la force & la foiblesse de leur armée, suivant que l'on est couvert ou découvert, suivant les terreins qu'ils occupent, commodes pour une marche, ou embarrassés de défilés par des bois, par des eaux, ou par des montagnes; en un mot, qu'il observe l'ordre de la marche, les dispositions qui assurent celle de l'artillerie & des bagages, & avec quelles liaisons toutes ces parties se correspondent, pour se soutenir en cas d'attaque.

Il faut que l'Officier, qui veut s'avancer & s'instruire, examine avec soin les mesures que prend un Général, pour donner à son camp la sûreté & la commodité. Pour la sûreté, de quel côté & de quoi ce camp est couvert, quels défilés le séparent de l'ennemi, par quels endroits il peut être attaqué, comment le Général assure ces endroits: quant à la commodité, elle dépend de la facilité d'avoir le pain, le fourrage, l'eau & le

bois, de façon que sur la foi de la vigilance du Général, le soldat puisse tranquillement s'abandonner au repos; cette science des campemens dépend sur-tout, de faire lever le plan du campement, dans une carte si exacte, que le moindre buisson n'y soit pas oublié : cette méthode, qui soulage la mémoire, ne laisse échapper aucune circonstance.

La capacité, pour ce qui concerne les batailles, est si vaste, que la vie d'un homme suffit à peine pour arriver à la perfection : mais à mesure qu'un Officier s'avance dans le commandement, il doit s'appliquer à étudier la conduite des grands Capitaines, non-seulement dans l'éclat des affaires générales, mais dans les moindres rencontres, qui sont souvent en petit, les images des grandes batailles; or, cette capacité se divise en trois temps; celui qui précede l'action, celui qui l'accompagne, & celui qui la suit. Ce qui précede l'action, consiste à connoître ses forces & celles de son ennemi; choisir un terrein avantageux, suivant que l'on est supérieur ou inférieur en cavalerie ou en infanterie; disposer avec jugement son armée, de maniere

qu'aucune partie n'agiſſe, qu'elle ne puiſſe être ſoutenue; & ſur-tout, tenir l'eſprit du ſoldat dans une aſſurance preſque certaine de la victoire, & le diſpoſer de longue main à deſirer le combat.

La précaution de s'aſſurer une retraite en cas que l'on ſoit battu, réſulte de la ſuite du combat; on peut néanmoins la mettre parmi les choſes qui le précedent, & elle fait partie du choix du terrein: ce n'eſt pas que dans des coups de déſeſpoir, il ne ſoit arrivé à de grands Capitaines de s'ôter tout eſpoir de retraite, pour animer le ſoldat à vaincre ou à mourir.

Dans l'action, il arrive tant d'incidens divers, qu'il eſt impoſſible d'en donner d'autres leçons que l'expérience même, & la lecture des batailles décrites par les bons Auteurs; mais ce que l'on voit ſoi-même inſtruit encore mieux. La capacité dans l'action, ſe peut donc réduire à charger à propos, ſoutenir avec fermeté, ſecourir ce qui s'affoiblit, rallier ce qui eſt rompu, enfoncer l'ennemi, profiter de ſon déſordre, & rétablir le ſien: car, tout ce qui peut arriver dans une bataille, eſt relatif à l'une

de ces choses : & quant à ce qui suit le combat, il se renferme selon l'événement à deux points uniques, pousser la victoire, ou assurer sa retraite ; & pour l'un & l'autre, la prudence est d'une grande utilité. L'Amiral de Coligni se vit battu quatre fois, & reparut toujours en état de combattre, parce qu'il savoit admirablement faire ses retraites, & réparer ses disgraces. Il ne faut pas pour la perte d'un combat se désespérer, la fortune a ses caprices & ses vicissitudes; tel est aujourd'hui battu, qui battera demain ; il y a plus de gloire dans une retraite, que dans une victoire mal ménagée. Ce n'est donc pas assez que le jeune Officier apprenne à se bien battre, il faut qu'il étudie les démarches d'un Général, ou victorieux ou vaincu, pour profiter de sa bonne fortune, ou réparer son malheur.

A l'égard de l'attaque ou de la défense des Places, c'est la science des Ingénieurs, qui les dispose à une bonne défense, & donne les regles pour l'attaque ; mais c'est la tête de celui qui attaque ou qui défend, qui vient à bout, ou d'emporter ou de garantir la Place.

Tout Officier qui veut arriver à ce commandement, doit s'inſtruire de trois choſes ; ce qu'il faut de troupes pour attaquer ou défendre la Place dont il s'agit ; quelles munitions de bouche lui ſont néceſſaires, & d'où il les tirera ; & enfin, de quelle artillerie il a beſoin pour s'en rendre maître, ou pour en ſoutenir le ſiege : ce ſont des détails où le jeune Officier entrera peu à peu, à meſure que les occaſions lui en donneront l'expérience.

Malgré toute l'étude, les connoiſſances, & la capacité, il y a des gens nés malheureux : mais quand les talens & la bravoure ſont connus des Généraux, ils ne laiſſent pas de faire leur chemin : dans ce cas, il eſt beſoin de Patrons plus zélés, qui prônent & qui faſſent valoir leurs ſervices ; avec le bonheur même, les Patrons ſont néceſſaires. Il faut que tout Officier parvienne à être connu du Roi, ou par ſoi-même, ou par la voie des Miniſtres, ou par le moyen de ſes ſupérieurs, ou par les intrigues qu'il ſe ménagera auprès des premiers Commis ; car, comme pour entrer au cabinet, il faut

monter l'escalier, traverser les anti-chambres & les salles ; ainsi pour se faire connoître du maître, il faut être connu de ceux qui peuvent faire passer notre nom jusqu'à son oreille, & qui sont préposés pour la direction de la guerre. Un Tableau ne paroît que suivant le jour qu'on lui donne.

En vain, dira-t-on, qu'un Officier qui a de la valeur, de la conduite & de la capacité, ne peut manquer de Patrons, nous répondrons que la destinée y a souvent plus de part que la Justice ; mais que c'est toujours un grand avantage d'avoir les talens du mêtier, & d'éviter les cinq écueils, qui ruinent souvent la fortune de l'homme d'Epée ; le duel, qui est le plus funeste ; le jeu, l'amour, l'avarice, & le dépit. Le jeu, nous met hors d'état de fournir aux dépenses nécessaires de la campagne ; l'amour, nous fait manquer à nos devoirs ; l'avarice nous perd, en cherchant à s'enrichir par des rapines ; le dépit nous fait tort, en se chagrinant de ne pas voir son mérite assez-tôt récompensé ; en se retirant du service, on perd en un moment vingt années de peines & de travaux.

Le ſervice de la marine, quoique différent de celui de terre, ne demande pas moins d'étude & de capacité : la valeur, la ſageſſe, & la fuite des écueils y ſont auſſi néceſſaires ; on pourroit même dire, que l'Officier de mer a bien plus de choſe à ſavoir que celui de terre, puiſqu'il faut qu'il ſache non-ſeulement tout ce que celui-ci ne doit pas ignorer, afin de s'en ſervir lorſqu'il eſt obligé de faire une deſcente, mais qu'il doit y ajouter une infinité de ſciences qui ſont inutiles à l'Officier de terre, & qui demandent & plus d'eſprit, & plus d'application.

Il faut qu'il apprenne d'abord à parler mer, c'eſt-à-dire, qu'il ſache tous les termes affectés à la navigation ; qu'il connoiſſe la ſtructure de toutes ſortes de Bâtimens, leurs forces & leurs uſages, l'ordre des embarquemens, les munitions de guerre & de bouche néceſſaires pour chaque Vaiſſeau, ſuivant l'équipage & le nombre de ſoldats dont il eſt monté, les vents & leurs différens effets, ſuivant la maniere dont on les reçoit, & la force du Bâtiment ; toutes les diverſes manœuvres qui s'emploient dans les diffé-

rentes occaſions, les prqnoſtiques des temps, la Géographie marine, qui renferme la connoiſſance des mers, des courans, des écueils, des bancs, des côtes, des caps, des rades, & des ports; la maniere d'attaquer & de ſe défendre, celle dont on inſulte une Place maritime, & l'ordre que l'on doit apporter à débarquer & à rembarquer.

S'il y a quelques déſagrémens dans le ſervice de mer, c'eſt de ne pouvoir jamais y ſervir ſous les yeux de ſon maître, mais on y va plus vîte à la fortune; parce que le nombre des Officiers n'eſt pas ſi grand, que l'on court plus de riſque, & qu'il eſt plus difficile d'y acquérir une auſſi profonde capacité.

L'intrépidité paroît plus néceſſaire, mais elle doit ſe méſurer au péril; plus il eſt grand, plus il faut être intrépide pour le braver : en faut-il moins pour monter ſur une brêche hériſſée de piques & de mouſquets, ou à forcer un Ouvrage l'épée à la main, qu'à venir à l'aide des grappins à l'abordage d'un vaiſſeau, & s'en rendre le maître.

Mais une obſervation utile pour ſa fortune, c'eſt de concevoir que dans

l'Epée tant d'Officiers d'un grand mérite aſpirent & travaillent à leur élévation, que l'on n'a pas trop du ſien & de tout l'appui de ſes Patrons pour ſoi-même; & qu'ainſi, il ne faut point prodiguer ſa faveur & ſon crédit, pour des gens qui ne le méritent pas, & qui n'ont rien par eux-mêmes qui puiſſe les pouſſer & les mettre en état de rendre la pareille; car, tout ce que l'on demande à la Cour, tient lieu de quelque choſe; & l'indignité de celui pour qui on s'emploie, augmente le poids de l'obligation que l'on en a au Souverain: mais, quand c'eſt pour de bons ſujets, & qu'il s'agit d'aider la vertu pour la mettre dans la route de la fortune, il ne faut point feindre de s'employer, parce que la fortune que l'on procure à un homme de mérite, fait honneur; & la reconnoiſſance, qu'il ne manque jamais d'en avoir, paie avec uſure l'appui qu'on lui a prêté.

Tout ce diſcours ſe réduit donc à avoir dans le mêtier des armes, de la vraie valeur, ſans être téméraire, poltron ou faux brave; que l'on doit y être plus ſage qu'en tout autre état; que l'on ne peut

y acquérir trop de capacité; qu'il faut s'ettayer de patrons qui faſſent valoir les ſervices; y éviter les écueils du duel, du jeu, de l'amour, de la rapine & du dépit; & enfin, ménager ſon crédit, ſans le proſtituer à des indignes.

Voici quelques traits du diſcours ſur le même ſujet, dans le livre intitulé: *l'Ecole de l'Homme XV. leçon.*

La profeſſion des armes, eſt, de toutes les profeſſions, celle qui demande la vocation la moins équivoque.

L'homme d'Egliſe peut impoſer, par la régularité de ſon extérieur; ſans avoir de piété, on le croira dévot; les apparences trompent. Un homme recueilli aux pieds des Autels, qui ſait adroitement faire prendre le change à ceux dont il craint d'être obſervé, & qui fuit l'éclat & le grand jour, peut facilement paſſer pour pieux, quoiqu'il ne ſoit ſouvent qu'un hypocrite bien maſqué.

Point d'hypocriſie plus mal aiſée à ſoutenir, que celle d'un faux brave: on ſonde de trop près le fanfaron & le poltron, pour que l'un & l'autre puiſſent long-temps jouer la bravoure.

La dévotion peut venir à certaines gens : l'exemple ou la réflexion operent ſouvent des converſions inattendues, le courage n'eſt point de ces vertus qui s'acquierent, & que l'on ſoit à même de ſe procurer; on en a en naiſſant, ou l'on n'en aura jamais ; il eſt inutile de méditer pour ſe rendre brave, c'eſt une vertu du cœur, & qui ne doit même rien aux ſentimens.

Il y a une école militaire, on y apprend le maniement des armes, le ſalut de l'eſponton, à dreſſer un cheval & à s'en ſervir, l'exercice, les évolutions militaires, la partie des Mathématiques propres à la guerre, l'art de lever un plan, la ſcience des campemens, les ruſes & la méthode pour les employer, & les regles pour s'en défendre ; mais ce que l'on ne trouve ni chez le Mathématicien, ni dans les Livres, ni à l'Académie, c'eſt du courage ; ce qui cependant conſtitue eſſentiellement l'homme de guerre.

Celui qui, avec la connoiſſance la plus parfaite de l'art militaire, ne ſe ſent pas l'ame au deſſus de toutes craintes, n'eſt proprement qu'un hiſtorien, qui

asseoit un camp dans son cabinet & au coin de son feu, qui ouvre une tranchée sur son bureau, qui emporte une contrescarpe le cul dans son fauteuil, ou qui gagne une bataille à coup de plume : c'est un nouvelliste du Palais royal, qui trace un plan de bataille au bout de sa canne, qui d'un tour de poignet force un retranchement, & qui jette avec le sable toutes les troupes alliées dans l'Escaut : l'un & l'autre savent ce que c'est que cavalier, ravelin, & chemin couvert; on est bientôt rassasié des merveilles de la guerre quand on y a peur, & l'effet des bombes ne divertit pas long-temps.

Il est donc absolument nécessaire de bien connoître son cœur, & d'en être bien sûr, pour entrer dans l'état militaire : je n'ose dire, qu'il faudroit l'essayer; les conséquences de mon avis pourroient devenir trop dangereuses. Je suppose donc que l'on soit assez bien éclairci sur soi-même, pour se savoir de la fermeté dans les dangers, de l'intrépidité & de la valeur, un grand sens & de la prévoyance : il reste encore à consulter son tempérament & sa com-

plexion ; aura-t-on la force de ſupporter les fatigues d'une tranchée ? ſouffrira-t-on dans l'occaſion la faim & la ſoif ? couchera-t-on aiſément ſur la dure ? pourra-t-on paſſer les nuits au bivouac ? que de prudence, pour maîtriſer ſa colere ! que de ſageſſe, pour diſtinguer un véritable affront de ce qui n'en a que l'apparence ! que de douceur ne faut-il pas dans les manieres ! que de probité dans les mœurs ! que de droiture dans l'eſprit ! qu'il faut de diſcernement pour faire des amis à l'armée ! que de ménagemens pour ſe les conſerver !

L'art militaire eſt l'art des Grands, l'art diſtingué, & celui que les Rois aiment & favoriſent. Il conduit loin : ſes prééminences ſont brillantes, ſes récompenſes ſont nobles, ſes haſards, ſes ſuccès, & ſes malheurs mêmes ne menent qu'à la gloire : la fortune y eſt grande, & auſſi rapide que les riſques.

Chaque profeſſion a un préjugé qui lui eſt propre : celui de l'art militaire, c'eſt l'honneur ; il eſt le principe & le nerf de tout le corps, comme la fin principale de toutes ſes actions ; toutes les vertus s'établiſſent à l'abri de ce préju-

gé, du moins les vertus politiques, comme la bravoure, la générosité, la magnanimité, & généralement toutes celles qui concourent à former ce qui s'appelle l'honnête homme; car la vraie vertu demande trop de circonspection, & un homme de guerre s'en croit dispensé par son état.

L'honneur a un frere bâtard qui le représente souvent, que l'on reçoit & que l'on caresse, à cause de la ressemblance qu'il a avec lui : c'est le faux honneur. Que d'attentions pour le connoître & s'en méfier ! il ne se laisse pas marcher sur le pied ni coudoyer, il ne pardonne ni un sourire, ni la plus innocente plaisanterie, il n'a ni amis, ni parens, il ne dit que deux mots: meurs ou tue. Il est dans le monde, ce que la superstition est dans la Religion; il outre tout, offense Dieu, & se rend redoutable aux hommes. L'homme de bien a autant d'avantage sur celui qui se laisse conduire par le faux honneur, qu'il y a de distance entre l'homme pieux & le superstitieux.

L'homme de cœur pense à remplir ses devoirs : il va à la tranchée, se trouve

à la tête d'un piquet destiné à attaquer un Ouvrage, ou forcer un retranchement sans vanité, il ne tremble pas dans le péril, il ne s'y jette pas.

Le Petit-maître est un héros du premier ordre, dans une ruelle ou à un petit souper.

Le fat est un Matamore de caffé, qui biaise souvent au détour d'une rue & à deux pas de là.

Le faux brave se fait blanc de son épée, pour avoir rossé deux Fiacres, qu'il a mal payés, & pour vingt coups de plat d'épée, dont il a vengé une éclaboussure.

Avec six mois de salle, un peu d'audace, & beaucoup de suffisance, on se mesure avec les héros, est-ce assez pour leur aller à la jarretiere? on se trouveroit plus de niveau avec les assassins & les bretailleurs : qu'ont-ils de moins? le brevet même ne donne pas une ligne davantage.

L'honneur, qui dans l'état militaire tient lieu de toutes les vertus, y remplace aussi la Religion ; à qui il ne laisse souvent qu'un extérieur bien succint & bien borné : le mépris de la Religion a-t-il des principes chez l'homme de

Guerre ? son incertitude pose-t-elle sur quelques connoissances déterminées des choses ? Corbleu, dit l'un, en retroussant son plumet, laissons couler l'eau sous les ponts, & ne disputons pas. Pour moi, dit un autre, en enfonçant son chapeau sur l'œil gauche, je ne conçois rien à cet embrouillamini là, & n'y veux rien connoître ; parlons de boire.

Mille autres se sont faussement imaginés, qu'en se formant absolument une idée de Néantisme pour l'autre monde, on acquéroit de la bravoure, & une intrépidité avantageuse au bien du Prince : idée erronée, fausse prévention : on ne craint point la mort, lorsqu'on a bien vécu. L'espérance d'un Dieu, prêt à couronner l'obéissance d'un sujet qui vient de répandre son sang, ne doit être qu'un motif bien consolant pour les braves, & il est bien propre à fortifier leur courage.



CHAPITRE XI.

De la Fortune à la Cour.

LA matiere de ce Chapitre eſt la plus délicate, & en même-temps la plus néceſſaire, puiſqu'elle regarde la conduite que l'on doit tenir à la Cour, pour y faire fortune, & que les inſtructions que l'on peut donner ſur ce ſujet, ont relation à toutes les autres profeſſions. Quelque parti que l'on embraſſe, il n'y a rien à eſpérer, qu'autant que l'on trouve à la Cour des diſpoſitions favorables pour y être pouſſés & ſoutenus, & que l'on s'y fait des appuis. Comme toute la puiſſance y réſide, toutes les graces en découlent, & il faut y aller comme à la ſource. Ces inſtructions ſeront utiles à toutes ſortes de perſonnes, ſoit qu'elles ſoient fixées à la Cour, ſoit qu'elles y aient de ſimples relations pour leur fortune.

Il y a quatre ſortes de gens qui cherchent à faire ou à maintenir leur fortune à la Cour; les Grands, que leur naiſ-

ſance y attache néceſſairement, & qui ſont dans une obligation continuelle d'être à la ſuite du Souverain; les Miniſtres, ſur leſquels il ſe repoſe de la conduite de ſes affaires, & cette claſſe embraſſe tous ceux qui ſont employés ſous les Miniſtres; les Officiers, qui ſervent dans les différentes charges dont ils ſont revêtus, & dont eſt compoſée la maiſon du Prince; & enfin, les Courtiſans externes, qui ne ſont attachés à la Cour ni par leur naiſſance, ni par des charges, mais qui ont des emplois particuliers qui y ſont relatifs.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit de la décence & du ſecret, de la complaiſance & de l'affabilité: ce ſont des vertus civiles, néceſſaires dans toutes les profeſſions du monde; & c'eſt plus particuliérement à la Cour, qu'il faut en faire uſage, où nul homme ne l'embraſſe, qu'il n'ait en vue d'y faire fortune.

La Cour eſt la ſource & le centre de la fortune; & ſans cet appas, dont le brillant attire tout le monde, qui eſt-ce qui voudroit quitter le repos d'une vie douce & tranquille, pour ſe livrer à la tempête perpétuelle d'une vie remplie d'inquié-

tudes, de rebuts, de chagrins, de jaloufies, de défiances de changemens, & dont il eft difficile de faire la peinture, finon en difant que c'eft un tumulte perpétuel dans le fein de l'oifiveté ; un bal, où l'on n'entre que mafqué, & toujours difpofé à danfer à la fantaifie des autres, & jamais à la fienne ; une banque, où l'on ne commerce qu'en lettres de change, de paroles & de complimens ; & une table, rempli de mets folides, où on ne laiffe pas de fe repaître de nouvelles efpérances & de nouvelles idées ; telle eft la vie du Courtifan ; mais auffi, il faut convenir que c'eft prefque l'unique chemin pour arriver aux grandes places, & qu'il faut être bien malheureux, fi à force de ramer, on n'arrive pas à quelque port.

Le but du Courtifan eft d'arriver à la faveur du Souverain directement ou par réflexion ; il faut donc qu'il ait une continuelle attention à chercher les routes qui peuvent l'y conduire : or, cette faveur préfuppofe deux chofes ; l'une, que le fujet foit connu du Prince, & l'autre, qu'il lui foit agréable.

La naiffance qui attache les Grands

auprès des Rois, & ceux qui ont des charges à la Cour, ont donc trouvé un chemin frayé, & qu'ils n'ont plus qu'à ſuivre, & à travailler à ſe rendre agréables. Mais ceux qui ſont ce que l'on appelle étrangers à la Cour, & qu'y n'y étant pas nés, ni attachés, veulent, comme nouveaux venus, s'y introduire, ont la double peine & de ſe faire connoître, & de ſe faire agréer; & c'eſt ſouvent ce premier pas, qui coûte le plus. Il faut ſe faire connoître du Souverain ou par ſoi-même, ou par des protecteurs; par ſoi-même, lorſqu'on lui rend quelque ſignalé ſervice, ou que l'on ſait ſe diſtinguer par un talent ſingulier, ou par quelque vertu éclatante; & l'on arrive à ce période par protecteurs, lorſque l'on ſe trouve lié ou de ſang, ou d'amitié, ou d'intérêt avec ceux qui en approchent, & qui veulent bien nous produire: il faut, en ce cas, prendre bien garde à la premiere idée que l'on donne de ſoi, à ceux qui ſont au deſſus de nous, parce que les Grands ſont infiniment plus ſujets à la prévention, que les autres; & la premiere impreſſion qu'ils prennent d'un homme, s'efface difficilement.

Etant impossible que les Rois portent leur vue sur tant d'objets divers qui se confondent les uns les autres, l'on voit souvent que si un homme, tel mérite & tels talens qu'il ait, n'est pas produit par un patron qui l'appuie, & le fasse valoir, il pourroit bien demeurer enseveli dans l'obscurité; mais il ne suffit pas de se faire connoître, il faut se rendre agréable. Or, la route la plus naturelle pour s'insinuer avec agrément dans l'esprit d'un Prince, c'est d'étudier son caractere & ses inclinations, pour s'y conformer: car, quoique l'habitude de la dissimulation la rende comme naturelle aux Grands, & que la premiere leçon politique pour un Roi, soit que qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner; cependant, quelqu'impénétrable qu'il s'efforce d'être, si peu que l'on y apporte d'attention, on découvrira & son caractere, & ses inclinations les plus secretes; mais il faut sur cela retenir une maxime très-importante: c'est que plus la pénétration entrera dans l'intérieur du maître & de ses penchans, moins il faut lui faire appercevoir que nous les connoissions, & en profiter,

en entrant dans tout ce qui peut lui plaire.

Toutes les inclinations d'un Prince ſe rapportent, ou à la gloire, ou au plaiſir; ſa gloire conſiſte dans une haute réputation de vertu & de grandeur, à être abſolu dans ſes Etats qu'il aggrandit & dont il aſſure le repos, redouté de ſes ennemis dont il triomphe, aimé de ſes ſujets dont il établit le bonheur, puiſſant, riche, & obéi: ſes plaiſirs conſiſtent ou dans l'inclination pour les ſciences, ou dans la magnificence des bâtimens, preſque toujours ſuivie du luxe des meubles, ou dans les charmes de l'harmonie, ou dans la chaſſe, ou dans l'amour, ou dans l'amas des tréſors. Il eſt conſtant que les Princes voient agréablement ceux qui contribuent à leur gloire & à leurs paſſions, & c'eſt auſſi très-ſouvent ce qui éloigne de la Cour d'un Prince les hommes d'une vertu auſtere, & les miſanthropes. Heureux l'Empire à qui Dieu a donné un Souverain qui a pour principal objet la gloire de ſa Monarchie & la félicité de ſes ſujets, qui n'a que des paſſions douces, auſſi juſte qu'il eſt vaillant,

auffi modéré qu'il eft heureux ; c'eft celui que l'on peut appeller le Bien-aimé & qui mérite de l'être : fon abord facile & attrayant, la plus belle & la plus agréable phyfionomie du monde défigne la bonté de fon intérieur ; plus aimable encore que majeftueux, on ne le voit point fans lui faire dans fon cœur une harangue & un compliment de félicitation & d'amour.

Paffons à d'autres inftructions, & pour cela, fuppofons que le mérite nous a fait connoître du Souverain, & que nous lui fommes agréables, voyons de quelle maniere nous devons nous conduire.

La premiere chofe que l'on doive obferver, c'eft de mettre un frein à fa langue, & de ne pas abufer de la faveur du Souverain, pour autorifer une indifcrétion, de ne pas feulement s'abftenir de ce qui peut l'offenfer, mais de garder une fi exacte circonfpection dans fes paroles, que l'on ne dife pas un mot, qui ne foit au gré de celui qui peut nous renverfer d'un clin d'œil, & ne pas pour cela paffer à une flatterie outrée, qui eft le plus mortel poifon

contre la vertu des Rois, mais de modérer la flatterie, puisque c'est un mal établi, & que les Grands veulent être flattés ; ceux mêmes qui disent ouvertement qu'ils ne peuvent & ne veulent souffrir la flattterie, n'agissent ainsi, que pour exiger des louanges plus délicates. Mais, si par votre conduite vous êtes assez heureux pour être entré dans les bonnes graces du Prince, prenez bien garde de n'en pas abuser, en vous ingérant de lui donner des conseils, si ce n'est avec une prudence & une circonspection profonde & réfléchie : ou il le demande ou non ; s'il ne vous le demande pas, c'est une témérité, & c'est se charger de l'événement ; s'il le demande, il est rare qu'il n'ait déjà pris son parti, & ce n'est souvent que pour avoir votre applaudissement, & quelqu'un sur qui il puisse en rejetter le mauvais succès. Mais, avant de s'y hasarder, s'il l'ordonne, il est à propos de sonder ses intentions, pénétrer ce qu'il desire & ce qu'il a résolu, & entrer autant qu'il se peut dans ses vues, si ce n'est que le parti qu'il veut prendre n'entraîne de si grands inconvéniens, que votre

probité & votre devoir vous obligent à lui en repréſenter les dangereux inconvéniens, ce qu'il faut faire avec reſpect & ſoumiſſion ; & ſans pénétrer ſes ſentimens, lui propoſer les raiſons de part & d'autre, pour lui laiſſer le choix du parti ; c'eſt dans ces occaſions critiques, qu'il faut connoître à fond l'humeur & l'eſprit du Souverain, & que nos conſeils s'y rapportent toujours, & à la ſituation de ſes affaires.

Tout cela ne regarde que ceux qui ſont déjà fort avant dans les bonnes graces du Souverain, & la conduite qu'ils doivent tenir auprès d'eux, mais on n'a pas à vivre avec le Prince ſeul, & la Cour eſt compoſée d'une infinité de perſonnes de différentes qualités & de divers caracteres, avec leſquelles il faut ſe ménager avec bien de la prudence.

Ces perſonnes qui compoſent la Cour ſont de quatre ſortes ; les Domeſtiques du Prince, ſes Miniſtres, ſes Favoris & les Grands qui ne ſont ni Favoris, ni employés dans le maniement des affaires : ces derniers ſe contentent que l'on vive avec eux dans le reſpect. Pour les Favo-

ris, ils demandent de très grandes déférences. Quant aux Miniſtres, on a peu de relation avec eux, ſi ce n'eſt pour affaires relatives à leur emploi. Mais pour les Domeſtiques du Prince, comme chacun à la Cour viſe à ſa fortune & à ſe faire des amis, il eſt plus aiſé de lier avec eux des correſpondances qui nous inſinuent dans leur familiarité. Il faut donc que le Courtiſan vive reſpectueuſement avec les Grands, qui n'ont pour eux que leur naiſſance, qu'il rende de profondes ſoumiſſions aux Favoris, qu'il n'importune point à contretemps les Miniſtres, & ne les aborde que ſous prétexte d'affaires, & que ſes affaires ne leur ſoient point déſagréables. Mais à l'égard des Domeſtiques du Prince, qu'il eſſaie par tous moyens, de s'en faire ami, ſans entrer dans une familiarité univerſelle, qui nous feroit paſſer pour ami de tout le monde, & par conſéquent, l'ami de perſonne; car, qui aime tout, n'aime rien, puiſque l'amitié n'eſt qu'une diſtinction que l'on fait de ceux qui ſont eſtimables & aimables. Je preſcris que notre conduite ſoit telle, que par notre affabilité, notre douceur, notre promp-

titude à rendre ſervice, nous attirions l'eſtime & la bienveillance de tous ceux qui nous connoîtront. Mais entre les Domeſtiques du Prince, nous devons diſtinguer ceux qui l'approchent avec plus d'intimité, & qui ont leur confidence : car, les Souverains ont pour l'ordinaire, deux repréſentations ; la publique & la privée. La première, n'eſt que maſque & diſſimulation ; l'autre, eſt la ſincere & la véritable, c'eſt là qu'ils ſe communiquent à leurs Familiers & Domeſtiques ; c'eſt devant eux qu'ils levent ce maſque de grandeur ; & ces momens ſont les plus agréables de leur vie : ils ne ſont jamais plus contens, que lorſqu'ils ont près d'eux des perſonnes avec leſquelles ils s'ouvrent avec liberté.

La diſſimulation, quelque naturelle qu'elle ſoit à l'homme, eſt toujours une étude & une eſpece d'état violent & forcé ; & il ne faut pas s'étonner ſi l'eſprit du Prince ſe trouve plus à ſon aiſe avec ſes premiers Familiers, que nous devons par conſéquent cultiver, ſur-tout, ſi nous les connoiſſons bons & généreux : quelque élevé que l'on ſoit, on doit s'en faire honneur. Mais ce qui eſt remarqua-

ble à la Cour, c'eſt qu'à meſure que l'on y voit croître un homme en crédit, en faveur, on s'imagine qu'il augmente de prudence, d'eſprit & de capacité: à quel Ciel ne l'éleve-t-on pas. Le monde a toujours été & ſera toujours porté de juger d'un homme par ſa fortune, & de careſſer tous ceux qui peuvent être utiles.

Portons nos réflexions ſur les trois eſpeces de Grands que l'on trouve à la Cour; les uns, ſans beaucoup de naiſſance, ne ſont Grands que par l'autorité que leur donnent les emplois dont ils ſont revêtus; les autres ont une grande naiſſance jointe à la faveur; & les autres enfin, n'ont qu'une haute naiſſance, ſans faveur & ſans crédit: ces derniers, ne pouvant être d'une grande utilité, n'exigent pas de grands mouvemens pour s'inſinuer dans leur amitié; il ſuffit de les ménager avec reſpect, pour ne les pas avoir pour ennemis: car, à la Cour, il n'en eſt pas de petits; & il eſt ſi aiſé d'y nuire, que le dernier des hommes y eſt dangereux, à plus forte raiſon, un Grand, dont la qualité donne plus de poids à ce qu'il peut dire pour ou contre nos intérêts; quoique par eux-

mêmes ils ne soient pas en état de nous faire du bien, ils le peuvent par leurs amis.

Ces sortes de Grands sont souvent l'objet de l'aversion de ceux qui ont la grande administration des affaires, par une certaine jalousie réciproque, qui se fomente à mesure que l'un établit sa fortune, & que l'autre s'en éloigne. La source de cette jalousie vient de ce que les Grands, ayant vu le Ministre dans un état fort inférieur, le méprisent; & ce mépris, qui s'augmente à mesure que leur fortune s'accroît, se change ensuite en haine; & de l'autre côté, l'homme de fortune, qui se sent une autorité supérieure à celle des Grands, mais qui a toujours du chagrin de se connoître leur inférieur en naissance, conçoit un desir intérieur de les abaisser: tel le Cardinal Ximenès, qui, de petit Cordelier, fut élevé par son mérite à l'Archevéché de Tolede, à la pourpre romaine, & au premier ministere. C'est donc une mauvaise route, pour arriver à la faveur des Ministres, de chercher, avec trop de zele, celle des Grands qui n'ont pas d'autorité; mais il est du bon esprit de se

gouverner avec une grande circonſpection, les Grands ayant beaucoup d'orgueil & ſe repaiſſant plus de démonſtrations extérieures, que de ſervices effectifs. Attachons-nous davantage aux Grands qui, ayant la confidence du Prince, peuvent être fort utiles en une infinité d'occaſions, mais encore plus particuliérement à ceux qui régiſſent les affaires, & qui, ayant l'autorité en main, peuvent facilement nous avancer, ſpécialement dans le cas où le Souverain ſe repoſe davantage ſur eux de l'adminiſtration; car, ſi le Souverain tient lui-même le timon, il ſeroit dangereux qu'il s'apperçût d'une plus grande aſſiduité auprès de ſes Miniſtres, qu'auprès de ſa Perſonne.

Malgré tous nos ſoins & notre vigilance, nous pouvons être traverſés par trois ſortes de perſonnes; les jaloux, les concurrens, & ceux qui ſont méchans par caractere ou nos ennemis: ceux-ci nous haïſſent ou directement, ou par réflexion, c'eſt-à-dire, ou à cauſe de nous-mêmes, ou parce que nous ſommes liés d'intérêt ou d'amitié avec des perſonnes qui en ſont haïes. Les

haines, qui ne procedent pas de notre chef, peuvent trouver du remede, en faiſant comprendre à cet ennemi que nous n'entrons pas tellement dans la paſſion de celui qu'il hait, que l'on ne conſerve toujours à ſon égard l'équité & la conſidération qu'il mérite : nous pouvons même, ſoit en rendant à cet ennemi quelque ſervice, ſoit en nous rendant médiateur, étouffer toute ſon averſion : il ſeroit néceſſaire qu'il ſe trouvât des perſonnes aſſez officieuſes pour remplir cette négociation ; mais les Grands, qui exigent avec tyrannie une complaiſance aveugle à leurs volontés, raiſonnent différemment. Lorſqu'un homme nous hait, à cauſe de nous-mêmes, & que ſa haine tombe ſur nous à plomb, il eſt très-difficile de le faire revenir. Or, un homme nous hait, ou parce qu'il nous a offenſé, ou parce qu'il a reçu de nous quelque offenſe ; & pour l'ordinaire, l'ennemi qui nous a offenſé, eſt le plus irréconciliable : il meſure l'eſprit de l'offenſé au ſien propre, il ſe perſuade qu'il ne ſe réconcilieroit que pour mieux diſpoſer ſa vengeance, & ſe tient dans une perpétuelle défiance.

Deux voies sont à prendre, ou celle de la dissimulation, ou celle de l'éclat : la premiere est la plus pacifique ; la seconde est au sentiment général, qu'il vaut mieux avoir un ennemi déclaré, qu'un ennemi caché ; que cet éclat d'inimitié empêche que l'on n'ajoute foi à ses médisances & ses calomnies ; qu'étant ennemi caché, on est exposé à mille pieges, & que si la réconciliation est praticable, elle est plus facile entre deux ennemis déclarés ; & qu'enfin, cet éclat est d'une plus grande droiture, magnanimité & probité, puisque la dissimulation, en de telles conjonctures, tient toujours de la fourberie : cependant, on peut faire une distinction ; si l'ennemi que nous avons en tête est notre inférieur, notre égal, ou peu au dessus de nous, l'éclat est plus avantageux que la dissimulation, qui nous expose à toute sa méchanceté secrete ; mais, si l'on a pour ennemi un homme que la puissance & l'autorité élevent beaucoup au dessus de nous, il faut absolument prendre le parti de la dissimulation, & suivre le conseil de Séneque, qui dit : qu'il ne faut pas seulement souffrir avec patien-

ce, mais recevoir avec un visage gai les offenses d'un homme qui est dans la haute puissance, parce qu'il ne manqueroit pas de redoubler son injure, s'il s'appercevoit que nous y eussions été sensibles.

Mais, quelque parti que l'on prenne, ou de l'éclat, ou de la dissimulation, il faut toujours être dans la disposition de se réconcilier, parce qu'il n'y a point d'injure, qui ne puisse être réparée; point de haine, qui ne puisse s'assoupir; point d'ennemis, qui ne doivent être réconciliables; n'y ayant pas au monde un plus mauvais ni plus dangereux caractere, que d'être connu pour irréconciliable. Sans parler de la Religion, qui demande en faveur de nos ennemis le plus difficile sacrifice que l'on puisse exiger du cœur humain, qui est de les servir; en ne raisonnant que sur des principes purement humains & politiques, n'est-il pas vrai que tous les hommes sont fautifs; & qu'il n'y en a pas un à qui il ne puisse arriver, soit par imprudence ou par hasard, d'en offenser un autre, lors même qu'il en a le moins d'intention? Ainsi, tout homme sensé,

qui connoît la foibleſſe humaine, fuira ces ſortes d'eſprits irréconciliables, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de s'attirer un ennemi mortel & ſans retour. Quelque injure donc que l'on ait faite, ou que l'on ait reçue, il faut toujours être prêt d'en recevoir une juſte ſatisfaction, proportionnée cependant à la qualité des perſonnes, à la nature de l'offenſe, à l'intention que l'on a eu, & à l'éclat qu'elle a fait.

On demandera, peut-être, ſi on peut faire une réconciliation ſi parfaite, qu'elle ne laiſſe toujours ſa cicatrice, qui nous fait ſouvenir, malgré nous, de l'injure que nous avons reçue, & ſi l'on pourra ſe fier à l'ennemi réconcilié.

Cette matiere eſt bien délicate. L'honnête homme doit ſe réconcilier de bonne foi; mais il eſt de l'homme ſage de ne ſe fier, qu'avec de très-grandes circonſpections, à l'ennemi réconcilié. La nature ne nous a point donné un cœur divin: les replis en ſont ſi doubles & ſi impénétrables, qu'il eſt très-dangereux de ſe fier à celui qui nous a voulu du mal.

On demandera encore ſi notre ennemi eſt de ces eſprits irréconciliables qui ne

veulent ni entrer dans la ſatisfaction qui nous eſt due, ni recevoir celle que nous ſerions diſpoſé à lui donner, comment nous devons en uſer avec lui.

Dans ce cas, il vaut mieux demeurer en inimitié ouverte, que d'en exiger une feinte réconciliation, qui ne ſerviroit qu'à nous jetter dans des pieges couverts, plus difficiles à éviter, que les effets d'une haine déclarée, ſans cependant qu'il n'y ait encore une occaſion où l'on doit préférer la feinte réconciliation à l'inimitié ouverte ; c'eſt lorſque la rupture avec un homme puiſſant, peut nous traverſer dans nos deſſeins & dans notre crédit : en ce cas, il eſt important pour nous, que le monde ſoit trompé par une feinte réconciliation. Mais il y a une ſorte d'ennemis bien plus dangereux, & dont il eſt plus difficile de ſe garantir; ce ſont les faux amis, qui nous perdent en ſecondant nos voluptés, excitant nos dépenſes, fomentant nos vices, ſous prétexte de nous ſervir, nous entraînant même quelquefois dans des actions criminelles, & par des flatteries exceſſives, nous inſpirant une préſomption qui nous perd : c'eſt ainſi

que les ennemis ſecrets ou faux amis de M. de Cinqmars le perdirent, en lui faiſant concevoir que la faveur extrême dont le Roi l'honoroit, pouvoit le faire prétendre au mariage de la Princeſſe Marie. Il en fit la propoſition au Cardinal de Richelieu, qui l'aimoit auſſi tendrement que s'il eut été ſon fils; mais ce Miniſtre, plus ſage que ce jeune ambitieux, rejetta cette idée préſomptueuſe, & empêcha que la bonté que le Roi avoit pour ce Favori, ne lui fit ſurprendre un conſentement; de ſorte que ce jeune Seigneur, outré de ſe voir traverſé par le Cardinal, dans un établiſſement ſi glorieux, changea tout le reſpect qu'il avoit pour lui, en une haine mortelle, & ſe jetta dans le complot qui lui fit perdre la tête.

L'écueil que nous apprête la ruſe de ces faux amis, eſt d'autant plus dangereux, que l'on y donne avec plus de plaiſir, & que charmé du deſir violent d'obtenir ce qui flatte notre imagination, on ne voit pas le précipice.

Outre les ennemis contre leſquels il faut être perpétuellement en garde, on eſt encore entourré d'envieux: la Cour

en fourmille. Les hommes ont l'esprit tourné de maniere, qu'ils regardent toujours devant eux, & jamais derriere ; & comme l'envie naît de l'orgueil & de l'ambition, & qu'elle se nourrit du chagrin de voir croître la fortune des autres, toutes ces choses se rencontrant plus à la Cour, qu'en tout autre endroit, il faut nécessairement que l'effet se trouve avec abondance, où la cause abonde ; ainsi, la Cour étant le centre, ou plutôt le théatre de l'envie, un homme à qui la fortune rit, & qui passe sur le ventre des autres, ne peut pas manquer d'être regardé avec envie ; mais il faut qu'il fasse ensorte que cette envie ne lui préjudicie pas. Le bonheur, le courage & la prudence peuvent surmonter l'envie : entreprendre de l'étouffer entiérement, cela n'est pas possible : en vain objectera-t-on que la grande puissance est au dessus de l'envie & hors de l'atteinte de ses traits ; que la fortune & l'envie sont comme le feu & la fumée ; que quand le feu n'est pas bien allumé, il est enveloppé d'une grosse fumée, & que lorsque la flamme est grande & victorieuse, cette fumée, qui triomphoit, se dissipe & s'évanouit,

qu'ainsi les fortunes naissantes sont accablées de l'envie, qui succombe lorsqu'elles sont bien établies.

Il y a deux moyens par lesquels un homme dans la fortune, peut dissiper l'envie, & gagner les envieux; l'un est, de n'avoir point d'orgueil; & l'autre, de se servir de sa fortune, pour faire du bien à ceux mêmes qui l'envient. Rien n'excite, ne nourrit & n'aigrit l'envie comme l'orgueil: c'est le poison de la fortune. Ne doit-on pas savoir que les airs superbes gâtent les meilleures actions, & que rien ne porte davantage les esprits à s'informer de la naissance d'un homme de fortune, que quand on le voit plein d'orgueil; on se plaît à publier la bassesse de son extraction, & à le rabattre; & rien de si commun, que de voir ceux de la plus basse naissance avoir le plus d'orgueil, lorsqu'ils sont dans la fortune; à mesure qu'un homme de rien s'éleve au dessus des autres, il est, comme des gens qui montent au haut d'une tour, & qui plus ils montent, plus ils voient les hommes petits; de sorte, qu'étant montés au haut, & regardant en bas, ils prennent pour des

nains ceux qui font au pied de la tour : ainſi, croyant les autres hommes plus petits qu'ils ne ſont, ils les traitent avec mépris, & deviennent inſolens, principalement dans l'élévation des richeſſes, qui n'eſt rien envers les gens ſenſés, qui n'ont beſoin ni de leurs tables, ni de leurs coffres forts ; mais cela n'eſt pas général, on en voit qui ont un vrai mérite, & qui, ne ſe méconnoiſſant point, conſervent un air humain, doux & affable, beaucoup plus que leurs Secretaires ou leurs Commis.

Le ſecond remede contre l'envie, eſt de faire part de ſa fortune, à ceux mêmes de qui l'on croit qu'elle eſt enviée, ſans prétendre pour cela qu'un homme ſe dépouille de ſa propre faveur, ni de ſes richeſſes, mais que par toutes ſortes de bons offices, avec prudence & diſtinction, il faſſe ſentir qu'il n'aime la fortune que pour être plus utile : heureux qui penſe ainſi, & qui eſt en état de remplir de ſi bons deſſeins !

A l'égard des Concurrens que leurs intérêts propres déterminent à rompre nos meſures, & dont l'émulation eſt plus forte que l'envie, par l'ambition

qui la produit, il faut pour s'en garantir, les examiner par eux-mêmes, par ceux qui les protegent, & par la convenance de la place qu'ils pourſuivent ; avec leur génie & leur ſituation, ſi nous les jugeons inférieurs, aidons-les à obtenir d'autres emplois de moindre importance, capables cependant de ſatisfaire leurs deſirs. Mais, s'ils ſont d'un crédit & d'une qualité ſupérieure, il faut par de grands reſpects flatter leur vanité, élever leurs eſpérances au-delà de l'objet de cette concurrence, les ſervir en effet pour de plus hautes places, & leur inſinuer du mépris pour la choſe à laquelle nous buttons, ſans néanmoins leur faire connoître nos vues. Le ſecret & la diſſimulation étant l'ame des ſuccès, les pourſuites ambitieuſes faites à découvert & à grand bruit, ſont plus difficiles & d'un événement plus incertain : elles animent nos Concurrens, & réveillent leur induſtrie, excitent nos envieux, & offenſent même quelquefois ceux qui nous aideroient, ſi nous n'éclations pas ; & lorſque nous avons le malheur de n'y pas réuſſir, elles nous laiſſent une honte, que nous nous ſerions épargnée en cachant nos deſſeins.

Si la puiſſance & la protection de nos Concurrens viennent d'une grande liaiſon avec les Miniſtres, il eſt à propos de ne point croiſer ſur eux, & en habile homme, ſe faire auprès de ces Concurrens, un mérite de ſon déſiſtement, & une obligation de leurs ſuccès.

Mais comme notre fortune eſt ſouvent traverſée par ces trois ſortes de perſonnes, ennemis, envieux & Concurrens, il faut uſer d'une grande circonſpection, pour éviter tous les pieges qu'ils pourroient nous tendre; & la prudence eſt d'autant plus néceſſaire, que la Cour eſt le lieu du monde où l'on prête le moins la main à ceux qui ſont tombés. On ne manque point de belles paroles, ſi vous voulez vous en contenter pour votre conſolation; mais que l'on agiſſe effectivement pour vous tirer du précipice, c'eſt ce que perſonne ne fait: on fuit les malheureux, comme un mal contagieux.

Il reſte à détailler les cauſes les plus ordinaires des diſgraces des Courtiſans: réduiſons-les à cinq; la premiere, de reprocher à ſon maître les ſervices qu'on lui a rendus; vouloir en exiger des récompenſes exceſſives ou à contretemps;

blâmer sa conduite ; abuser de sa familiarité; & heurter ceux qui sont plus puissans que nous.

Le reproche ne s'exprime pas seulement par des paroles, un certain air d'orgueil que l'on prend avec son maître, un chagrin que l'on lui témoigne, suffit pour faire sentir qu'on le conçoit dans le cœur. Ne devons-nous pas savoir, que notre naissance nous voue à l'état, & que quelques services que nous lui rendions, nous ne faisons que notre devoir ? L'imprudence, dans une demande excessive de récompense, est encore un témoignage de ce reproche. Il en est de même de l'impatience, qui paroît taxer le Souverain d'ingratitude. La troisieme imprudence, c'est de blâmer la conduite de son maître, & de lui faire appercevoir qu'on la désapprouve; c'est toucher aux endroits sensibles des Princes, que de s'opposer à leurs passions; on peut faire son devoir, sans s'ériger en censeur de celui qui est au dessus de la censure.

Il ne reste donc que la derniere imprudence : c'est de se heurter contre ceux qui ont plus de puissance & de faveur

que nous ; car ſouvent, les injures que l'on fait aux Favoris, ſont plus ſévérement jugées, que celles que l'on fait aux Princes mêmes ; parce que les Princes, étant plus au deſſus des atteintes, pardonnent avec plus de magnanimité.

MAXIMES

Par Baltazar Gracian, dans ſon Livre de l'homme de Cour, ſur la fortune.

Il eſt impoſſible de fixer la fortune.

C'EST un grand point que de ſavoir gouverner ſa fortune, ſoit en attendant ſa belle humeur (car elle prend plaiſir à être attendue) ou en la prenant telle qu'elle vient ; car elle a un flux & reflux ; & il eſt impoſſible de la fixer, hétéroclite & changeante comme elle eſt ; que celui qui l'a ſouvent éprouvé favorable, ne ceſſe point de la preſſer, d'autant qu'elle eſt ſujette à ſe déclarer pour les gens hardis, & comme galante à aimer les jeunes gens ; que celui qui eſt malheureux, ſe retire pour ne pas

recevoir l'affront d'être maltraité deux fois, devant un Concurrent heureux.

Mr. le Sage, dans son Gilblas, dit que la fortune ressemble à ces coquettes vives & légeres qui échappent aux galans qui ne les brusquent pas.

Elle n'est pas seulement inconstante comme une femme, mais encore folle comme la jeunesse.

Elle se lasse bien-tôt, de porter un même homme sur son dos.

Elle rogne sur la durée, ce qu'elle prodigue en faveur.

Elle récompense avec usure, ceux qui ont la patience de l'attendre.

Elle caresse tous ceux qui entrent dans les dignités, & maltraite tous ceux qui en sortent.

D'ordinaire, elle ravale la supériorité de l'emploi, par l'infériorité des mérites.

Elle joint la durée avec l'incapacité dans les uns, & le peu de vie avec le beaucoup de mérite dans les autres.

Elle suscite de grands ennemis, à ceux qu'elle veut élever.

Son premier ministre, est la faveur.

Elle abandonne les hommes, parce qu'ils

qu'ils ne changent pas ſelon les temps ni ſelon les affaires.

N'attend pas que la fortune te tourne le dos.

Une proſpérité continuée, doit être ſuſpecte.

Pluſieurs ont cru qu'il y avoit une fatalité inévitable, & que cette fatalité étoit préciſément une connexité des choſes naturelles, laquelle, à la vérité, nous laiſſe la liberté de choiſir un genre de vie; mais auſſi, nous aſſujettit à une ſuite inévitable d'accidens attachés à cet état. Pour en parler en Catholique, dit Gracian, la fortune, ſi célebre, & pourtant ſi peu connue parmi les hommes, n'eſt autre choſe que cette grande mere d'accidens, & cette grande fille de la ſouveraine providence, qui concourt avec toutes les cauſes ſecondes, ſoit en les mouvant, ſoit en permettant qu'elles agiſſent : c'eſt là cette Reine, ſi abſolue, ſi impénétrable, ſi inexorable, qui rit aux uns, & tourne le dos aux autres, tantôt mere, tantôt marâtre, non par un effet de la paſſion, mais par un ſecret incompréhenſible des jugemens de Dieu.

CHAPITRE XII.

De la Fortune dans la Robe.

QUOIQUE la Robe ſoit élevée au deſſus de toutes les autres profeſſions, ayant l'avantage d'être l'arbitre non-ſeulement de la fortune, mais de la vie des hommes & de leur honneur, il n'y en a cependant pas une qui, ſuivant ſes principes, ſoit moins propre à enrichir. L'Egliſe peut, comme nous l'avons expoſé, élever tout d'un coup ſes Sujets aux plus grands honneurs & à une richeſſe immenſe. L'Epée nous conduit par degrés juſqu'à la plus haute élévation; & il eſt même preſqu'impoſſible d'avoir quelque mérite, d'y veillir, & de ne s'y pas faire un grand établiſſement. La Cour offre tous les jours des occaſions de profiter. La Finance met juſqu'aux Laquais en état de mêler leur ſang impur au ſang le plus illuſtre, & la boutique fournit aux Marchands de quoi placer leurs enfans dans de hautes dignités. Il n'y a que la Robe qui n'a pas la

clef du temple de la fortune, & qui semble n'être renfermée qu'à l'affermissement déjà fait des loix & de son état, & à donner à un homme beaucoup d'honneur, beaucoup d'autorité, & très-peu d'occasions de s'élever au dessus de ce que l'on est. Nous voyons cependant, sous le regne de notre très-aimé Souverain, nombre de Magistrats, qui de Maîtres des Requêtes, & de Conseillers au Parlement, ont passés aux Intendances, sont devenus Lieutenans généraux de police, Contrôleurs généraux, Ministres & Secretaires d'Etat : le mérite les a élevés, & l'équité du Monarque.

La Robe est plutôt le lit de repos d'une fortune déjà faite, que la porte pour en faire une grande. La vénalité des charges, inventée fort prudemment pour l'utilité publique de l'Etat, a fermé cette porte aux particuliers, en ôtant la récompense, & par conséquent, l'émulation à la vertu. Car, comme l'on ne peut arriver à une charge, qu'à prix d'argent, un homme qui n'a pas le bien pour l'acheter & pour s'y soutenir, ne peut pas y élever ses desirs ; & lorsqu'il l'a achetée, il a plus d'honneur, mais il

n'a ni plus de bien, ni plus de fortune, ni plus d'occaſions pour la faire, & toute la vie, il reſtera dans le même poſte, s'il n'a pas dans ſon coffre fort de quoi ſe donner une charge ſupérieure. Ainſi, tout homme qui prend la profeſſion de la Robe, & qui manque de facultés pour ſe pouſſer à un plus haut degré, doit mettre ſous le pied toute ambition, & ne penſer qu'à maintenir tranquillement, par ſa vertu & ſa probité, la fortune qu'il a dans le poſte où il ſe trouve, ſans eſpoir que ce poſte le conduiſe plus loin par lui-même.

Cette regle n'eſt pas néanmoins ſans exception; & nous ne prétendons pas dire abſolument qu'il ne ſe faſſe point de fortune dans la Robe, mais il s'y en fait ſi peu, qu'elles doivent paſſer pour des miracles, & la raiſon, c'eſt qu'il y a ſi peu de places à la diſpoſition de la fortune, tant de perſonnes qui les méritent ou qui les briguent, & tant d'obſtacles en chemin, par la concurrence de ceux qui ſont portés ſur les ailes de la faveur, que c'eſt un prodige rare, lorſque l'on arrive au but que l'on s'eſt propoſé. On peut même ajouter, que quand un

homme de cet état s'éleve à la fortune, elle part de la Cour, plutôt que de la Robe, c'eſt-à-dire, des liaiſons & des intrigues que l'on a avec la Cour, ou par les entrées aux Conſeils du Souverain, qui font que l'on en eſt connu; parce que toute charge qui s'achete librement, ne fait pas la fortune d'un homme ; puiſqu'avant que de l'acheter, il en a le prix qui le rend auſſi riche, & ſouvent bien plus que la charge même : mais, tout poſte qui ne s'achete pas, & qui fait ou peut faire la fortune d'un homme de Robe, comme la premiere de toutes les places, ou celles qui mettent un homme à la tête d'un grand corps, ou qui lui donnent un ſiege au Conſeil, ou qui l'honorent de grandes commiſſions, toutes ces choſes, dis-je, dépendent du Souverain, de la connoiſſance & de l'eſtime qu'il a conçue, ou par lui même, ou par les bons offices des Miniſtres, de ceux qu'il choiſit pour remplir ſes places.

Entrons préſentement dans la conduite qu'il eſt à propos de tenir pour les différens états de cette profeſſion : & afin d'éviter la confuſion & les répétitions, propoſons-nous quatre états diffé-

rens ; le premier, eſt de ceux que l'ambition guide ; le ſecond, de ceux qui, ſans ambition, prennent une charge pour couler leurs jours avec honneur, conformément à leurs facultés ; le troiſieme, de ceux qui n'étant pas nés riches, s'éfforcent par leurs génies de faire leur chemin, & acquérir de la fortune ; & le dernier, eſt de ceux qui, par argent, ſont revêtus de certains emplois mercenaires, & qui n'ont pour but que l'intérêt.

A l'égard du premier, dès qu'on entre dans la Robe avec ambition, on doit ſe mettre en état d'arriver par ſon mérite aux premiers poſtes, & rien n'y conduit plus vîte que les Intendances, qui ſe donnent preſque toujours aux maîtres des Requêtes, ſans cependant que ce ſoit une loi ; ces charges conduiſent donc par gradation au Conſeil d'Etat.

La place d'Intendant de Province exige une conduite qui, ſans bleſſer les intérêts du Prince, rende agréable aux peuples celui qui la remplit, & qui, ſans ſe rendre odieux, ne lui faſſe rien négliger de ce qui eſt avantageux au Prince ; avoir un grand fond de probité & d'é-

quité, posséder parfaitement la connoissance de la Province, savoir ce qu'elle peut ou ne peut pas, les commerces qui l'enrichissent, ou les natures de fonds qui l'épuisent, pour appuyer les uns, & rétablir ou soulager les autres; pénétrer le génie du peuple, & entrer jusques dans la distinction particuliere de ceux qui ont le plus de crédit dans les villes de la Province, pour connoître le service que le Prince en peut tirer dans l'occasion; rendre près de la Cour de bons offices à ceux qui se montrent zélés & capables de servir l'Etat; avoir une diligence exacte pour la prompte expédition des affaires, & pour en rendre un compte précis aux Ministres; remplir son emploi avec une fermeté & une équité inébranlable; prévenir par sa vigilance tout ce qui pourroit troubler ou retarder le service public; y apporter les remedes les plus prompts; être inaccessible aux attraits de l'intérêt & des présens, sans les regarder comme des émolumens de sa place: les mauvais usage ne faisant pas loi; faire un choix de Secretaires conforme aux bonnes mœurs; veiller sur les Commis chargés

des divers recouvremens d'impositions, & ne leur pas abandonner sur les excédens de fixation des Bureaux, les décisions; leurs Commettans les excitant assez, par des gratifications, à tirer trop à la rigueur; que l'intérêt de l'Etat soit l'ame de toutes ses actions; soutenir sa dignité, non-seulement sans avarice, mais avec splendeur; avoir un abord aisé, l'oreille patiente, l'accueil engageant, & se montrer toujours prêt à faire plaisir, tant que le devoir le permet; en sorte, que la Province ne voie partir l'Intendant qu'avec regret, & qu'il ne sorte de son emploi, que pour passer à une place plus éminente.

Comme les Intendances introduisent dans une grande relation avec la Cour, & que l'on passe delà aux Conseils qui rapprochent sous les yeux du Monarque, nous renvoyons au précédent discours touchant la Cour, puisqu'en effet, on est par là plus au rang des Courtisans, qu'on ne reste homme de Robe. Mais au dessus de l'emploi des Intendances, il y en a pour la Robe de plus importans, & qui conduisent avec plus de facilité à la plus haute fortune, ce sont les

ambaſſades, dont les plus difficiles & les plus importantes ſont ordinairement commiſes aux perſonnes de Robe, comme plus capables de s'en bien acquitter.

Il eſt facile d'abord de concevoir quelle eſt l'importance de cet emploi, qui donne le caractere repréſentatif de la perſonne du Roi, le confident de ſes ſecrets, & le dépoſitaire de l'intérêt général de ſon Etat.

Il y a deux ſortes d'ambaſſades; les unes ſont plus pour l'honneur & la cérémonie, que pour l'intrigue des affaires; & les autres ſont préciſément pour la négociation : les premieres ſont rarement données aux perſonnes de Robe, parce qu'il n'y faut que de l'éclat & de la dépenſe; les perſonnes riches & du premier ordre, dans l'Epée ou dans l'Egliſe, y ſont plus propres; mais pour les intéreſſantes & ſecretes négociations, qui demandent plus de conduite, de génie, d'adreſſe, on les confie plus volontiers à ceux qui dans la Robe ont donné des marques de leur habileté dans ces ſortes d'emploi, où il faut des talens ſupérieurs.

Les qualités convenables à un Ambaſſadeur ſont, une bonne phyſionomie, une figure prévenante, une ſanté vigoureuſe, dans un âge exempt des impétuoſités de la jeuneſſe, & du froid de la vieilleſſe ; il faut qu'il ait de l'eſprit, le jugement profond, & l'imagination fort vive : celle-ci, pour ſe parer des pieges que l'on voudroit lui tendre, & pour trouver des expédiens de reſſource ; & l'autre, pour diſcerner avec ſolidité tout ce qui peut contribuer à la parfaite réuſſite de ſes inſtructions ; une éloquence naturelle, tant dans les affaires de négociation, que dans les converſations particulieres ; d'un ſecret impénétrable, & d'une adreſſe fine, pour pénétrer le ſecret des autres, & approfondir tout ce qu'on veut lui cacher.

La ſcience néceſſaire, eſt celle de l'intérêt des Princes en général, les affaires ayant un ſi prodigieux enchaînement par réflexion d'un état à l'autre, qu'il ne ſe peut faire une négociation, que toutes les Puiſſances n'y ſoient directement ou indirectement intéreſſées.

Quoique cette connoiſſance de l'intérêt des Princes ſoit une ſcience bien

vaste, & qui change relativement aux affaires & aux conjonctures, lorsqu'une fois un esprit solide a bien conçu le véritable systême de ces intérêts, & qu'il les envisage sans prévention, rien n'est si facile que de suivre les changemens que le temps & les événemens y apportent. Il faut qu'un Ambassadeur soit d'un caractere souple, pour vivre d'une maniere qui approche le plus qu'il soit possible des mœurs de l'Etat où il est envoyé, & que cette souplesse soit jointe à une grande sagesse, pour ne pas commettre son caractere, mais le soutenir en toutes occasions avec une fermeté vigoureuse & dans toute son étendue, pour ne rien perdre des honneurs qui lui appartiennent.

Une trop grande facilité ou foiblesse produisant quelquefois de dangereuses conséquences : une chose essentielle, est de ne jamais donner à son Maître de faux plans de l'Etat où il est envoyé, sans chercher à flatter les passions de son Souverain, mais de considérer profondément les suites, & ce qui peut produire l'avantage présent, sans lui faire illusion par des flatteries.

Quant à la ſplendeur de la dépenſe, des tables, des équipages, & des habits, qui ſert à décorer la dignité d'un Ambaſſadeur, & à l'imprimer dans l'eſprit des peuples où il réſide, elle doit être meſurée & ſoutenue dignement, en ſachant y joindre une ame grande, généreuſe, libérale, & magnanime; car, quand on croit un homme public avare, on entreprend plus aiſément de le ſéduire, & on y réuſſit plus aiſément auprès d'un riche avare, qu'auprès d'un homme appauvri par ſes libéralités & ſes magnificences. Mais une queſtion difficile à décider, eſt de ſavoir s'il eſt à propos qu'un Ambaſſadeur ſe laiſſe aller à l'amour dans le lieu de ſon emploi : la déciſion dépend de ſon caractere, & ſelon qu'il peut être maître de ſes paſſions; car, s'il a la prudence de bien choiſir ſon objet, & de ſe ſervir de cette ſorte d'intrigue pour ſe faire d'une amie, un eſpion utile & fidele, il en peut tirer de grands avantages; mais s'il eſt aſſez facile pour laiſſer pénétrer à celle qu'il aime ſon propre ſecret, il ſe rend indigne de ſon emploi.

L'un des principaux soins d'un Ambassadeur, est d'avoir à la Cour où il est, des espions affidés & sûrs, qui ne le trompent point, & qui soient en état de découvrir ce qui s'y passe ; c'est sur cela, qu'il ne doit point ménager la dépense ; c'est dans ces occasions, qu'il faut payer les hommes ce qu'ils valent, & selon l'utilité que l'on en reçoit ; car, si un Ambassadeur ne sait les choses qu'avec le public, ou comme le public le débite, il est difficile qu'il aille au devant de ce qui peut être concerté contre les intérêts de son maître. M. . . . . . que son mérite seul a élevé dès sa plus tendre jeunesse au dessus des espérances qu'il pouvoit former, né dans une ville où l'on donnoit autrefois, & très-mal à propos, aux habitans, une réputation d'être peu savans, nous a donné l'exemple & le modele le plus récent du parfait Négociateur ; il a passé successivement Envoyé à Ratisbonne, Ambassadeur à Venise, en Portugal, & près des treize Cantons ; son chemin & son avancement ont été aussi prodigieux qu'extraordinaires : il possédoit tout ce qui fait le grand Ministre ; une

figure aimable prévenoit en sa faveur ; avec un esprit vif, aisé, insinuant, pensant bien, parlant encore mieux, il s'est ouvert par-tout, les routes les plus faciles ; pour réussir, il s'étoit fait de bonne heure un point capital de connoître à fond les intérêts des Couronnes : avec ces talens, il ne faut pas s'étonner s'il fut goûté de M. le Régent, sur les rapports que lui en firent M. l'abbé de Polignac & M. l'abbé Dubois, qui n'étoient point encore alors décorés du Chapeau ; l'âge avancé, plutôt que les infirmités qui en sont ordinairement inséparables, lui a inspiré le goût de la retraite, couronné de lauriers, & honoré du gouvernement d'une ville qui l'a vu naître, & dont il sera le protecteur.

De tout ce que l'on a dit, il est aisé de conclure qu'il n'y a que deux voies dans la Robe, pour s'élever à la fortune par relation avec la Cour, les Intendances & les Ambassades ; car, il ne faut point parler de ceux qui par une grande naissance, ou qui ayant de grands biens, ou par eux, ou par leurs femmes, ou par la fortune de leurs proches, se voient placés dans les premieres charges, qu'ils

achetent de leurs deniers. Voyons à préſent ce que peuvent faire de mieux pour leur fortune, ceux qui n'entrent point dans la Robe avec des vues d'ambition, mais pour y jouir tranquillement du bien qu'ils poſſedent, & ſe ſoutenir dans leur état par l'autorité & les titres attachés à ces emplois.

Comme il n'eſt rien de ſi borné que la fortune d'un homme de Robe, puiſque tout ce qu'il peut faire, eſt de ſe pourvoir d'une charge ſuivant le bien dont il eſt déjà en poſſeſſion, il ne lui reſte que deux partis; le premier, de ne ſe point ruiner mal à propos, en ſervant le public dans un emploi infructueux; & l'autre, d'acquérir une grande & bonne réputation, puiſque moins il y a de profit attaché à une charge, plus elle produit d'honneur.

La premiere choſe que doit donc faire un homme qui veut prendre ce parti, c'eſt d'examiner s'il a d'ailleurs aſſez de bien pour en ſoutenir la dignité & en remplir les fonctions avec déſintéreſſement. La ſeconde, qu'il penſe à établir ſa réputation, par une capacité propre pour y parvenir : la connoiſſance du

Droit romain, eſt le fondement de cette capacité, mais il n'eſt pas néceſſaire de le ſavoir comme un Agrégé que l'on met au concours pour diſputer une chaire, il ſuffit d'en tirer les lumieres néceſſaires, pour diriger les connoiſſances du Droit qui nous eſt plus familier, & en laiſſer les épines & les ſcrupules aux Docteurs; il ne peut être trop profond dans la ſcience de nos Coutumes & de notre Juriſprudence, en ſe prémuniſſant que la plus grande ſcience ne ſert ſouvent qu'à nous éblouir & à nous tromper, ſi nous n'avons pas cette judiciaire & une certaine équité naturelle dans l'eſprit, qui ſoient les guides de nos déciſions : l'extrême Juſtice, étant quelquefois une extrême injuſtice, ſi le bon ſens, la prudence & la rectitude ne tempéroient pas dans certaines occaſions la rigueur des Loix, où le Juge peut & doit faire diſtinction du mérite, & ne pas confondre dans ſes jugemens l'honnête homme, de celui qui ne l'eſt pas.

C'eſt ſur ce principe que doit rouler ce que l'on appelle dans les Juges l'équité. Il doit faire, par exemple, diſtinction

des affaires qui intéreſſent deux particuliers, dont les prétentions ſont oppoſées de celles qui n'intéreſſent qu'une perſonne : les premieres ſont toujours de droit étroit, & l'on ne peut ôter, ſans iniquité, ce qui eſt à l'un, pour le donner à l'autre. Mais dans les autres, on peut par équité, prendre des voies qui ſont toujours juſtes, lorſqu'elles ne bleſſent point les intérêts d'un autre ; or, c'eſt le bon ſens & la rectitude de l'eſprit qui en donnent les ouvertures, & c'eſt ce qui fait auſſi, que les peines ſont arbitraires, & qu'un Juge peut les aggraver ou les diminuer, ſelon l'indignité ou le mérite du ſujet.

Avec la capacité, tout Juge doit donc avoir une bonne judiciaire : ſans celle-ci, l'autre conduiroit ſouvent dans le précipice. Mais le plus grand écueil, contre lequel l'homme de Robe doit être en garde, c'eſt la prévention, n'étant pas poſſible qu'un eſprit prévenu puiſſe jamais juger équitablement.

La prévention naît de trois choſes ; de la préſomption qu'a un homme qu'on n'oſe pas lui impoſer, par le trop de reſpect qu'on a pour lui ; la ſeconde ſource,

eſt la pente naturelle qu'il a à croire le mal ; & la derniere, c'eſt la vaine gloire ou plutôt la mauvaiſe honte, qui l'empêche de changer un ſentiment qu'il a une fois pris. La premiere, fait la prévention des Grands ; la ſeconde, opere celle des foibles ; la troiſieme, eſt celle des opiniâtres.

Pour la premiere, il eſt d'expérience, que ſi l'on ne ſe précautionne extrêmement contre la prévention, plus un homme eſt élevé en dignité, plus il en eſt ſuſceptible ; parce que ſe voyant beaucoup élevé au deſſus de celui qui veut le prévenir, il n'entre point en défiance qu'on veuille le tromper ; & ſe perſuadant qu'on lui parle avec la candeur due à ſon caractere, il prend cette premiere impreſſion comme véritable, & n'écoute plus tout ce qu'on lui peut dire ; au contraire, ce n'eſt point faute de vertu & d'équité qu'il ſuccombe à la prévention. On doit ſe perſuader que l'on trompe les grands comme les petits, & c'eſt ſur ce fondement, qu'il faut examiner le caractere & l'intérêt de la perſonne qui nous parle, & ne jamais lui donner une telle créance ;

que l'on ne ſoit diſpoſé à croire le contrairè, dès qu'il ſe préſentera ; car ſi, ſur une premiere expoſition de queſtion ou de fait, on prend une impreſſion fixe, on ne laiſſe plus de place à la vérité, & de quelques preuves dont elle s'appuie, elle trouve que toutes les entrées lui ſont fermées.

Quant à la ſeconde eſpece de prévention, elle vient de ce que la plupart des hommes croient naturellement le mal ; & plus ils ont l'eſprit foible, plus ils ont de peine à croire le bien ; ainſi, le plus ſouvent, ſans connoître un homme ni vouloir approfondir la vérité de ce qu'on leur dit, on les voit, ſur la premiere idée déſavantageuſe qu'on leur en donne, prendre une pernicieuſe impreſſion qui leur demeure ; en ſorte, qu'il ſuffit d'être accuſé devant eux pour être convaincu, & leur jugement empoiſonné de cette prévention, les fait tomber dans des iniquités monſtrueuſes : c'eſt le foible des dévots. On n'a que trop d'exemples funeſtes de cette malheureuſe pente à croire le mal, qui a ſi ſouvent fait prendre le change, & mis des innocens à la place des cou-

pables. Que ne pourroit-on pas dire à cette occasion, sur la torture préparatoire ? Des Auteurs ont prouvé, que par les Loix divines & les Loix de la nature, par les écrites & celles de la raison, il n'est pas permis à un Chrétien, d'opiner jamais à une torture préparatoire, pour forcer un homme à se détruire soi-même, & qu'elle n'est légitime, que sur un corps confisqué par condamnation & totalement convaincu. D'autres ont soutenu, que par des conséquences fort dangereuses, beaucoup de crimes demeureroient impunis, si l'on supprimoit la question préparatoire dans les cas où les Juges ont des sémi-preuves. Mais, ne vaut-il pas mieux que cent mille crimes soient remis à la Justice divine, que d'exposer un seul innocent à cette inhumanité, qui nous est restée de la barbarie du paganisme. Un pere de l'Eglise, qui la condamnoit, n'a-t-il pas dit, que bien loin que la torture soit une route pour trouver la vérité, elle fait au contraire mentir le coupable qui la peut souffrir, & mentir l'innocent, qui ne peut résister à la violence des tourmens. Sans approfondir davan-

tage cette matiere délicate, & ſur laquelle chacun peut avoir ſon opinion pour ou contre l'uſage, achevons l'objet de la prévention, en diſant, qu'il y a une infinité d'eſprits qui, s'étant une fois laiſſés frapper d'une impreſſion, croient qu'il y va de leur gloire, à ne point ſe départir de l'opinion qu'ils ont priſe.

L'orgueil eſt incompatible avec la réputation, car les hommes ſont d'étranges animaux, plus ils voient qu'on les mépriſe, plus ils cherchent à rabaiſſer ceux dont ils ſont mépriſés. La Robe donne, à ceux qui en ſont revêtus, une autorité qui les éleve au deſſus des autres : plus ils ont d'orgueil, plus ils rendent cette autorité odieuſe ; plus ils montrent un accueil humain, plus les cœurs ſe ſoumettent volontiers à cette autorité : ſans prétendre qu'un homme, qui a un caractere, doive le compromettre par de baſſes révérences, il y a un milieu entre le vain orgueil & la trop grande humilité ; ce milieu gagne les cœurs ; un accueil obligeant, mêlé de douceur & de gravité, inſpire l'amour & le reſpect ; il conſiſte encore à écou-

ter avec patience, ceux dont les intérêts ſont entre nos mains : cette patience eſt une vertu qui charme les parties, mais il ne faut pas permettre qu'elles en abuſent, & que cette grace aboutiſſe à une importunité à charge.

Deux autres vertus eſſentielles ſont ; la vigilance & l'exactitude : l'une, pour ne point ajouter la perte du temps aux autres diſgraces que le procès attire aux Parties ; l'autre, pour ne rien laiſſer échapper de toutes les raiſons de ceux qui conteſtent. Quand une piété non fardée, une probité inébranlable, & un déſintéreſſement parfait ſe joignent à toutes ces qualités, c'eſt par là que l'homme de Robe ſe donne une haute réputation, qui eſt toute la fortune qu'il doit ambitionner dans un emploi, qu'il n'a point pris dans des vues élevées au deſſus de ſa condition, mais pour y couler des jours tranquilles & pleins d'honneur.

La fortune de l'homme de Robe ne conſiſte donc que dans la réputation d'être un bon Juge, & de vivre honorablement & tranquillement. Pour acquérir l'une & l'autre, il eſt néceſſaire qu'il

ait du bien, de la capacité, de la piété, de la probité, du désintéressement, de la vigilance, de l'exactitude, & que sur toutes choses il se prémunisse contre l'orgueil & la prévention.

Plusieurs modeles dans notre Magistrature pourroient être cités, mais nous ne présenterons que celui du chef d'une Cour souveraine, encore au printemps de son âge, arbitre de la littérature, remplissant dans les Académies royales des sciences & belles Lettres le rang d'honoraire : ses lumieres ont de la solidité, il dédaigne les hommages ; naturellement affable, généreux, équitable & bienfaisant, il est toujours en garde contre la prévention & les interprétations arbitraires des réglemens : tant d'avantages sont dans le plus beau jour par l'éclat d'une naissance illustre, & son sang, formé de celui d'une infinité de grands hommes qui ont brillé & brillent encore dans les plus éminentes places de l'Etat, ajoute encore plus de lustre à ses hautes vertus.

Les autres écueils à éviter sont ; l'amour, la vengeance, l'envie, l'avarice, la crainte, & l'erreur. Sans perdre de

vue cette leçon, qu'un Juge doit être impartial, & que ce n'eſt pas l'inclination, mais la Loi qui doit diriger ſes jugemens, devant être lui-même ſemblable à la Loi, qui agit toujours ſans paſſion, puiſqu'elle condamne ſans colere.

Le penchant pour ce que l'on aime, ou l'aſpect & les charmes d'une belle ſolliciteuſe, le deſir de ſe venger de ceux que l'on hait, l'attrait des richeſſes, un chagrin envieux contre ceux dont la proſpérité ou le mérite choque, la vue de la puiſſance d'un homme que nous voulons abattre, dans la crainte d'en recevoir du mal, & enfin, le peu d'application ou l'ignorance dans la matiere dont il s'agit, qui nous fait tomber dans l'erreur; voilà les écueils dans leſquels il eſt important de ne point donner.

L'amour peut paroître le plus dangereux dans un eſprit foible: il eſt quelquefois difficile de refuſer à une perſonne que l'on aime, ſans beaucoup de courage & de fermeté.

La vengeance paroît plus impétueuſe dans ſes injuſtices, mais en même-temps rien de ſi contraire aux principes de l'équité,

l'équité, que de faire de ſon emploi & de ſon autorité, les inſtrumens de ſa haine & de ſa vengeance; comme cette haine & la paſſion de ſe venger, ſont plus fréquentes que l'amour, cette paſſion opere plus d'injuſtices: c'eſt la victoire d'un héros, de triompher de ſoi-même dans cette occaſion; mais de crainte d'en être aveuglé dans ſes jugemens, un homme ſage & juſte ne reſte jamais le Juge de celui contre lequel il a conçu le moindre ſujet de haine.

L'envie eſt un motif aſſez léger d'injuſtice; cependant, on en voit ſouvent des effets terribles: il ſuffit que l'on prenne ombrage de l'élévation & du mérite d'un homme, pour le ſacrifier à ſa jalouſie; mais la crainte eſt bien plus puiſſante, en ce que le motif en paroît juſte, & qu'il a pour lui de ſe garantir de ce qu'on appréhende: cependant, l'injuſtice qu'elle fait commettre, n'eſt pas moins condamnable. A l'égard de l'erreur, comme elle eſt l'effet de l'ignorance ou de la négligence, en apportant ſes ſoins pour ſe corriger de la cauſe, on trouve les moyens de ſurmonter les effets.

L'avarice entraîne après elle tant de turpitude, que l'on ne peut présumer qu'aucun homme, honoré de la qualité de Juge, puisse avoir l'ame assez basse, pour vendre à prix d'argent les droits dont le jugement lui est confié.

A tant de foiblesses auxquelles la misérable nature est sujette, ne pourroit-on pas y joindre l'ambition; comme elle est souvent unie à l'intérêt, & qu'elle part d'un même principe; on peut en quelque chose les confondre: quelle gloire donc pour un Juge qui est au dessus de tous ces vices, & qui ne pense uniquement qu'à remplir avec exactitude ses fonctions!

On ne réfléchit point assez sur l'importance & la grandeur de cet emploi, qui met entre les mains d'un homme la vie, l'honneur, & les biens des citoyens, & qui le fait entrer, pour ainsi dire, dans la participation du Tribunal de Dieu; toute justice vient de lui, c'est lui qui a donné aux Rois le pouvoir de la rendre à leurs Sujets, comme le principal attribut de la couronne: car, quand Dieu parle de donner un Roi, il ne dit pas qu'il le donnera pour la défense des

peuples, pour les rendre plus puissans ou plus riches, mais il dit : je vous donnerai un Roi qui vous jugera : *dabo vobis Regem ut judicet vos.* Ainsi, quand les Rois déposent, entre les mains de quelques-uns de leurs sujets, le pouvoir de juger souverainement, on peut dire qu'il leur fait part du plus beau fleuron de sa Couronne, & les met par là dans la participation du Tribunal de Dieu même.

Les vertueux qui résistent à toutes sortes d'attaques, & qui, d'une ame inébranlable, soutiennent avec fermeté leur caractere, ne peuvent être assez révérés, & méritent la réputation des héros les plus accomplis.

Après avoir fait connoître que l'on ne peut être placé dans la Robe, que suivant le bien que l'on a pour se donner une charge, & que cette profession est la moins propre de toutes pour grossir sa fortune, à moins que l'on ne soit dans de certaines charges inférieures, qui valent selon que ceux qui en sont revêtus, ont plus ou moins de scrupule, ou plus ou moins d'activité, & dont nous parlerons en leur rang, il y a un milieu entre

les premieres & celles-là, que les personnes de naissance même peuvent embrasser; & qui, bien loin de déroger à la noblesse, mériteroient de l'acquérir, lorsque par leur mérite ils montent au degré supérieur. La profession d'Avocat est la plus honnête, la plus agréable & la plus utile : elle est remplie d'honneur par son emploi dévoué à défendre le droit des parties qui leur est confié : elle est agréable, par la réputation que l'on y acquiert, & dont on se sent flatté avec plaisir, lorsque l'on sort du champ de bataille, la palme à la main: & enfin, elle est útile, par les rétributions dont les peines sont récompensées; mais il faut tant de qualités pour arriver à cette suprême réputation, que l'on ne doit pas s'étonner s'il y en a un si grand nombre qui rampent dans la poussiere, & qui vieillissent, sans que leurs noms soient connus.

Comme le public est témoin de la capacité & du mérite extérieur de l'Avocat, & que la voix publique est peu sujette à l'erreur, je dis du mérite extérieur; car, pour le mérite intérieur, un Avocat pourroit être ivrogne, impudi-

que, ou avoir tels autres défauts, qui, quoique très-blâmables dans la société, n'empêcheroient pas qu'il n'arrivât à la réputation que les plus célebres ont acquise par leur éloquence & par leur plume. Sans faire ici un paralelle des Orateurs Romains & de nos plus grands Orateurs modernes, sans exposer ici les goûts différens des siecles, le changement de la Jurisprudence, les chicannes inconnues aux anciens, & introduites pour étouffer le fond sous la tyrannie de la forme, sans parler de l'avarice & de l'indigence de ceux qui embrassent cette profession honorable, & qui ont fait dégénérer notre éloquence de la force & de la sublimité de celle des anciens, nous irons tout d'un coup aux qualités propres à faire un bon Avocat, & nous les diviserons en qualités naturelles, qualités acquises par le travail, & qualités morales. La nature donne les premieres, indépendamment de nous ; le travail & l'application produisent les secondes, & triomphent quelquefois de la nature ; & enfin, la vertu dirige les autres, pour rendre un bon Avocat honnête homme, sans quoi il ne peut jamais

acquérir une véritable & solide réputation.

Il ne faut pas qu'un homme pense à se faire Avocat en dépit de la nature: il peut bien vaincre de petits défauts, mais si elle lui a donné une tête lourde, un esprit confus, stupide, embarrassé, & concevant les choses de travers, si une timidité naturelle, qu'il ne peut vaincre, fait trembler sa voix & dérange ses idées, si sa mémoire infidelle ne peut retenir le dépôt d'une affaire, pour le rendre dans le temps précis, s'il a une voix rude & désagréable, ou une parole si glacée & accompagnée d'une action languissante, qui ne serve qu'à endormir les Juges, il ne faut pas qu'il espere de réussir jamais dans cette profession.

Il doit tenir de la nature un esprit vif, net & pénétrant, une conception juste & facile, un discernement solide, une imagination prompte; & une mémoire fidelle; un corps robuste & une santé vigoureuse, pour résister à la fatigue de cet emploi; la voix forte, pleine, agréable; la parole libre, qui coule de source, & un dehors prévenant; voilà les dons favorables de la nature qui

ne dépendent pas de nous, & dont il faut faire un bon usage, lorsque le Ciel nous en a partagés. Mais il y a bien plus de peine à acquérir les qualités qui dépendent de nous, la lumiere, la chaleur & la fécondité dans lesquelles se renferment toute la capacité & tout le mérite d'un Avocat.

Par la lumiere, nous entendons, dans l'Avocat, sa capacité ; & comme par elle il doit guider les Juges dans la route du droit & de la justice, cette capacité ne peut être ni trop vaste, ni trop étendue ; mais comme il ne peut la devoir qu'à un long travail, & qu'ainsi, elle est incompatible avec la jeunesse, il ne devroit point, pour l'avoir dans le degré sublime, se produire en public, qu'il n'eût consommé un très-long temps à faire un bon fond ; car, rien n'est si pernicieux, ni si contraire à l'acquisition de la capacité nécessaire, que de se jetter jeune dans l'escrime du Barreau. On n'impose pas au public avec de foibles talens ; mais le malheur, c'est qu'une partie de ceux qui embrassent cette profession, y viennent sans avoir assez de bien pour subsister sans l'aide du sac : ce qui les

oblige de se prostituer avec peu de fond; & comme l'emploi qu'ils cherchent avidement, leur dérobe le temps qu'ils devroient donner à s'instruire, ils n'étudient plus les matieres, que superficiellement & à mesure qu'elles se présentent, & demeurent ainsi, si non dans une pleine ignorance, au moins dans une habileté peu solide: & c'est ce qui fait qu'il n'y a que la longue pratique qui les rende enfin capables.

La chaleur, desirable dans l'Avocat, doit échauffer agréablement & avec modération : elle réside dans l'esprit & dans son opération, elle renferme le zele pour ses parties, & la vivacité dans leur défense. Quant au zele, il doit être prudent & modéré, sans invectives & sans emportement, avec une ardeur sage; ne rien oublier pour la défense de son client, ni les mouvemens nécessaires pour l'expédition; pénétrer avec vivacité les raisons, les plaider avec force, & animer son discours d'un certain feu, qui ouvre les portes du cœur, & qui s'insinue dans les esprits; la fécondité se trouvant rarement avec la froideur: & c'est cette fécondité, qui produit tous

les expédiens néceſſaires pour ſubjuguer le plaidoyer des parties adverſes.

Pour arriver à une grande fortune dans cette profeſſion, ce qui ne ſe fait qu'en voyant ſon cabinet rempli de cliens, il ne ſuffit pas d'être habile, mais de ſe donner une réputation d'homme de bien, dont le premier degré eſt le déſinterreſſement, qui doit même aller juſqu'à la charité, pour des parties qu'il voit opprimées & hors d'état de ſe défendre, faute de ce nerf, ſans lequel Thémis ainſi que Mars ne marchent point : car, un ſervice rendu avec générosité, trouve tôt ou tard ſa récompenſe ; & quand même on obligeroit un ingrat, le plaiſir d'avoir bien fait, en eſt une bien ſenſible : cette vertu eſt d'autant plus rare dans les Avocats qui commencent à travailler, qu'ils ont beſoin du fruit de leur travail, & dans ceux qui ſont très-employés, qu'ils ont tant d'affaires utiles, qu'ils ont peine à quitter un travail lucratif, pour celui qui ne doit rien produire.

La ſeconde qualité ou vertu eſt dans la ſobriété & la tempérance, afin que l'attrait du plaiſir ne diſſipe ni ſon temps, ni ſon eſprit.

Une autre vertu, est la vérité, c'est-à-dire, une inviolable sincérité dans tout ce qu'il avance en plaidant; car, quoiqu'il soit permis à l'Avocat d'employer tous les traits d'Eloquence, pour donner aux moyens de sa partie, la force qu'ils n'auroient pas, si on les employoit avec simplicité, il ne doit jamais en imposer aux Juges, sur la vérité d'un fait; & le zele qui emporte l'Avocat jusqu'à ce déguisement honteux, ou pour parler plus net, jusqu'au mensonge & à la supposition, le déshonore.

Ce que l'on pourroit encore reprocher aux Avocats, même à ceux du premier ordre, & qui pechent contre la sincérité & la solidité de leur science, c'est de leur voir donner des consultations tout opposées, comme s'ils se faisoient un capital d'applaudir toujours au payeur, & comme s'ils n'étoient consultés que pour chercher des couleurs propres à défendre une mauvaise cause. Il en seroit de même d'un Médecin qui empoisonneroit son malade, au lieu de lui donner un remede. Ce défaut est cependant fort fréquent: les uns y tombent par foiblesse, n'ayant pas le courage de dire

en face à un Plaideur, qu'il a tort; les autres, par vanité, pour montrer qu'ils ſavent trouver des raiſons pour ſoutenir le pour & le contre; d'autres, par intérêt, pour embarquer une riche partie dont ils eſperent tirer du profit. L'Avocat homme de bien, loin de flatter ſes parties, doit être conſtant dans les maximes d'une ſcience ſolide, & toujours du même avis ſur le même ſujet.

L'accueil agréable, la décence & l'affabilité, ſi propres à gagner les cœurs, ne ſont point à négliger dans l'Avocat. Un air d'aiſance & de richeſſe chez lui, ne peut être que profitable. La raiſon ſe préſente d'elle-même, & les honoraires en ſont la preuve, pourvu qu'ils n'excedent pas ce que la probité exige. Il en eſt quelques-uns qui vendent même aux parties, ce qui leur eſt préſenté au deſſus du temps qu'ils ont employé; mais dans la plus grande partie, qu'il me ſoit permis de le dire, leur travail eſt au plus haut prix: il n'y a plus de taxe en uſage; & en gagnant ſon procès avec dépens, on ne retire pas la moitié de ſes frais.

Nous avons parcouru la haute & la moyenne région; il ne nous reſte plus

qu'à dire quelque chose des Procureurs. Le seul chemin qui peut les conduire à une fortune solide, est la probité. Il y en a cinq cens de détournés, & si remplis de pierres & de précipices, que souvent, en voulant courir, on se trouve renversé & abymé, dans le temps que l'on se croit le mieux établi. Lorsqu'un Procureur a assez de pratique pour occuper son temps & celui de ses éleves, pourquoi le soupçonner de malversation? Une saisie réelle, une instance de présence suffisent pour enrichir ceux qui ont de la probité; les encres enflent les procédures, éternisent les affaires; il faut être au fait de leurs maneges, pour les décrire: à Dieu ne plaise que je les taxe d'iniquité! je laisse parler le public.

FRAGMENS tirés de l'Ecole de l'homme, sur les gens de Robe.

PARLER pour la nécessité des loix, ou déclamer contre l'injustice des peuples, dire qu'il faut des Huissiers, des Procureurs, des Avocats, des Juges, & ajouter que la vénalité des charges a

proſcrit le mérite & la capacité, c'eſt reproduire des phraſes uſées, & qui ſont placées par-tout.

Tant que les hommes ſeront ce qu'ils ſont, ils auront beſoin de loix & de Juges. Tant qu'il y aura des fourbes, il faudra des Notaires.

Les hommes ne ſont pas aſſez maîtres d'eux-mêmes, pour s'en tenir au partage que Dieu a fait des biens du monde. Chacun s'efforce de groſſir ſa part de celle de ſon voiſin: il faut des peines pour arrêter la violence & la concuſſion. L'homme n'eſt homme de bien, que par crainte : y en a-t-il un ſeul qui le ſoit par vertu ?

Nos paſſions ont rendu nos loix néceſſaires : l'iniquité des autres hommes, & l'amour que nous avons pour nos intérêts propres, nous font regarder, avec une certaine vénération, ceux d'entre nous qui en ont le dépôt, & qui en ſont les interpretes : nous y avons foi comme à des Anges tutélaires; & nous devrions cependant ne les eſtimer que ce qu'ils valent, c'eſt-à-dire, comme les autres hommes, qui ont beſoin auſſi d'être retenus dans leurs paſſions par des

regles, par des peines, & par des châtimens.

On a fait aux gens de Robe, un devoir de la gravité; leur extérieur est réglé par la simplicité & la modestie; ils ne peuvent gueres paroître que sous une certaine couleur. Il en est des Ministres de la Justice, comme de ceux de la Religion: on ne leur demande que des dehors. On soutient des Sorboniques; & les trois grands repas bien payés; voilà un Docteur. On prend des degrés en Droit; & voilà un Avocat. Un Partisan consigne cinq cens mille livres pour son fils; & voilà un Juge. On consulte le premier sur un cas de conscience; & il décide: on demande au second un avis dans un procès douteux; il vous y engage; & vous le perdez: le troisieme, juge ou opine par passion, sans raison, & iniquement; il feroit un trait d'équité, s'il commençoit au moins, par faire restituer son pere.

Qu'importe au peuple que l'on ait fait une loi pour réformer l'habit du Robin, quand on a oublié de le régler pour les mœurs, quand on ne lui demande d'autre mérite & d'autre vertu, que les pro-

visions de sa Charge. Que l'on lui laisse la broderie, les étoffes d'or & d'argent, qu'il porte le plumet & les talons rouges, qu'il mene un cabriolet; qu'importe au peuple s'il est tempérant, juste, pieux, & instruit; voilà tout ce qui l'intéresse, & par où le Magistrat peut se rendre plus respectable.

Comme les hommes sont pour les femmes, & que celles-ci les moulent pour elles, elles se sont mises en possession de leur donner, dans tous les états, des leçons de savoir-vivre. La politesse, l'empressement, la familiarité, le respect, les soins & les complaisances ne reçoivent de bornes, que leur volonté: delà le *Préciosisme* des gens de Robe dans leur langage, l'affectation dans leurs manieres, & la fadeur dans leurs amours; delà passent-ils près d'un homme de Guerre pour une demie femme, à qui il ne manque qu'un chignon & une pelisse.

L'homme de Robe titré ne goûte les plaisirs qu'à la hâte: la crême en est toujours peu épurée pour lui, & le *qu'en dira-t-on* l'aigrit toujours. Le mystere lui rend la galanterie un mêtier pénible, & une occupation quelquefois disgracieuse;

il soutient encore les petits soins & les attentions ; il pousse même jusqu'à la constance & à la fidélité. On voit encore avec lui la timidité & le respect même : va-t-il moins loin? peut-être devance-t-il le Guerrier auprès de certaines femmes.

Le décorum porte le flambeau devant l'amour robin ; c'est lui qui le guide : il y a quelques femmes qui y gagnent : celles qui s'estiment encore un peu, s'en trouvent bien, & les autres le reçoivent encore, & l'admettent dans leur société : l'ordre rentre dans leurs maisons : un certain air de respect, leur fait retrouver une partie de la réputation qu'elles avoient perdue ; & elles imposent quelquefois assez au public, pour parvenir à se rendre recommandables.

Il en est de la Maîtresse d'un homme de Robe, comme d'une Clairette : elle est retirée à la ville & à la campagne, on la voit aux Prônes, aux Sermons, aux grandes Messes, aux Vêpres, & aux Saluts. Elle fait quelquefois des œuvres de charité, qu'elle sait bien que l'on voit, & qu'elle est bien aise que l'on voie. En un besoin, le Pasteur sollicite pour elle, répond pour elle, & détermine le peu-

ple en ſa faveur : qui ne prendroit Clairette pour la prude amie d'un Galant à petit collet ? . . . .

Qu'il ſoit déshonorant pour un Juge de ſe prêter à la ſollicitation ; on l'a dit. Mais, ce que l'on n'a pas dit, c'eſt qu'il eſt infame de ſolliciter ; qu'il eſt honteux à un homme de conſidération, de s'entremettre pour le gain d'une cauſe, & d'en déterminer le ſuccès par ſon crédit : c'eſt être complice de l'injuſtice du Juge, & de moitié dans la mauvaiſe foi de celui qui s'approprie, ſans cauſe, le bien d'autrui : l'arrêt ne fait pas le droit ; s'il le ſuppoſe, c'eſt tout, & c'eſt bien peu faire.

Fin du premier Tome.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

E

F

G

H

L

N

O

P

Q

R

Fin de la Table du premier Volume.

